Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

29e Année **1919. — N° 1**

AVERTISSEMENT

Grâce au retour des temps à peu près normaux, les **Annales des Sciences Psychiques** *reprennent en 1919 leurs publications régulières. Cependant elles ne publieront dans l'année courante que* **neuf fascicules** *qui, joints aux deux numéros parus en 1917 et au numéro paru en 1918, formeront une année unique au point de vue des abonnements.*

Les nouveaux abonnés, en payant 10 francs, recevront, outre les 9 livraisons de 1919, celle parue en 1918 et qui contient le commencement d'un article qui s'achève dans le présent fascicule.

L'ADMINISTRATION.

Dr GUSTAVE GELEY

La Physiologie dite supra-normale et les Phénomènes d'Idéoplastie

Le docteur Gustave Geley a pu obtenir d'Eva C. (Marthe B.), grâce à l'aimable consentement de Madame Juliette Alexandre-Bisson, une série de séances qui n'ont plus eu lieu chez Madame Bisson elle-même, mais dans le laboratoire du docteur, du 10 décembre 1917 au 11 mars 1918. Ces séances se sont déroulées avec la collaboration constante de Mme Bisson et l'assistance de quelques personnes, dont M. le Médecin-Inspecteur Général E. Calmette et M. Jules Courtier, Directeur adjoint à l'école des Hautes Etudes. M. Le Cour s'est spécialement occupé de la prise des photographies.

Le 28 janvier 1918, le Dr. Geley faisait dans l'Amphithéâtre de Médecine du Collège de France, une conférence dûe à l'initiative de l'Institut Général Psychologique et portant le titre que nous avons reproduit en tête de cet article. La conférence a paru ensuite dans un des fascicules de l'Institut en question, et précisément celui de janvier-juin 1918 (1). Nous sommes heureux d'en reproduire ici les passages essentiels et quelques photographies, grâce à l'amabilité de M. Geley et Mme Bisson.

...Je voudrais, Mesdames et Messieurs, essayer, dans cette causerie, d'établir qu'il n'y a pas plus de supranormal qu'il n'y a de surnaturel ou d'inconnaissable ; que l'apparence merveilleuse, mystérieuse et contradictoire des phénomènes métapsychiques *provient uniquement de notre ignorance ou de notre méconnaisance des lois naturelles promordiales et essentielles de la vie.*

Je bornerai ma démonstration, pour ce soir, aux phénomènes d'ordre surtout physiologiques, parce que, limitée à ces faits, la démonstration est plus courte, plus frappante et plus évidente aussi.

Je vais m'efforcer de prouver que cette physiologie dite supranormale n'est pas plus mystérieuses ; qu'elles ne posent pas deux problèmes revient au même, que physiologie normale et physiologie supranormale sont également mystérieuses ; qu'elles ne posent pas deux problèmes comportant deux solutions différentes, mais bien un seul et même problème, le *problème de la vie.*

La première partie de ma démonstration sera donc la suivante :

La physiologie dite normale est encore un pur mystère. Cette proposition, paradoxale au premier abord, n'apparaît telle que par suite d'une illusion bien connue de l'esprit humain. L'esprit humain a tendance à croire comprendre une chose par le seul fait que cette chose lui est familière. Le philosophe réagit naturellement contre cette tendance ; mais la foule s'y laisse irrésistiblement entraîner...

Rien n'est plus familier que le fonctionnement, dans ses grandes lignes, de notre organisme et rien ne paraît plus simple à l'homme vulgaire ; et cependant, rien n'est plus mystérieux.

(1) On peut se le procurer en s'adressant à l'Institut Général Psychologique (143, Boulevard St. Michel Paris) ou à la Librairie Félix Alcan (118, Boulevard St.-Germain).

La vie, en elle-même, comporte un mystère encore impénétré. Le mécanisme vital, l'activité des grandes fonctions organiques ne sont pas moins inexpliqués. Cette activité, qui échappe à la volonté consciente de l'Etre, s'élabore et s'effectue d'une manière inconsciente, exactement comme dans la physiologie dite supranormale.

Le fonctionnement normal est tout aussi « occulte » que le fonctionnement dit supranormal.

La constitution même de l'organisme et tout ce développement embryonnaire, le développement qui s'y rattache, la naissance, la croissance, le développement embryonnaire, le maintien de la personnalité pendant la vie, les réparations organiques, allant, chez certains animaux, jusqu'aux régénérations de membres et même de viscères, sont autant d'énigmes insolubles si l'on admet la conception classique de l'Individualité...



1. — Genèse d'un visage dans un amas de substance condensée sur l'épaule gauche du médium.
La photographie a été prise pendant que ce visage se formait.

Dastre déclare « insondable » (ce sont ses propres termes) le mystère par lequel, dans le développement embryonnaire, « la cellule œuf, attirant à elle les matériaux du dehors, arrive à édifier progressivement l'étonnante construction qui est le corps de l'animal, le corps de l'homme, le corps d'un homme déterminé ». On a cependant cherché et trouvé des explications : elles sont d'une faiblesse déconcertante...



2. — Tête de femme avec une sorte de corps embyonnaire fait d'un paquet de substance, lequel aboutit au coin de la bouche.

Si l'on ne voit dans l'Etre qu'un complexus cellulaire, le double problème est insoluble. Le mystère ne s'éclaircit que si l'on admet qu'au-dessus des métamorphoses, des modifications organiques et physiologiques, des révolutions dans l'équilibre chimique de la vie, il existe une dominante, la dominante directrice d'un dynanisme supérieur.

Mais, où l'évidence de cette dominante apparaît le mieux et de la manière la plus frappante, c'est dans le développement embryonnaire de certains insectes. Certains insectes, vous le savez, subissent leur dernière et principale métamorphose dans la chrysalide.

Ils sont alors l'objet d'un phénomène infiniment mystérieux, celui de l'histolyse.

Dans l'enveloppe protectrice de la chrysalide qui dérobe l'animal aux influences perturbatrices extérieures et à la lumière, se passe une élaboration étrange, élaboration qui rappelle singulièrement celle que nous décrirons tout à l'heure dans

la physiologie dite supranormale. Le corps de l'insecte se dématérialise. Il se désagrège, fond en une sorte de bouillie uniforme, une substance amorphe unifiée dans laquelle toute distinction organique ou spécifique disparaît. Il n'y a plus de substance musculaire, vasculaire, viscérale ou nerveuse... il n'y a plus que de la substance ; la substance essentielle, base de la vie. Puis, très rapidement, la substance s'organise, et une matérialisation nouvelle s'effectue à ses dépens. L'animal adulte est constitué, tout différent de la forme larvaire primitive.

Avais-je raison, Mesdames et Messieurs, de vous dire que la physiologie normale pose le même problème que la physiologie dite supranormale ?...

J'ai étudié les matérialisations avec un certain nombre de médiums, mais je ne vous parlerai que des résultats observés avec un médium remarquable, une jeune fille désignée sous le nom d'Eva.

Eva a été entraînée et éduquée scientifiquement par Mme Bisson (1).

Mme Bisson a publié, sur ses études, un volume très complet auquel je me permettrai de vous renvoyer pour l'analyse et les détails, car je ne puis ni ne désire faire autre chose ici qu'un exposé synthétique de la question en faisant spécialement ressortir ses enseignements et sa portée.

J'ai eu l'honneur de collaborer avec Mme Bisson pendant plus d'un an à des séances bi-hebdomadaires qui avaient lieu, tantôt chez elle, tantôt dans mon propre laboratoire. J'ai vu et étudié ce qu'une centaine au moins d'hommes de sciences, spécialement médecins, ont été à même d'observer et je joins mon témoignage au leur.

Les matérialisations dont je vais vous parler, j'ai pu les voir, les toucher. Au témoignage de mes sens, j'ai pu joindre celui des instruments d'enregistrement et de la photographie.

J'ai maintes fois suivi le phénomène de son origine à sa terminaison, car il se formait, se développait sous mes yeux.

Quelque inattendue, quelque étrange, quelque impossible que semble pareille manifestation, je n'ai plus le droit d'émettre un doute sur sa réalité.

Avant d'aller plus loin, je dois affirmer que le médium a toujours fait preuve, en ma présence, d'une probité expérimentale absolue...

Le phénomène peut se résumer ainsi : du corps du médium sort, s'extériorise une substance d'abord amorphe ou polymorphe. Cette substance se constitue en représentations diverses.

La substance a été étudiée pour la première fois par Mme Bisson. Avant elle, sans doute, on l'avait constatée, mais d'une manière très vague et nullement caractéristique.

Mme Bisson, au contraire, a compris toute l'importance de ce phénomène primordial. Elle a fait ressortir que la substance constitue la base essentielle des matérialisations. Elle l'a décrite sous toutes ses apparences, dans toutes ses modalités, sacrifiant à cette étude, parfois un peu aride,



3. — La même, un instant après, au dessus et à la droite du médium, à l'ouverture du rideau

Le corps embyonnaire a disparu. Les traits se sont modifiés et perfectionné (Agrandissement).

des séances entières et des séries de séances. Il n'est donc pas exagéré de dire que Mme Bisson a découvert la substance, base des matérialisations et il est de justice élémentaire d'attacher son nom à cette découverte, sans doute, comme nous le verrons plus loin, l'une des plus grandes de la biologie...

Nous volià arrivés à la partie la plus importante et la plus difficile de notre tâche. Il s'agit d'aborder le problème unique que posent la physiologie normale comme la physiologie dite supranormale. Il ne saurait s'agir, bien entendu, de prétendre, en quelques mots et dans le cadre d'une conférence, définir ce qu'est la vie ! Notre ambition, et elle est grande encore, consistera simplement à poser nettement les termes du problème.

Le premier terme est relatif à la constitution même de la matière vivante. L'examen de la physiologie supranormale confirme à ce point de vue l'examen approfondi de la physiologie normale :

(1) *Les phénomènes dit de matérialisation.* (Alcan éditeur).

ils tendent tous deux à établir la conception de l'*unité de la substance organique*. Dans nos expériences, nous avons vu, avant tout, s'extérioriser du corps du médium une substance unique, amorphe, d'où dérivaient ensuite les diverses formations idéoplastiques. Cette substance unique, nous l'avons vue maintes fois, je le répète, s'organiser sous nos yeux, se transformer sous nos yeux. Nous avons vu une main sortir d'un amas de substance ;



4. — Un gros rudiment du cordon originel reste attaché au coin de la bouche de la tête matérialisée.

une masse blanche devenir un visage ; nous avons vu, en quelques instants, la représentation d'une tête faire place à la représentation d'une main ; nous avons pu, par le témoignage concordant de la vue et du toucher, percevoir le passage de la substance amorphe inorganique à une représentation formelle organique ayant momentanément tous les attributs de la vie, représentation complète, en chair et en os, suivant l'expression populaire. Nous avons vu ces représentations disparaître, se fondre en la substance originelle, puis se résorber en un instant dans le corps du médium. Donc, dans la physiologie supranormale, il n'y a pas, comme substratum des formations organiques diverses, des substances diverses, substance osseuse, musculaire, viscérale, nerveuse, etc. ; il y a simplement de la substance, la substance unique, base, substratum de la vie organisée...

Dans la physiologie normale, il en est exactement de même ; mais cela est moins apparent. C'est cependant évident dans certains cas. Le même phénomène, nous l'avons dit, qui se passe dans le cabinet noir des séances, se passe dans la chrysalide close de l'insecte.

Couclusion : *Tout se passe en biologie comme si l'Etre physique était essentiellement constitué par une substance primordiale unique dont les formations organiques ne sont que de simples représentations.*

L'unité essentielle de la substance organique est ainsi le premier terme du problème de la biologie.

Le deuxième terme est inclus dans la nécessité *d'admettre l'existence d'un dynamisme supérieur*, organisateur, centralisateur et directeur.

La nécessité de cette notion ressort de toutes nos connaissances physiologiques...

Il est un troisième terme, et c'est le plus important : le dynamisme directeur obéit lui-même à une idée directrice. Cette idée directrice se retrouve dans toutes les créations biologiques, soit qu'il s'agisse de la constitution normale d'un organisme, soit qu'il s'agisse d'une constitution anormale plus ou moins complexe. Elle révèle un but bien défini. L'idée directrice n'aboutit pas toujours pleinement à ce but. Le résultat de son activité est souvent imparfait : nous le voyons, soit en physiologie normale soit en physiologie supranormale, donner tantôt des produits bien venus, tantôt des produits avortés ou monstrueux, tantôt même des simulacres ; mais qu'elle aboutisse ou non, l'idée directrice se retrouve toujours. Cela est tellement évident, que le mot juste a été trouvé, d'instinct pour ainsi dire, pour s'appliquer aux phénomènes de matérialisation ; c'est le mot « idéoplastie » auquel on a joint le mot de téléplastie impliquant le phénomène en dehors même de l'organisme décentralisé ou dématérialisé.

Que veut dire ce mot « idéoplastie » ? Il veut dire modelage par l'idée de la matière vivante. La notion de l'idéoplastie imposée par les faits est capitale ; l'idée n'est plus une dépendance, un produit de la matière. C'est au contraire l'idée qui modèle la matière, lui procure sa forme et ses attributs.

En d'autres termes, la matière, la substance unique, se résoud, en dernière analyse, dans un dynamisme supérieur qui la conditionne et ce dynamisme est sous la dépédance de l'Idée.

Mesdames et Messieurs, *c'est là le renversem nt total de la physiologie matérialiste.*

L'être vivant ne saurait plus être considéré comme un simple complexus cellulaire. L'être vivant nous apparaît, avant tout, *comme un dynamo-psychisme* et le complexus cellulaire qui constitue son corps n'apparaît plus que comme un produit idéoplastique de ce dynamo-psychisme. Ainsi les formations matérialisées dans les séances médiumniques relèvent du même processus biologique que la génération. Elles sont ni plus ni moins miraculeuses, ni plus ni moins supranor-

males, ou, si l'on veut, elles le sont également : c'est le même miracle idéolpastique qui forme, aux dépens du corps matériel, les mains, le visage, les viscères, tous les tissus, l'organisme entier du fœtus ou aux dépens du corps du médium les mains, le visage ou l'organisme entier d'une matérialisation...



5. — Matérialisation d'une tête de femme.

Sans doute, dans la philosophie idéaliste qui sera, je le crois fermement, celle de la science de demain, il y aura encore une large place pour l'hypothèse ; mais une chose, du moins, sera établie, me semble-t-il, avec une évidence indiscutable : *c'est que la conception dite matérialiste de l'univers et de l'individu est fausse.*

Cette conception reposait sur des données de fait incomplètes et fragmentaires et sur une interprétation abusive et erronée de ces faits. Elle est inconciliable avec nos connaissances biologiques actuelles.

Tout nous prouve, on peut désormais l'affirmer sans réserves, qu'il y a, dans l'individu, tout autre chose qu'un complexus de cellules ; comme il y a, dans l'univers, tout autre chose qu'un agrégat d'atomes.

Dans une Note dont le Dr. Geley a fait suivre le texte de sa conférence, dans le Bulletin de l'Institut Général Psychologique, il remarque que les matérialisations photographiées avaient les trois dimensions. Il a pu s'en assurer, dans le cours des séances, par la vue et plusieurs fois par le toucher. Le relief est d'ailleurs évident dans les clichés stéréoscopiques qu'on a pu prendre.

« Inutile de dire — ajoute-t-il — que les précautions habituelles ont été prises rigoureusement pendant les séances en mon laboratoire. En entrant dans la salle des séances, où je pénétrais seul dans l'intervalle, le médium était devant moi, entièrement deshabillé, revêtu d'un maillot complet, que Mme Bisson cousait dans le dos et aux poignets. La chevelure, la cavité buccale étaient visitées par moi et par mes collaborateurs, avant et après les séances. On faisait asseoir Eva à reculons dans le fauteuil d'osier du cabinet noir : *ses mains restaient toujours visibles et tenues en dehors des rideaux :* une lumière très suffisante éclairait constamment la salle des séances.

« Je ne dis pas seulement : « il n'y a pas eu de *fraude* » ; du reste, je ne saurais trop le répéter : presque toujours, les matérialisations *se sont faites sous mes yeux* et j'ai observé toute leur genèse et tout leur développement ».

Une Série de

Séances de Matérialisations à Lisbonne

(Suite et fin ; Voir le fascicule précédent)

Le fantôme de la sœur de la Comtesse

Le 6 juillet 1914. 9 heures du soir. La Comtesse, Madame Pousa et moi. Pour des raisons toutes particulières, nous avions dû interrompre, durant quelque temps, nos séances ; nous les reprenons aujourd'hui. Pendant cet intervalle de temps, la Comtesse eut un songe dans lequel une de ses sœurs, morte il y a 25 ans, lui disait qu'elle apparaîtrait au cours d'une séance. A l'occasion de cette vision, comme je me trouvais à la campagne, la Comtesse m'écrivit me racontant ce fait. Nous ne fûmes donc pas très étonnées ce soir, lorsque la table, que nous questionnions toujours, nous annonça que c'était « Patro » qui était là et venait pour se photographier. Patro c'est la sœur de la comtesse.

Nous braquons donc l'appareil photographique sur une toile que nous avions placée devant l'une des bibliothèques pour servir de fond au portrait. Outre l'appareil ordinaire, nous en avions un autre stéréoscopique, que nous avons de même braqué vers la toile. Ensuite nous avons éteint l'électricité et nous avons fait la chaîne autour du guéridon.

Je demande que, lorsqu'on le pourrait, on frappe les coups pour le magnésium. J'aperçois alors une clarté assez forte dans la chambre qui fait suite au salon. Je fais tout haut la remarque que les volets sont mal fermés, mais ces dames me certifient le contraire. Cette clarté me permettait de voir les meubles des pièces et les chambranles des portes. J'insistais encore et je désire bien me rendre compte si c'est des fenêtres que nous vient cette clarté, mais la Comtesse me dit qu'en tout cas il n'en était que mieux, car on verrait plus facilement ce qui pourrait arriver.

Alors les coups commencent à se faire entendre. Je demande si c'est pour le magnésium ; mais la table répond négativement et la clarté que je croyais venir de la fenêtre mal fermée, disparaît subitement.

Un moment après, on fit le signal pour la photographie. En craquant l'allumette, nous vîmes le fantôme — une femme — qui se tenait devant la toile.

Après la déflagration du magnésium, je fus touchée plusieurs fois. De mes cheveux on prit une épingle fantaisie qu'on jeta vite à terre. Sur ma demande, on vint prendre du mimosa que j'avais à mon corsage. La Comtesse se rendit compte qu'on venait m'arracher le petit bouquet et poussa un cri d'épouvante. En même temps que son cri, un gémissement se fit entendre et la main que j'avais très bien senti glisser sur ma poitrine s'enfuit nerveusement et lâcha les fleurs, qui restèrent suspendues à son sautoir.

Quelques instants après, dans le piano fermé résonnent plusieurs notes ; alors je chantonne un air et je demande qu'on le répète sur le piano, mais on ne touche que les deux premières notes, dans le même ton que je les avais chantées. Le piano était fermé et sur son couvercle se trouvait un paquet de livres de musique.

Un moment après on entendit déchirer des papiers en même temps qu'on enleva la table de dessous nos mains.

On frappa ensuite les trois coups pour finir la séance. En faisant la lumière, nous constatons que la table avait été transportée à environ trois mètres de distance, les pieds en l'air. Le papier dans lequel des gâteaux étaient empaquetés avait été déchiré et un des gâteaux était réduit en miettes.

En consultant la table, nous apprenons par « Alfred » que sur la plaque photographique nous verrions Patro, qu'il trouve très jolie. En effet en révélant la plaque j'admire la jolie petite femme que vous trouverez sur une photographie (1). La comtesse reconnait sa sœur morte. Comme la Comtesse est venue en Portugal lorsqu'elle était très petite, elle dit ne point se souvenir si sa sœur avait la robe et le chapeau que la photo représente. En rêve elle l'avait vue habillée de blanc. Elle va tâcher de se procurer un portrait de la jolie fille morte depuis si longtemps.

Le 15 Juillet 1914, 9 heures du soir.— Présents, La Comtesse, Madame Pousa et moi.

Le guéridon nous promet des photographies. Nous braquons un appareil photographique vers la toile et un autre vers nous. Sitôt l'obscurité faite, le signal est donné pour allumer le magnésium. L'explosion se produit et Madame Pousa dit avoir vue une silhouette noire, près de nous.

Je consulte le guéridon. Il nous dit n'avoir pu nous donner qu'une seule photo, et que c'est Lemos. En effet, révélant chez moi les deux plaques, je trouve qu'une seule avait été impressionnée ; elle représente un fantôme, derrière une de ces dames.

Je prie la Comtesse de faire une séance chez moi. Elle y consent très volontiers, malgré les difficultés, car son mari n'aime pas qu'elle aille nulle part.

Le 16 Juillet 1914, 9 heures du soir. — Chez moi. La Comtesse, Madame Pousa, Monsieur Lacombe et moi.

Le guéridon nous dit que nous n'aurons pas de photo ce soir. « Deux nuits de suite — nous dit-il — cela leur était impossible. (Aux *esprits*, bien entendu). Mais quand même, des phénomènes se produisirent. En effet, on eut des coups violents de la table ; une croix fut tracée sur une plaque fumée.

Je regrette que cette séance n'ait pas été plus riche en phénomènes !

---

(1) La photographie représente, en effet, une jeune et jolie femme dans un costume datant évidemment d'une trentaine d'années au moins ; mais elle est tellement floue, que sa reproduction par la zincotypie ne serait pas possible. — N. de la R.

Le 13 décembre 1914, 9 heures du soir.

Après six mois d'interruption dûe à plusieurs circonstances, nous avons repris les séances chez la Comtesse et nous ne pouvons promettre d'être assidus parce que, à chaque instant, des obstacles surgissent qui empêchent la régularité de ces séances. Ce soir, il y avait deux nouveaux assistants, Madame Furtado et Madame Joseph. Les autres étaient, comme d'habitude, la Comtesse, Madame Pousa, Monsieur Lacombe et moi.

Nous fîmes la chaîne autour de la petite table. Peut-être à cause de la longue suspension des réunions, cette séance fut faible en comparaison des autres, mais quand même intéressante. Dans le piano fermé on toucha d'abord plusieurs notes, en glissant ; ensuite on fit distinctement un *ut* et un *sol*. Je les chante et demande qu'on répète, ce qui fut fait et sur le même ton. Les cordes d'une mandoline vibrèrent en même temps que celles du piano et sur le même ton...

Le 18 décembre 1914, 9 heures du soir. — Présents : La Comtesse, Madame Pousa, Madame Furtado, Monsieur Lacombe et moi. Nous consultons d'abord la petite table. Un nouveau personnage se présente. C'est, paraît-il, le mari de Madame Furtado. Il nous dit ne pas pouvoir se laisser photographier parce qu'il ne se souvient plus exactement de sa figure, mais que sa compagne viendrait à sa place. Monsieur Furtado s'était séparé de sa femme et était mort dans la compagnie d'une maîtresse dont Madame Furtado ignorait le sort. Toutes les personnes présentes ignoraient ce détail. On consent à ce que nous fassions la séance à la lumière rouge. Nous commençons donc et voici ce qui arriva : D'abord on fit le signal pour la photo. Nous fîmes le magnésium et, à sa lueur, on ne vit rien du tout. Puis un fantôme noir se plaça devant la lumière rouge, ce qui impressiona beaucoup Madame Furtado. Tout le monde le vit distinctivement. Il ne fit que passer, ou plutôt glisser.

On nous enlève la table en la faisant passer au dessus de la tête de la Comtesse. Nous ignorons complètement ce qu'on a fait.

On nous donne le signal de finir. On fait la lumière et nous pouvons voir qu'une boîte scellée où j'avais mis une plaque fumée avait été transportée assez haut sur une des bibliothèques et qu'un bouquet de mimosas avait disparu. Il fut trouvé dans le couloir assez loin des portes qui donnent accès dans les salles des séances et qui sont bien fermées à clef, comme on le sait. Ce petit bouquet de mimosas est artificiel ; c'est moi qui l'avait apporté et posé sur la grande table du milieu de la salle.

En révélant la plaque chez moi, j'y vis le portrait d'une femme qui, malheureusement, s'est cachée la figure. Nous devons remarquer que deux fantômes se sont présentés à cette séance, puisque celui de la photo est habillé de blanc et que celui qui est passé devant la lumière rouge est noir.

Un fantôme à tête de squelette

Le 27 Décembre 1914, 9 heures du soir. — La Comtesse, Madame Pousa, Monsieur Lacombe et moi.

Nous consultons le guéridon. C'est Furtado qui se présente. Je lui fais le reproche de nous avoir envoyé à la dernière séance sa compagne, en prétendant ne plus se souvenir de sa figure ; mais alors, pourquoi a-t-elle caché la sienne ? Il faut la faire revenir aujourd'hui pour poser de nouveau.

— Non, répondit-il ; aujourd'hui c'est moi qui viendrai pour la photo.

— Comment ! si vous ne vous souvenez plus de votre visage !

— N'importe ; je m'en fabriquerai un.

Nous éteignons et faisons la chaîne, toujours au même endroit, près de la cheminée. Après quelques coups par-ci par-là, on fait le signal pour le magnésium. A la clarté de l'allumette, son mari et moi voyons distinctement un fantôme très grand et mince vêtu de blanc. Mon mari a vu tout de suite qu'il avait une tête de squelette.

Après la déflagration du magnésium, on entendit des coups désordonnés dans la chambre à côté, celle qui n'a pas de porte, suivis de gros pas qui s'avançaient vers nous, chaque fois plus forts. Ces dames s'effrayent beaucoup, car ils sont déjà tout près de nous. Je supplie « Furtado » de s'éloigner et de ne pas continuer ces gros pas. Il obéit et s'en va jouer des castagnettes en les faisant claquer très fortement ; puis il remue plusieurs objets placés sur la grande table du milieu, mais toujours en faisant beaucoup de bruit. Ces dames ne pouvant plus y tenir, nous finissons la séance. A la lumière, on put constater que le fantôme avait ouvert une boîte de bonbons et pris tous les papiers qui les garnissaient ; ils les avaient placées sur le dos de la chaise de Madame Pousa.

En révélant chez moi la plaque photographique, j'y vois une grande personne avec une tête de squelette, ayant l'air d'un masque.

Le fantôme de l'Arabe

Le 3 Novembre 1915. — Depuis près d'un an, les séances chez la Comtesse sont devenues très rares ; un événement particulier mais impérieux nous les fit même suspendre pendant quelque temps. Du reste, celles qu'on a pu faire de loin en loin étaient faibles en comparaison de celles qui étaient faites régulièrement. Les phénomènes qui se répétaient toujours étaient des coups frappés, plus ou moins forts, des transpositions d'objets, des notes jouées sur le piano et sur les cordes d'un violon, etc.

Cependant aujourd'hui une photographie nous fut promise au moyen du guéridon. En effet, aussitôt la lumière éteinte, on fit le signal pour le magnésium. Nous fûmes surprises de voir a la clarté de l'allumette, devant l'appareil photographique un personnage qui nous sembla vêtu de blanc et de noir.

Après cela, des coups se font entendre partout. Une main glacée vient toucher ma figure, etc. Puis on fait le signal pour finir. Nous consultons la table et demandons qui est-ce qui est venu poser ; si c'est un prêtre. On répond que c'est un soldat arabe, Abey Murrach, mort sur les côtes de Constantinople, se battant pour les Alliés. Dans la photographie, on voit, en effet, une figure d'Arabe, une courte épée à la main. On peut se demander si la figure n'est pas constituée par un masque.

Comme toujours, le contrôle des portes et des meubles avaient été rigoureux. Il n'y a pas d'entrée possible.

Les fenêtres sont basses, mais pour que quelqu'un puisse y entrer il faudrait qu'une de nous aille les ouvrir, se levant de sa place et rompant la chaîne. En ce cas, la rue étant très éclairée par la lumière électrique, la salle serait remplie de clarté. Les plaques pour la photo sont achetées par moi-même n'importe où. C'est inexplicable !

Le 22 Décembre 1915, 9 heures du soir.

Cette fois-ci, Madame Pousa était absente : ce fut par hasard que j'ai fait une petite séance avec la Comtesse, que j'avais été visiter sans aucune intention de faire des expériences. Quand même l'idée m'étant venue de demander à la Comtesse d'essayer de nous mettre au guéridon, celui-ci nous a dit d'éteindre la lumière ; on allait nous faire une surprise.

— Qui nous parle ? — demandons-nous.

On répond que c'est Ruth, personnage connu de la Comtesse, qui, sur le moment, ne s'en souvenait pas, cette Ruth n'étant pas une amie intime. Cet esprit s'était déjà manifesté quelque temps auparavant, au cours d'une séance de table, mais, comme je l'ai dit, la Comtesse ne s'en souvenant pas, n'y avait fait aucune attention.

Donc, nous éteignons sans espoir de rien obtenir d'intéressant. Mais voici que de grands coups se font entendre de tous les côtés, même sur des breloques d'un lampe électrique, sur les meubles et sur les portes des bibliothèques On jette par terre mon réticule et l'on joue sur le piano les notes *do, ré, mi, fa, sol.* Ensuite la table frappe les trois coups, pour finir.

Nous nous remettons à la table et je demande qu'on produise aussi un phénomène chez moi. On me le promet et on ajoute qu'il s'agira d'un grand bruit.

En effet, après être rentrée chez moi, quand j'y pensais le moins et que tranquillement je lisais dans mon bureau, un grand bruit m'a fait sursauter. J'ai été voir. On avait jeté à terre une petite baignoire qui se trouvait sur un placard. Il était deux heures du matin ; toutes les autres personnes de la maison étaient couchées.

Le piano joue encore tout seul

Le 26 Décembre 1915, 9 heures du soir. — Madame Pousa, la Comtesse et moi.

Nous éteignons les lumières ; aussitôt la Comtesse dit : « J'ai oublié de regarder l'heure ».

Immédiatement neuf coups très nets et cristallins se font entendre comme pour la satisfaire. Je savais que c'était cette heure-là à peu près. Il n'y a aucune pendule dans la salle et nous ne pouvons pas expliquer ce qui a pu servir à produire ce son si limpide.

Ensuite nous avons entendu déchirer des papiers et jouer sur le piano une phrase de musique, que nous n'avons d'abord pas reconnue. Des feuilles de papier sont secouées derrière mon dos et sur ma tête. Ces dames s'épouvantent; elles ont peur d'être touchées. Je demande qu'on s'éloigne et on se met alors à faire des sauts qui font trembler toute la salle, y compris les meubles. Ces dames s'effrayent de plus en plus, demandent la lumière. J'avais beau demander qu'on arrête de sauter ; on continuait. J'allume vite l'électricité.

Nous consultons la table ; c'est « Alfred » qui répond. Je demande qui a touché le piano, il répond que c'est lui. Je le prie de nous dire par la table les notes de la phrase qu'il a jouée.Il répond: *do, mi, do, la.* C'est en effet le commencement

de l'hymne national portugais, composé par ce même Alfred. La phrase n'étant pas finie, puisqu'il y manque la dernière note, qui est un *sol*, et le morceau ayant été en outre écrit en un autre ton, je n'avais pas du premier abord compris qu'il s'agissait de cet hymne : il a fallu que la table nous l'indique. Cet Alfred était peintre, poète et grand compositeur de musique, très apprécié en Portugal et en Italie, où l'on joua un de ses opéras.

Phénomènes d'Ecriture directe

Le 27 Décembre 1915, 9 heures du soir. La Comtesse, Madame Pousa, M. Lacombe et moi. Nous consultons la table qui nous dit : « Pas de photo aujourd'hui, mais vous aurez un autre phénomène. Que Mad écrive ». (Mad c'est moi). Je demande si c'est après la séance, lorsqu'il y aura de la lumière. On répond que cela doit être pendant la séance. Je refuse tout d'abord, car d'habitude, lorsque j'essaie l'écriture automatique je ne trace que des traits ou des mots sans suite. Mais la table insiste et alors je demande à la Comtesse une feuille de papier. Elle va chercher deux cahiers dont je prends une feuille que je pose sur la grande table du milieu de la salle. On éteint le lustre et je demande qu'on fasse un signal pour me dire de me mettre en position d'écrire. Au fond des salles une fenêtre est mal fermée, ce qui me permet de voir passer une silhouette noire derrière Madame Pousa. Je me garde bien de le dire. Presque aussitôt, on frappe les neufs coups cristallins, comme la dernière fois. Je prends le crayon et ma main commence à s'agiter. Ma pensée la suit et je sens bien que je ne fais que des jambages jusqu'au bout de la feuille que je retourne en continuant les mêmes jambages.

Les coups pour finir se font entendre et je retourne faire la chaîne sur la petite table en disant : « Je n'ai rien écrit du tout », à quoi la table répond que si. Nous faisons la lumière et regardons vite le papier. A notre grande surprise sur la feuille se trouvait écrite la phrase suivante : « *Les hommes se succèdent les uns après les autres ; c'est ainsi la vie du corps ; celle de l'âme est éternelle* ». Aucun de mes griffonnages n'y était : le reste de la feuille était intact.

Très intriguée, je demande à la table ce qu'on avait fait de mes griffonages ; on répond : « Avec tes griffonnages j'ai fait les lettres ». L'intelligence qui se communiquait disait être Alfred.

Le 14 Janvier 1916, 9 heures du soir. — La Comtesse, Madame Pousa, Monsieur Lacombe, et moi.

Le phénomène de la dernière séance avait intrigué tout le monde ; pour le tirer au clair, nous en demandons la répétition. Préalablement j'avais préparé une feuille de papier où le docteur Feijão, chez qui ont lieu aussi des séances très intéressantes, a mis sa signature en coupant la moitié de la feuille et la gardant dans son portefeuille. Le Professeur Feijão se trouvant à sa campagne, n'a pas pu assister à cette séance et, comme je l'ai dit, il avait sur lui le petit bout de papier arraché.

Non contents de cette signature et du contrôle, mon mari et ces dames signèrent sur la même feuille. Dans ces conditions nous commençons la séance. D'abord nous faisons parler la table qui nous dit qu'Alfred n'est pas là, mais que le phénomène se répéterait, car un autre esprit, celui qui nous parle, Remigio, écrira. Nous éteignons et, après le signal donné, je me mets en devoir d'écrire. Tout se passe comme la dernière fois, mais, avant d'écrire, je me rends bien compte que la feuille est la même qui a des signatures et à laquelle il manque le petit morceau. Après avoir rempli la feuille de jambages au recto comme au verso, ce que tous constatèrent, tant par le bruit du crayon que par le froissement du papier, quand je l'ai retourné on nous donna aussitôt le signal pour finir. On fait la lumière et, cette fois, c'est en espagnol qu'on nous gratifie de cette belle phrase : « *El fondo de todos vuestros temores es la muerte ; y al fin, que mal os puede hacer la muerte* ? » C'est-à-dire : « Le fond de toutes vos craintes c'est la mort ; mais enfin, quel mal la mort peut-elle vous faire ? » Le papier étant rayé, c'est sur les lignes qu'on a écrit. Rien n'y manque, ni ponctuation ni accents. On a signé Remigio Culebras. La Comtesse, au temps de sa première jeunesse, a connu ce personnage, qui était un spirite, paraît-il.

Je laisse à votre sagacité l'explication de ce phénomène répété. Pour moi, comme pour mes compagnons, nous n'y avons rien compris et n'y comprenons encore rien, d'autant moins que le contrôle a toujours été rigoureux.

L'intervention du professeur Feijão

Le 12 Février 1916, 9 heures du soir. — Présents : La Comtesse, Madame Pousa, Monsieur Lacombe, moi, et le Dr. Feijão, professeur à Faculté de Médecine, un de nos premiers savants portugais. Le Professeur Feijão était un incrédule,

niant péremptoirement ces sortes de phénomènes. Néanmoins étant arrivé, par des circonstances trop longues à exposer ici, à s'intéresser un peu à cette question, une de ces circonstances fit qu'il assista à des séances guidées par moi chez des dames de sa connaissance et de toute sa confiance. Il fut tellement surpris de ce qu'il put constater, qu'il s'y interessa pour de bon et demanda à ce que ces dames fissent désormais ces séances chez lui, pour être plus maître du contrôle.

Comme les pieds du guéridon employé pour la typtologie se cassaient souvent, j'avais conseillé à la Comtesse de mettre à la jonction des pieds une plaque en tôle pour les relier. Mon mari s'est chargé de cette réparation. La Comtesse, pour se garantir les mains du contact de la table, la couvrit d'une étoffe noire. Avant de faire l'obscurité, nous causons avec la table, qui nous dit : « Otez la plaque ». D'abord personne ne comprend ; l'on suppose qu'il s'agit de la plaque photographique. Alors on dit : « Non, ce n'est pas celle-là ». Le professeur Feijão comprend alors qu'on fait allusion à la petite plaque en fer de dessous les pieds de la table, mais il prétend que c'est là une exigence stupide, puisque chez lui sa table travaille avec cette même précaution pour éviter qu'elle ne se casse à tout moment. La Comtesse convient que c'est une bêtise de Lemos, car c'est lui qui parle, et, sans attacher plus d'importance à cela, nous éteignons pour donner suite à la séance. Presque tout de suite la table est enlevée de dessous nos mains et, peu de temps après, on entend, à côté de la grande table du milieu du salon, un immense fracas. Nous supposons tous que c'est mon appareil photographique qu'on brise en mille miettes. Des coups se font entendre que je crois être le signal pour recommencer encore le phénomène de l'écriture comme aux dernières séances, ce que j'avais demandé à la table. Je me mis donc à remplir une page de jambages. On fait la lumière et, à notre grande surprise, nous voyons la petite table brisée en beaucoup de morceaux tous bien réunis, la plaque de fer à côté et les vis dessus. L'étoffe noire était toute déchirée. J'ai demandé à emporter ces débris chez moi, ce que la Comtesse accepta avec plaisir. En observant ces morceaux nous avons vu qu'il y en avait de brisés, quelques-uns de sciés, l'un d'eux avec des marques de coups de marteau et d'autres qui manquaient ; ces derniers étaient ceux où l'on avait vissé la petite plaque en fer.

Nous n'y comprenons rien et je me promets de demander qu'on recommence ce phénomène. Le profeseur Feijão tient à ce que la nouvelle table lui appartienne, car il veut y mettre des signes connus de lui seul.

Deux jours après, en consultant la table, (une autre, bien entendu, puisqu'on avait cassé la première), on nous dit que Lemos veut nous faire des farces, qu'il n'aime plus la Comtesse et qu'on y prenne garde. Je demande pourquoi il a enlevé des morceaux à la table. On répond qu'on les a dissous pour faciliter la sortie des vis.

Peut-on recommencer ? demandai-je.

— C'est à Lemos qu'il faut demander cela, car lui seul a de la force pour ces phénomènes.

Je demande qu'il vienne. Il vient et je le supplie de recommencer le même phénomène de la table sans la casser en mille morceaux ; quelques-uns suffisaient. Il répondit : « J'en ferai encore un bien plus grand nombre. » Nous rions sans attacher de l'importance à cette menace, contentes qu'il nous ait promis de recommencer (1). »

Le 23 février 1916, 9 heures du soir. — Les mêmes assistants qu'à la séance précédente, excepté M. Lacombe, absent de Lisbonne.

La petite table est celle du Professeur Feijão, arrivée en même temps que nous. On consulte par son moyen « les esprits » qui nous disent être prêts à recommencer le phénomène de la table. Ils ajoutent que nous aurons une photographie.

Nous éteignons et peu de temps après, la table est enlevée de dessous nos mains. On n'entend pas le moindre bruit pendant un petit espace de temps, après quoi on fait le signal pour la photo. On frotte une allumette et, à sa clarté, le Professeur dit : « Je vois le fantôme qui s'approche de la porte » (endroit choisi par moi pour avoir un meilleur fond.). Madame Pousa et moi le voyons aussi, mais déjà devant la porte en question. Le Professeur Feijão veut aller vers le fantôme pour le saisir, mais, outre que ces dames sont effrayées, je le prie moi-même de n'en rien faire, puisque la table le lui a défendu, et que je suis d'avis que l'on doit se soumettre aux conditions exigées et ne pas les imposer. Le Professeur Feijão se soumet à regret et reprend sa place. Lorsqu'il s'était levé et avait voulu avancer vers le fantôme, celui-ci s'était baissé, presque accroupi ; mais dès que

---

(1) Les procès-verbaux de cette séance et des trois suivantes portent aussi la signature du professeur J.-A. de Oliveira Feijão.

le Professeur reprit sa place, il se releva et ce fut alors qu'on fit l'éclair de magnésium.

Ceci impressiona désagréablement le Professeur et je me promis de découvrir un moyen de contrôle encore plus rigoureux, afin de dissiper ses doutes qui ne firent qu'augmenter lorsqu'en faisant la lumière on rencontra par terre un paquet de sciure et un petit tas de fer moulu, vieille ferraille, dont on ne put s'expliquer la provenance. Sur la grande table il y avait un postiche de cheveux blonds comme on en porte sur le front. Aucune de nous est blonde.

Je l'ai dit et je le répète, les portes sont fermées à clef. Tout est contrôlé dans la salle ainsi que dans les deux chambres contiguës. Aucun accès dans ces pièces est possible à moins de supposer qu'il y ait de fausses portes impossibles à découvrir. Les personnes qui sont dans la salle ne peuvent d'aucune façon avoir recours au moindre truc, car nous nous tenons tous les mains enchaînées sur la table et toujours au même endroit. Je crois en outre qu'il est impossible d'entrer et sortir, marcher, transporter des objets sans faire de bruit, sans se heurter nulle part, en pleine obscurité. D'ailleurs, au cours d'autres séances faites à la lumière rouge, plusieurs personnes ont vu se former le fantôme devant nous, de l'autre côté de la grande table du milieu. Ces personnes furent, comme vous l'avez lu dans le rapport où je relate ce phénomène, la Comtesse, Madame Pousa, Monsieur Lacombe et moi.

Le fantôme du militaire français

Le 5 Avril 1916, 9 heures du soir. — La Comtesse, Madame Pousa, le professeur Feijão Monsieur Lacombe et moi.

Avant de commencer la séance, je propose comme preuve d'un plus rigoureux contrôle que le Professeur Feijão reste dans le couloir qui donne accès dans les salles des séances afin qu'il observe bien si quelqu'un entre par les portes ou par les murs. Il s'y refuse, croyant offenser ces dames, mais j'insiste et ce fut mon mari que le Professeur désigna pour ce nouveau contrôle. Aux instances de la Comtesse, le Professeur et mon mari ont de nouveau regardé partout, sous les meubles, dans les armoires, tiroirs, etc. Ensuite on ferma les portes à clef, comme de coutume, et Monsieur Lacombe prit sa place dans le couloir, qui resta éclairé.

Nous éteignons la lumière de notre côté et sans retard, des coups se font entendre en différents points de la salle, des notes résonnent dans le piano, on remue une foule de choses sur la grande table du milieu ; on jette des papiers par terre et l'on entend plusieurs petits bruits qu'on ne peut définir. Puis nous voyons tous passer une silhouette devant la porte où l'on doit poser pour la photographie. Par le joint d'une porte filtre de la lumière qui vient du couloir où se trouve de faction Monsieur Lacombe, ce qui nous permet de voir ladite silhouette aller et venir, une ou deux fois, devant cette même porte. Les trois coups frappés pour le magnésium sont frappés ; à la clarté de l'allumette nous voyons un personnage déjà posé pour la photo. Le Professeur s'écrie: « C'est un militaire de l'armée française, je le vois parfaitement ; il est posé de trois quarts ».



Aussitôt après l'explosion du magnésium, nous avons dû faire vite la lumière, car Madame Pousa, prise de frayeur, s'était évanouie. Lorsque cett dame fut remise et qu'on eut ouvert une des portes pour permettre à Monsieur Lacombe de rentrer dans le salon, voici ce que l'on constata : Ma petite valise, où je porte mon travail pour la veillée, était ouverte et tout ce qu'il y avait dedans était éparpillé sur la table ; entre autre choses mon cinquième chandail que je confectionnais pour les blessés de la guerre. Des papiers qui se

trouvaient sur la grande table avaient été jetés à terre.

Nous vérifions les portes, qui étaient telles qu'on les avaient laissées en les fermant. Monsieur Lacombe affirme n'avoir vu personne entrer ni sortir et qu'il avait bien inspecté le couloir de tous les côtés.

Cette fois, le Professeur resta convaincu de la réalité de ces phénomènes étranges. Tout au moins il peut affirmer que ce n'est ni par les portes ni par les murs ni par les fenêtres que ces fantômes, ou tout autre chose, peuvent entrer. Quand à la supposition de l'existence de trappes dans ces salles, le Professeur sait bien que cela n'est pas ; il l'a déclaré lui-même dans les séances précédentes, après son minutieux examen. En révélant la plaque photographique j'ai trouvé le beau militaire dans la position décrite par le Professeur.

Cette séance nous laisse une très bonne impression.

Après cette séance, nous avons consulté la table et je lui ai demandé comment ce militaire avait pu entrer dans cette salle ; la table répond : « C'est le secret de la tombe ». « Cette réponse ne me satisfait pas — dis-je — dites-moi autre chose ». « Par la force psychique » me fut alors répondu. — « Qui est ce militaire ? » demandons-nous — « Jacques Colbert Dumesnil, mort à Vitry-le-François, dans la Marne, en Septembre 1915 ». — « Faites-le venir ; je veux lui parler ».

En effet il « vient » et nous déclare que ce n'est pas lui qui s'est photographié, mais son ami mort à ses côtés le 28 Septembre ; qu'il s'appelle Catharin et qu'il était sous-lieutenant au 23e d'infanterie. Il n'a pu nous donner d'autres données parce que, dit-il « Je souffre beaucoup » — « De quoi souffrez-vous ? » lui demandons-nous. Il répond : « Blesseure à la tête ; cette transition est horrible ! »

A Paris, avec l'aide aimable de M. Armelin, employé supérieur du Ministère de la guerre, ami de M. Flammarion, j'ai pu apprendre qu'en effet, *Catherin* et non *Catharin*, était mort le 27 Septembre, 1914, qu'il était effectivement sous-lieutenant au 23e d'Infanterie. Je suis même arrivée à correspondre avec sa femme. Hélas ! son nom et qualités seuls sont vrais, car la photographie ne correspond pas à l'image de Catherin vivant !... Qu'est-ce que tout cela veut dire ?...

En ces conditions, cette dernière séance de cette série, si intéressante qu'elle soit, nous laisse encore dans l'obscurité sur la vraie nature de ces phénomènes. Nous pouvons supposer que l'une de nous ait lu et gardé dans son souvenir subconscient les noms de *Dumesnil* et de *Catherin*, vus dans un journal ou une revue et les ait extériorisés au moyen de la table ayant ainsi donné une personnalité à ce fantôme ; de là l'erreur de la ressemblance !... Pour me rendre compte de la valeur de cette hypothèse, j'ai cherché moi-même dans beaucoup de journaux, y compris l'*Illustration*, et n'ai trouvé aucun de ces noms. Ce n'est malheureusement pas une preuve, car ces noms peuvent avoir été lus ailleurs. Quant à la manière de porter la barbe, comme nous le montre la photographie 23, elle est très commune en France et je l'ai maintes fois observée, lors de mon dernier voyage, tandis qu'à Lisbonne personne ne la porte ainsi. Le plus clair dans ces phénomènes obscurs, c'est que nous sommes toujours, malgré nos réflexions, malgré nos investigations, en présence du même profond mystère !... »

MAD. LACOMBE-FRONDONI

Nous recevons, au sujet de la photographie du militaire, l'intéressante lettre qui suit :

Je prends la liberté de vous confier mon impression à l'occasion de l'un de ces faits déconcertants que raconte Mme Lacombe.

Il s'agit de l'apparition de l'officier, manifestation qui provoqua la conversion totale du sceptique Professeur Feijão.

L'authenticité du phénomène ne peut être contestée, pas plus que la bonne foi des opérants et la sagacité expérimentale du prof. Feijão ; aussi n'en parlerai-je pas.

Le point capital de la question n'est pas, pour nous qui croyons à la possibilité de telles manifestations, sa réalisation, mais les détails dont l'examen peut nous conduire à des observations intéressantes au sujet de ce que l'on nomme : l'*Idéoplastie*.

En effet, au cours de la séance en question, la lumière du magnesium éclaire une apparition nette, si nette que le Docteur X... n'hésite pas à s'écrier : « C'est un officier, *un officier français...* »

Il en indique les détails, la posture que l'on retrouve exactement sur le cliché photographique développé.

Or, en examinant de près le costume de cet officier, un certain nombre de détails saute aux yeux, faisant germer l'hypothèse que je veux vous soumettre.

La forme du képi, la disposition des galons, le collet de la tunique, les échancrures inférieures de ce vêtement, la triple rangée de boutons surtout, l'ensemble enfin, ne permettent pas de classer cet uniforme bizarre dans telle ou telle arme française :

l'ensemble peut faire illusion, les détails infirment la première impression.

Le docteur Feijao n'est jamais, je crois, venu en France, la Comtesse de Castelvitch et son amie n'ont fait qu'y voyager, Madame Lacombe a peu fréquenté les milieux militaires français. Il découle de cela que la représentation dans leur cerveau de ce que peut être un officier français, n'est pas conforme à la réalité.

En résumé, et c'est là où je voulais en venir, ce militaire fantôme est certes bien un officier français, mais *imaginé par des cerveaux Portugais*.

L'apparition est-elle dûe à la projection fluidique concrétisée par le medium d'un esprit désincarné ? Là réside un autre problème : mais pour aller du connu à l'inconnu, la constatation de ces anomalies dans la figuration du personnage est digne de nous arrêter.

Le principal grief reproché à Eva C... est la grande ressemblance des apparitions obtenues par elle avec la représentation photographique de personnages célèbres.

Mais pour ceux qui ne peuvent mettre en doute les faits exposés par Madame Bisson et constatés chez elle, il est clair que si ces manifestations ont un caractère de ressemblance avec ces personnages, ce n'est pas sans une certaine déformation que ces images se sont reproduites, c'est-à-dire, non comme le sujet les a pu voir sur une publication illustrée, mais telles que le souvenir de ces photographies lui en est resté.

A moins d'être doué d'une mémoire prodigieuse des formes, un artiste, après une simple rencontre, ne pourra reproduire exactement les détails de traits ou de vêtement d'une personne quelconque. L'art du peintre sera suffisant pour que la personne représentée soit reconnaissable dans l'ensemble, mais avec des erreurs inévitables de détails.

C'est le cas d'Eva C..., si l'on ne veut voir dans les images incriminées : Poincaré, Wilson, Monna Delza, etc... que des phénomènes d'*idéoplastie*, manifestations déjà assez intéressantes par elles-mêmes pour inciter à leur étude.

Ce qui a pu arriver à Eva C..., à Linda Gazzera et à tant d'autres, peut se reproduire dans les séances relatées par Madame Frondoni-Lacombe.

La pensée d'une possibilité de matérialisation de défunt se produisant à l'époque d'une guerre, a pu facilement amener dans le cerveau des opérantes — mediums et assistants — l'image d'un soldat et naturellement celle d'un officier d'une nation amie : la France.

S'il est vrai que les apparitions et les matérialisations sont résultantes de forces émanées du medium et des assistants, il n'y a rien d'excessif à penser que la formation de l'image fantômale d'un officier ait revêtu les caractères adéquats à l'imagination « portugaise » oserai-je dire, des opérants et produisant une représentation erronée d'officier français, mais pourtant assez nette pour impressionner la rétine ou la plaque sensible.

Je me permets de répéter que ces observations ne visent pas la possibilité d'un fait spirite, aucune preuve d'identité n'ayant été jusqu'ici constatée. D'ailleurs, vous le savez par une longue expérience, les faits nettement psychiques et les faits métapsychiques s'entremêlent et s'interpénètrent de telle façon, qu'il est bien difficile à l'heure actuelle de les différencier, ou de distinguer seulement dans un phénomène la part de mystère qu'il renferme.

PIERRE BORDERIEUX

Mlle ADELINE DUDLAY ; de la Comédie Française (1)

Quelques visions véridiques dans le sommeil sur des faits de guerre

L'amie qui a eu les songes dont je vais vous entretenir a un tempérament parfaitement normal ; elle a une grande résistance physique et morale et sa nature est droite et sûre.

Au début des hostilités, elle était chez moi à la campagne ; elle venait de perdre sa fille : d'une famille très patriote, elle suivit immédiatement les événements avec une anxiété d'autant plus vive qu'elle avait aux armées 22 membres de sa famille.

Dans le courant de septembre 1914, elle me raconta ce premier rêve :

« J'ai vu ma fille, cette nuit ; nous parcourions ensemble un champ de bataille, cherchant, parmi les blessés et les morts, mon neveu Pierre. Tout à coup, ma fille me dit : « Tiens, Pierre est là, blessé *à la jambe* ; regarde ». Je me penchai pour mieux voir. « Prends garde, petite mère, une balle va t'atteindre ». Le mouvement que je fis pour éviter la balle me réveilla. »

Quelques jours après, Mme X. apprend que son neveu Pierre, grièvement blessé *à la jambe*, a dû subir l'amputation.

(1) Cet article est entré d'une communication fait par l'éminente tragédienne dans une des réunions publiques de Sociétés des Conférences Psychiques, le 17 Février 1918.

— Le 17 décembre 1914, Mme X. me dit : « Je suis très inquiète de mon neveu Roland, le frère de Pierre, parce que cette nuit, ma fille est venue me dire : « Petite mère, Roland est ici. Roland est avec nous, mais imagine-toi qu'*il est arrivé sans tête !* Il est arrivé portant sa tête à la main ! Ce que c'était drôle ! Ce que nous avons ri, sa mère et moi, de l'avoir vu arriver ainsi ».

Le 2 janvier 1915, quinze jours après le rêve, la famille recevait l'avis officiel de la mort du jeune Roland. Chargé dans la journée du 16 décembre d'une mission de confiance, au moment où il remettait le pli au général, un obus *lui avait emporté la tête !* Remarquez bien : l'événement s'est produit dans la journée du 16 décembre et il était annoncé à Mme X. dans la nuit du 16 au 17 décembre.

— En juin 1915, Mme X. voit en rêve sa fille et, près d'elle, très pâle, le sang coulant d'une blessure à la tête, son oncle, curé à B..., pays envahi. Sa fille lui dit : « Tu vois, petite mère, l'oncle curé a été fusillé ». Deux mois après environ, Mme X. recevait enfin de B..., pays envahi, la première lettre de sa sœur, lui disant : « L'oncle curé est mort », sans donner aucun détail sur ce décès. Nous n'en avons eu de renseignements précis qu'en avril 1917.

— En juin 1916, un troisième neveu, Claude, lieutenant d'artillerie, frère de Pierre, (amputé de la jambe), et de Roland décapité, est lui-même très grièvement blessé à la jambe. Il écrit à sa tante qu'il est menacé de devoir subir l'amputation, qu'il n'acceptera cela comme son frère Pierre et que, s'il se réveillait ayant la jambe coupée, il se tuerait. Sa tante, très affectée, prie ardemment, le soir, en se couchant et supplie sa fille de venir lui dire ce qui se passe et ce qu'elle doit faire.

Pendant son sommeil, elle rêve que sa fille lui dit : « Rassure-toi, petite mère, on ne coupera pas la jambe de Claude ; l'oncle de Paris est parti en auto pour le voir ; il est bien soigné, sois tranquille. Seulement tu espères que Claude ne retournera pas à la guerre ; il y retournera et même il remplacera son capitaine, qui va être tué. Tu regardes toujours du côté de Verdun ; regarde de l'autre côté de la frontière ; les malheurs ne sont pas finis ! »

Quelques jours après, l'oncle de Paris écrit à Mme X. qu'ayant reçu de Claude une lettre désespérée, il est parti immédiatement en auto pour le voir et qu'on ne lui coupera pas la jambe.

Fin juillet, il était nommé capitaine en remplacement de son capitaine porté disparu le 17 juillet.

La seconde partie de la prédiction : « Tu regardes toujours du côté de Verdun ; regarde de l'autre côté de la frontière ; les malheurs ne sont pas finis », ne s'est que trop réalisée, vous en jugerez tout à l'heure.

Le 5 janvier 1917, étant à Paris, Mme X. va dire au revoir à son neveu Claude qui repartait au front le lendemain. Elle reste avec lui jusqu'à minuit : le lendemain matin, je lui demande : « Vous avez dit au revoir à votre neveu, hier ? » — « Oui, — me répond-elle — et j'ai rêvé de lui cette nuit. Je l'ai vu en auto sur une grande route, deux fois des soldats l'ont arrêté et lui ont demandé ses papiers ; il les montrait et repartait. Il était adossé dans un coin de la voiture, la tête appuyée dans la main, et paraissait très triste. Angoissée, je me suis demandé : « Que fait donc Claude ? Où va-t-il ? est-ce qu'il déserte ? » A cette pensée horrible, je me suis réveillée. — « Il est peut-être parti en auto, lui dis-je ? — Oh ! non ! il a dû prendre le train de 8 heures ce matin ». Dans la soirée, elle est allée voir sa nièce, la femme de son neveu Claude, et elle a appris qu'il avait manqué le train, dont le départ avait été avancé d'une heure et qu'il était parti en auto.

Plus tard, on a su qu'effectivement il était très triste, qu'il avait eu l'attitude remarquée par sa tante et que plusieurs fois il avait dû s'arrêter et montrer ses papiers.

Dans son rêve, Mme X. n'avait constaté que deux arrêts. Cette vision très précise dans ses détails a été perçue par Mme X. avant que le fait ne se réalisât, puisqu'elle me l'a racontée au moment où son neevu venait d'arriver à la gare pour prendre le train et le manquer.

— En mars 1917, Mme X. me fait part d'un autre rêve. Elle s'était vue à B... (le pays envahi), au bord d'un champ appartenant à sa famille ; des soldats boches étaient rangés en peloton, prêts à fusiller quelqu'un. Tous ses efforts pour voir la victime furent vains, mais, dit-elle, elle reconnaîtrait, entre mille, l'officier qui a commandé le feu.

Dans la journée qui a suivi ce rêve, un billet de l'oncle lui demande d'aller le voir, qu'il a à lui parler. Elle y va le même soir. « Avec tous tes rêves, lui dit-il, tu finis par me troubler, m'influencer ; voilà que, moi aussi, j'ai fait un rêve bizarre cette nuit. J'étais à B... (le pays envahi), au bord de ton champ ; il appartient bien à ta sœur Marthe, n'est-ce pas ? Un peloton de soldats boches était là, prêt à fusiller quelqu'un ; mon neveu Bertrand était debout, tenant son chapelet à la main ; il me cachait le condamné. Je me

suis avancé pour voir et, dans la lutte que j'ai dû soutenir contre l'officier boche qui me barrait la route, je me suis réveillé et je ne sais pas si la victime était un homme ou une femme ».

Tous deux avaient fait le même rêve pendant la même nuit. Ni l'un, ni l'autre n'avaient vu la victime, la seule différence consistant en ceci : l'un avait vu l'abbé Bertrand, que l'autre n'avait pas vu. Ce double rêve devait avoir sa confirmation peu de temps après.

— En avril 1917, Mme X. voit dans son sommeil, M. F., beau-frère de son neveu Claude. Il était dans une auto qui n'était pas la sienne, conduite par un chauffeur qu'elle ne connaissait pas. Cette auto filait à toute allure sur une grande route. Arrivée à un poteau — qui paraît être un poteau-frontière — elle est arrêtée par des soldats au milieu desquels il y a des noirs. Un officier se présente ; il paraît d'abord très étonné et cependant a l'air de connaître beaucoup M. F. Ils causent familièrement pendant qu'on vise les passeports. Ils se serrent la main et M. F. repart.

Dans la même journée, un pneumatique envoyé par l'oncle prie Mme X de venir le soir à n'importe quelle heure, la personne qu'on attend ne devant pas arriver avant une ou deux heures du matin. Toute la famille serait réunie. Mme X. me quitte après dîner.

J'étais impatiente de la revoir : cette communication à une heure aussi tardive me troublait fortement ; je redoutais quelques nouveaux malheurs pour cette famille déjà si cruellement éprouvée. Le lendemain matin, je demandais avec anxiété à Mme X. : « Eh bien ! qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous appris ? — Eh bien ! M. F. est revenu cette nuit, de X..., (pays neutre) ; il nous a apporté une lettre de ma sœur, habitant à B... (pays envahi). Cette lettre nous apprend leurs horribles souffrances. Mon oncle curé a été fusillé. L'exécution que mon oncle et moi avions vue en rêve est celle d'un voisin ; elle a eu lieu réellement dans le champ que nous avions vu ».

— Oh !... Comment M. F. a-t-il pu avoir une lettre de votre sœur et une lettre avec de tels détails, et d'un pays envahi ?

Ici nous entrons dans le merveilleux le plus pur. J'ai suivi, je vous le répète, toutes les circonstances des faits que je vous raconte. Je les ai suivies au jour le jour et je puis vous en garantir l'exactitude absolue de mon récit.

— Après la lecture de la lettre de ma sœur — me dit Mme X. — l'oncle me demanda : « Te rappelles-tu m'avoir fait, il y a quelque temps, cette réflexion : Les gens riches sont bien heureux ! Je t'ai répondu : — C'est la première fois que je t'entends regretter de ne pas être riche ! Que ferais-tu donc si tu l'étais ? — Si j'étais riche, j'aurais des nouvelles de ceux qui sont à B... (pays envahi) — Comment ferais-tu ? — Je ne sais pas, mais j'en aurais. — Cette idée a-t-elle frappé mon esprit ? mais dans la nuit qui a suivi notre conversation, j'ai vu en songe ton oncle curé. Il m'a dit : Va à leur secours, tu le peux. — Comment le pourrais-je ?... — La vision a disparu sans répondre. Vivement impressionnée par cette apparition, j'ai prié ardemment, j'ai fait et fait faire une neuvaine collective, et pendant la nuit qui a suivi le 9e jour des prières, j'ai revu ton oncle. Il m'a dit ces simples mots : *Par X...* (pays neutre) et a disparu.

Je n'avais qu'à obéir. J'ai prié M. F. de m'accompagner ; nous sommes partis au pays neutre désigné par l'apparition pour chercher les moyens de communiquer avec la famille de B. Mr. F. vient d'y retourner seul, il a réussi et nous apporte la lettre de ta sœur ».

Avais-je tort en disant : Nous entrons dans le merveilleux le plus pur ? Comment expliquer cet ordre impératif de l'héroïque prêtre fusillé : « Va à leur secours, tu le peux », sans admettre l'intervention d'un invisible ? Et n'oublions pas que cette même apparition s'était manifestée à Mme X. en juin 1915, lorsque sa fille lui montrant le vieillard debout près d'elle, lui avait dit : « Tu vois, petite mère, l'oncle curé a été fusillé ».

Les visions ont-elles précédé ou suivi les événements ? nous le saurons lorsque les dates de leur réalisation nous seront connues, après la délivrance de B... (pays envahi).

Ce qui est remarquable dans les visions de Mme X. c'est la précision de certains détails. Ainsi, elle avait vu M. F. dans une auto qui n'était pas la sienne et dont elle ne reconnaissait pas le chauffeur. C'était exact. M. F. avait fait ce voyage dans une auto qui ne lui appartenait pas. — Parmi les soldats arrêtant la voiture au poteau-frontière, elle avait vu des noirs. — C'était exact —. Elle avait remarqué que l'officier commandant le poste, d'abord étonné, avait l'air de très bien connaître M. F. et qu'ils avaient causé familièrement. Cet officier était le beau-frère de M. F.; cette rencontre était inattendue pour tous deux, mais ils pouvaient, en effet, avoir l'air de se connaître !

Il y a dans ces visions bien des points qui pré-

teraient à des discussions intéressantes. Comment, par exemple, dans le premier rêve la fille de Mme X. peut-elle lui dire : « Prends garde, petite mère, une balle va t'atteindre », comme si elle se croyait sur le plan physique, et non dans l'invisible où le danger ne pouvait exister ? Et le neveu Roland arrivant dans l'invisible avec « sa tête à la main ? »

....

NOTE

Par défaut d'espace, nous nous voyons dans l'obligation de renvoyer au prochain numéro les Chroniques, les Nécrologies et beaucoup d'autres matières qui se sont accumulées durant les mois où la Revue n'a pas paru.

La réalisation de la prédiction Sonrel

L'heureuse issue de la grande guerre ne peut qu'attirer de nouveau l'attention des psychistes (et devrait attirer aussi l'attention des non-psychistes) sur la prédiction Sonrel, racontée par le Dr Amédée Tardieu, que nous avons publiée dans notre fascicule d'Août-Septembre-Octobre 1915 et à laquelle Maeterlinck a fait allusion dans ses *Débris de la Guerre*. Elle s'est **littéralement** réalisée.

On se rappelle qu'en la communiquant au professeur Ch. Richet, en avril 1914, le Dr Tardieu lui écrivait :

« J'attends, depuis deux ans, les suites de la prédiction qu'on va lire [prédiction faite en juillet 1869 par Léon Sonrel, physicien à l'Observatoire de Paris] :

« *Ah, mon Dieu ! Ma patrie est perdue : la France est morte... Quel désastre !...*

« *Ah ! la voilà sauvée ! Elle va jusqu'au Rhin !* [Textuel]. *O France ! ô ma patrie bien aimée, te voilà triomphante ; tu es la reine des nations... ton génie resplendit dans l'Univers... tout le monde t'admire....* »

Dans un récit qu'il dicta quelques mois plus tard, dans les premiers mois de 1915, le Dr Tardieu ajoutait :

« *Je sais qu'il* [Sonrel] *me parla de Cologne, d'Aix-la-Chapelle ; mais je ne saurais préciser sur ce point, ma mémoire me faisant un peu défaut....*

M. Joseph Montet, agrégé de l'Université, à qui le Dr Tardieu avait, à plusieurs reprises, raconté la prédiction de Sonrel, confirme en 1915 :

« M. Tardieu faisait allusion à la Prusse Rhénane : il me semble même qu'il indiquait certaines localités de cette région... Jamais je ne lui ai entendu dire que nous irions à Berlin. »

On se rappellera enfin que la raison pour laquelle M. Tardieu, en 1914, « attendait depuis deux ans la guerre » et, dans les tout premiers jours de juillet de cette année-là, annonçait les hostilités comme étant imminentes (« dans quelques semaines au plus tard », disait-il), c'est que certains évènements privés que Sonrel lui avait prédits comme devant se produire en même temps que la guerre en question, venaient justement de se réaliser.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. de Vesme. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

29e Année **1919. — Nos 2-3**

L'Enquête du Prof. Ch. Richet sur les faits métapsychiques aux Armées

Nous avons publié, d'abord dans le dernier fascicule de 1916, ensuite en d'autres livraisons de notre Revue, les appels que M. Charles Richet avait adressées à nos poilus par l'intermédiaire du *Bulletin des Armées de la République*. Dans un langage simple et clair, tel qu'il fallait l'employer en s'adressant à des hommes n'ayant, pour la plupart, que des idées bien vagues sur les phénomènes métapsychiques, notre Directeur invitait les combattants à lui adresser les récits de faits de pressentiments, télépathie, rêves prémonitoires, etc., qu'ils croyaient avoir constatés sur eux-mêmes ou chez leurs camarades, au cours de la guerre. Il leur expliquait le mécanisme rudimentaire de ces phénomènes, les principales erreurs qu'il leur fallait éviter, tout en leur recommandant de lui fournir,chaque fois que cela serait possible, les témoignages devant corroborer l'authenticité des récits.

Nos *Annales* ont publié, de leur côté, un assez grand nombre de faits de cette espèce, dont plusieurs nous avaient été aimablement communiqués par les observateurs, alors que d'autres étaient empruntés à des journaux et Revues, surtout étrangères. Nous les avons groupés dans une rubrique intitulée : *Les événements psychiques de la guerre*, qui a paru dans plusieurs de nos numéros, en 1916 ; mais nous n'avons inséré aucune des lettres parvenues au Dr Richet et devant servir pour son enquête. Ces lettres furent nombreuses ; elles se montent à quelques centaines, provenant de simples soldats, d'officiers, de médecins militaires — d'ignorants et d'intellectuels. « Mais toutes — comme le fait remarquer le Dr Gustave Geley, qui a bien voulu se charger de les grouper — reflètent la même sincérité. Ces poilus qui, entre deux combats, en face de la mort, toujours menaçante, au milieu des souffrances et fatigues sans fin de la longue guerre, prenaient sur leur repos le temps de faire part d'une impression qui les avait frappés, s'exprimaient littéralement le cœur sur la main ».

Par contre, ces documents sont loin d'avoir tous la même valeur. Un grand nombre se rapportent à des faits trop vagues, trop anciens, ou racontés d'une façon trop désordonnée pour pouvoir être publiés. On n'a cru devoir retenir que les cas intéressants à un point de vue quelconque ; même parmi ceux-ci, il n'y en a qu'un petit groupe qui soient vraiment remarquables.

Surtout, les cas ainsi signalés n'ont pu, malheureusement, faire l'objet d'enquêtes complètes, comme il est et doit être usage en métapsychique. M. Richet a bien fait de son mieux pour parvenir à recueillir tous les détails, tous les témoignages désirables, en y sacrifiant une partie importante du temps si restreint dont il peut disposer. De mon côté, je dois avouer que, chargé par le Maître des rapports avec la plupart de nos correspondants, je n'ai pas pu faire grand'chose, par suite de nombreuses occupations et préoccupations qui me tenaient en ce moment plus que jamais — ce dont je ne me consolerai pas aisément. Il me faut ajouter, cependant, que notre tâche était rendue très difficile, en cette circonstance, par les changements de secteurs, travaux et dangers de nos correspondants, la mort des uns, les évacuations des autres pour blessures ou maladies, surtout si l'on songe que ces gens-là devaient, à leur tour, dépendre pour les témoignages et les renseignements de plusieurs de leurs camarades.

Est-ce à dire que les résultats de l'enquête, en ces conditions, ne revêtent que peu de valeur ? Non pas. Dès la deuxième année des hostilités, aussitôt que notre Revue eut publié les premiers « événements psychiques de la guerre », quelques journaux — dont l'*Eclair* — s'étaient empressés

de manifester leur étonnement de ce que les cas rapportés fussent si peu nombreux en une période durant laquelle la mort moissonnait presque chaque jour des milliers de combattants, et en avaient conclu que c'était là « *la faillite du métapsysme* » (textuel) ; qu'il valait donc mieux en revenir à la Foi au lieu de chercher des preuves où on ne peut pas les trouver, etc., etc. Un appel adressé à nos poilus a suffi pour faire éclore toute une floraison de récits qui, venant s'ajouter à ceux, tout aussi nombreux, qui étaient parus déjà, montrèrent bien que, le plus souvent, si l'on ne trouve pas, c'est qu'on a tout bonnement oublié d'éclairer sa lanterne et de chercher. Cette fois encore, le métapsychisme n'avait pas fait faillite. Au contraire, l'enquête du Dr Richet avait servi à recueillir une moisson de faits qui ne sont pas tous d'une grande valeur, mais auxquels on ne peut pas, du moins, contester l'intérêt qui leur vient des circonstances exceptionnelles dans lesquelles ils se sont produits et qui en font des documents précieux, même au point de vue de la psychologie normale du combattant.

Tous les faits racontés par les soldats ne se rapportent pas à la guerre. Cependant, M. Richet n'a pas cru devoir éliminer systématiquement ceux qui concernaient la vie normale de chaque jour et qui, venant de la même source que les autres, servaient souvent à les éclaircir par les analogies existant entre les deux classes d'événements.

M. Ch. Richet avait placé ses articles dans le *Bulletin des Armées* sous le titre **générique** : « *Avez-vous des pressentiments ?* » En effet, tout le monde comprend ce que signifie un « pressentiment », alors même qu'on n'a que des idées un peu vagues sur la « télépathie », les « prémonitions », etc. Les pressentiments se trouvent tout au fond de l'échelle des cas métapsychiques du genre de ceux dont nous nous occupons et par là même sont généralement les moins probants. On a toujours parlé des pressentiments funestes de certains guerriers ; parfois ils ont pu donner lieu à des hallucinations pareilles à celle qu'éprouva Brutus avant la bataille de Philippes ; mais, en général, il est assez malaisé de tracer une démarcation entre les pressentiments de nature supranormale et les simples prévisions, fondées sur le sentiment du danger. Cependant, comme le fait observer notre rapporteur, « ce qui est assez remarquable dans ces pressentiments de mort et ne permet pas de les rejeter sans examen, c'est qu'ils sont souvent brusques et inopinés et ne coïncident pas avec une période d'aggravation du danger couru par le soldat. Cet homme, jusqu'alors tout à fait inconscient, dédaigneux du danger, change tout à coup d'allure et de caractère. Il est obsédé par la certitude qu'il va être tué ».

L'enquête dont nous nous occupons enregistre plusieurs de ces faits. M. Ernest Bergeron, du 5e génie, a communiqué le cas d'un de ses camarades qui, devant monter en ligne, fait ses adieux à tous ses amis, remet à l'un d'eux des lettres et photographies devant être expédiées à ses parents ; « il avait la certitude d'être tué dans la nuit. Pourtant le secteur était calme ; rien ne faisait prévoir un pareil dénouement. » Le soldat fut tué, en effet, dans la nuit « par un vrai hasard, une balle perdue ».

M. Henri Gire, du 35e colonial, raconte un fait tout semblable d'un de ses camarades ; c'était un militaire courageux ; son audace lui avait valu la croix de guerre peu de temps auparavant ; tout à coup il fut saisi par la certitude qu'il allait être tué, à tel point qu'il pensa déserter ; le 12 avril 1917, il déclara tristement savoir bien que c'était la dernière fois qu'il allait au feu : le 16 au matin, le premier obus lui enleva la moitié de la tête.

Le maréchal des logis E. Clauzel, du parc d'artillerie, charge un nommé Galimard de transporter sur sa voiture une plate-forme à une position de batterie — « corvée très ordinaire et avec le minimum de risques, étant dans un secteur plutôt calme en ce moment ». En partant, Galimard salue ses camarades en disant : « Si j'en reviens, ce ne sera pas entier ». Au retour de la corvée, Galimard tombe de la voiture, qui passe sur lui ; il doit être amputé.

Le Dr Brodin raconte que le capitaine V..., faisant fonction de commandant, se rend un matin auprès de l'aumônier, l'abbé L. et lui déclare qu'il sera tué le jour même. Le soir, il sort de son poste de commandement pour une tournée d'inspection : le froid est vif, il a mis sur ses épaules une couverture grise ; une sentinelle affolée le prend pour un Allemand, tire sur lui à bout portant et le tue.

Le Dr Hugues Clément, préparateur à la Faculté de Médecine de Lyon, écrit que, depuis des années il sortait souvent en automobile, partant toujours et rentrant joyeux. Or, le 2 mai 1915, il est pris, sans raison apparente, d'une peur terrible de se blesser au cours de la promenade qu'il allait entreprendre. Aussi, il refuse de

prendre avec lui des amis, leur expliquant le motif de sa conduite ; il remet des papiers à un de ses collègues, le chargeant de les brûler s'il ne le voit pas revenir à l'heure habituelle. Durant la promenade, la direction de l'auto se brise, la voiture dévie vers un ravin ; un seul obstacle existait sur 30 mètres de long — un poteau télégraphique ; il eut la chance de le rencontrer et de s'arrêter à demi suspendu dans le vide.

En certains cas, les pressentiments de mort ne se rapportent pas au percipent lui-même, mais à une autre personne. Le liuetenant J. Ertzbischoff du génie, a fait connaître un fait de cette classe, d'autant plus intéressant qu'il s'accompagne d'une de ces perceptions visuelles symboliques, bien connues des psychistes.

Au début de juin [1917] — écrit-il — je partais en permission de 7 jours. A ma rentrée, tandis que je faisais en voiture le trajet de la gare de débarquement jusqu'au train régimentaire de ma compagnie, je songeais aux pertes que celle-ci pouvait avoir subies en mon absence. Au bout de quelques instants de songerie, j'aperçois nettement l'image d'une tombe sur la croix de laquelle étaient peints ces mots : «*X..., adjudant à la *** Cie du génie, Mort au champ d'honneur.* »

Arrivé au train régimentaire, mon premier mouvement est de demander des nouvelles de la compagnie. Un homme y répond aussitôt en disant : — L'adjudant est tué. — Cet adjudant était le plus ancien des chefs de section ; il avait 37 ans et était père de famille. A cause de cela, on lui avait donné, avant mon départ, le travail le moins exposé.

Le dossier contient même deux cas dans lesquels la prédiction de la mort est faite avec une précision absolue, puisque le jour et l'heure du décès sont indiqués assez longtemps d'avance. Malheureusement, ils sont rapportés par la personne même par laquelle la prédiction aurait été faite — ce qui leur enlève, au point de vue de la saine critique, une bonne partie de leur valeur. Il s'agit d'une dame de Meilhau qui raconte :

...Ayant la réputation de deviner beaucoup de choses, une dame de mes amies, Marthe X, me posa cette question, en juin 1913 : « Vous qui devinez tout dites-moi si je serai longtemps malade et quand je mourrai. » Je me mis à rire et je levai les épaules ; elle insista trois fois ; je lui répondis alors : « Le premier janvier. » — « Oh, à quelle heure ? » — « Entre 6 et 7 heures du soir. » — Quand j'eus prononcé ces paroles, je sentis passer en moi un frisson qui me surprit ; la dame se mit à rire ; j'en fis de même, car j'avoue que les paroles que je venais de prononcer avaient été dites sans que mon esprit en eût conscience. Cette dame fit immédiatement part à sa jeune fille et à une dame de son entourage de la prédiction que je venais de lui faire. Nous rîmes toutes les quatre, et on n'y songea plus.

Bref, le 1er janvier, Marthe X, qui était en parfaite santé quelques heures avant, mourut à 6 h. 3/4 du soir, après quelques heures à peine de maladie.

A mon fils bien aimé — continue Mme veuve Ch. Céille, la dame de Meilhau — j'ai dit en décembre 1912 : « Toi, pauvre petit, tu mourras sur la paille le 26 octobre 1914. » C'est le 26 octobre 1914 que mon bien cher enfant a trouvé la mort, frappé d'une balle au cœur. Il fut transporté dans une ferme où sans doute il a rendu le dernier soupir sur la paille, 34 mois après l'épouvantable prédiction que je lui avais faite.

Le dossier contient quelques cas de pressentiment de l'arrivée imminente d'avions ennemis. Celui-ci date des premiers jours de juin 1916 et a été écrit, avec plus de sincérité que d'orthographe, par le soldat Joseph Tissot, de l'artillerie.

...Une nuits, vére le matin je rêve qu'un aéro boche survole nos lignes, aussitôt nos canons anti-aérien entre en jeu et voila qu'après quelque cous un obus éclate en plein dedans l'aéro et je le vois désendre en spirale et s'écrasée sur le sole. Le matin a mon réveil je die a mes camarades qu'un aéro boche serais descendu dans la journée par nos canons. Touses se foute à rire et à se moquée de moi mais vère le midi mon rêve se réalise telle je l'avais rêvé... Plusieurs fois déja mes rêves se sont réalisée...» — (Suivent les signatures de divers témoins).

Un récit écrit dans un style moins pittoresque, mais plus détaillé, est communiqué par le soldat téléphoniste A. Laluque. Les choses se sont passées telles que le percipient les avait rêvées et racontées aussitôt à son ami Labre, qui en fait foi : l'aéro allemand arrive, lançant des bombes, un avion français lui donne la chasse ; l'appareil ennemi tombe, perdant un morceau d'aile. Et cependant la chose était si peu fréquente, que jamais encore le régiment n'avait assisté à un combat aérien.

Les rêves, dans lesquels se manifeste ce qui se déroule dans notre subconscience, jouent naturellement un grand rôle dans les cas consignés dans notre dossier. Un soldat paysan de la Creuse est blessé au bras gauche ; cette nuit-là, sa petite fille

de sept ans déclare à sa mère qu'elle a vu en rêve son papa étendu à terre et ayant du sang au bras gauche.

Le Dr Jean, aide-major, communique le cas suivant qui n'est pas moins remarquable pour ne pas se rapporter à la guerre :

Il y a une dizaine d'années, j'avais en traitement dans mon village, à Cogolis (Var), un jeune malade de 7 ans environ... Un matin, je fus mandé d'urgence auprès du petit malade. La mère effrayée me raconta que l'enfant avait eu un accès de délire subit. Il s'était réveillé comme d'habitude et tout paraissait aller pour le mieux, lorsque vers les 10 heures, il se leva dans son lit, terrifié par une hallucination. Il voyait de l'eau partout et se mit à crier au secours, son père se noyant, disait-il. Le père était absent, il était allé à Nice où habitait son frère et devait y passer quelques jours. Quand j'arrivai, l'enfant était calmé, mais persistait à dire qu'il avait vu son père se noyer.

Un télégramme du frère appelait bientôt d'urgence la veuve (car elle l'était en effet), à Nice où elle apprit que son mari s'était noyé le matin vers 10 heures en voulant sauver son frère qui, pris de crampe, se noyait dans la mer, et ses dernières paroles avaient été : « Nos pauvres petits... »

Le cas suivant, analogue au précédent, concerne la grande guerre. Il est raconté par le capitaine M., qui a prié qu'on ne publie pas son nom.

Le 27 août 1914, j'ai été frappé dans les Vosges, d'une balle en pleine poitrine et laissé pour mort sur le terrain. Ceci se passait vers 23 heures 30.

Or cette nuit, à la même heure, un de mes fils, âgé de quinze ans, qui dormait profondément, s'est levé, est allé réveiller ma femme et lui a dit : — Maman, papa est blessé, mais il n'est pas mort.

Je dois ajouter que de mes deux fils, celui dont il s'agit présente une ressemblance frappante physique et morale avec moi.

Voici un rêve véridique d'enfant qui se rapporte non pas à un fait dramatique, mais plutôt à un petit événement heureux. La fille, âgée de dix ans, de Mme Dup.t., rue de Bruxelles, à Montluçon, raconte un matin de l'automne 1916 à sa mère, qu'elle a rêvé de son papa ; elle l'a vu dans le train venant en permission ; elle précise qu'il avait un manteau de caoutchouc. Pendant le déjeuner familial, la petite, émue, s'écrie brusquement : « Voici papa ! » Un bruit dans l'escalier et le lieutenant Dup.t. fait son apparition *imprévue*, non *annoncée* (on ne l'attendait qu'un mois plus tard) ; il était enveloppé d'un manteau de caoutchouc acheté en cours de route.

Dans la même ville de Montluçon, Mme R.ul. s'entend, au cours d'une nuit, appeler par un cri de détresse : *Maman !* Elle accourt dans la chambre de son deuxième fils (le premier étant au front) ; *le jeune homme avait été également réveillé en sursaut par le même cri nettement entendu*. Pressentiments sinistres de la maisonnée. Le surlendemain, on apprend la blessure, reçue cette *nuit-là*, par le premier fils. C'est là un cas bien caractérisé d'hallucination auditive collective véridique.

Voici par contre deux cas monitoires de mort se produisant chez la même personne, à quelques jours seulement de distance. C'est le sergent Nègre, du 24e colonial, qui les expose.

Le 8 novembre 1912, nous nous couchions, ma femme et moi, comme d'habitude, vers 10 heures. Dans le courant de la nuit, je fus éveillé par des sanglots de ma femme. Celle-ci dormait ; je la réveillai croyant à un cauchemar et lui demandai pourquoi elle pleurait ; sa réponse fut : « Mon frère Alexis est mort. » Je la calmai sans trop de peine et la nuit se finit sans incident. Le lendemain, ma femme n'y pensait plus.

Le 8 décembre, à 11 heures du soir, même scène ; mais cette fois ma femme pleurait éveillée et, à ma demande : « Qu'as-tu ? » elle me répondit : « Maman est morte ; j'en suis sûre. » Il me fut impossible de la calmer de toute la nuit et sa tristesse dura jusqu'au 1er janvier 1913 — jour où le courrier du matin nous apporta une lettre de ma belle-sœur, avec laquelle nous ne correspondions jamais, ainsi conçue : Notre frère Alexis est mort le 8 novembre et notre mère est morte le 8 décembre, à 11 heures du soir.

Je dois ajouter que ma femme est très nerveuse et un sujet de premier ordre au point de vue du magnétisme. A cet égard, je pourrais vous citer certains faits assez déconcertants et bizarres que j'ai constatés en l'endormant moi-même ; et pourtant je n'ai rien du magnétiseur de profession.

Deux autres « cas jumeaux », comme les précédents, sont racontés par une dame très distinguée, Mme Gay, habitant la villa des Jasmins, à St-Jean-de-Luz.

Une de mes plus chères amies, Mme J. J., a perdu son mari il y a un an et demi. Au mois de décembre (1916), ce dernier m'apparut en rêve doux et souriant comme de son vivant. Au moment où je le regardais pour bien fixer dans ma mémoire ses traits qui, peu à peu, s'y étaient effacés, il se transforma et devint le frère de Mme J. J., que mon ami aimait tendrement et qui s'était engagé dès le début de la guerre. Puis M. J. J. reparut et plusieurs fois la même métamorphose se produisit. Je m'éveillai avec

une impression de fatigue inexprimable. Le matin même, une lettre de Mme J. J. m'apprenait la mort de son frère.

Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire. On peut supposer que la conscience subliminale de Madame Gay, ayant reçu télépathiquement de Madame J. J. communication du décès du frère de cette dernière, l'avait manifesté, dans le sommeil, par un de ces symboles (« le frère de Mme J. est dans le même état que son mari »), qui sont le langage du subconscient, si l'on peut dire (1). Mais voici où la trame se complique.

Je partageais d'autant mieux la douleur de mon amie — continue Mme Gay — que j'avais moi-même deux frères au front, dont l'un, Edmond, capitaine d'artillerie, était particulièrement exposé...

Le 24 mars 1917, je vis en rêve mon père que j'ai perdu il y a cinq ans. Il se tenait debout devant moi avec un de ses amis, M. L., que je n'avais pas vu depuis des mois et auquel je ne songeais nullement ces temps-ci. Mon père me regardait d'un air grave, comme s'il avait une nouvelle importante à me communiquer. Il me désignait de la main M. L. qui, lui aussi, semblait m'annoncer quelque chose que je ne comprenais pas. Le rêve fit sur moi une impression profonde. J'en parlai à tous ceux qui m'entouraient, je cherchai à en interpréter le sens... Finalement je conclus que M. L. avait dû mourir.

Les jours passèrent ; ne recevant pas de mon frère Edmond les lettres habituelles qui nous arrivaient tous les deux jours, maman et moi nous fûmes bientôt saisies par une vive angoisse. Néanmoins nous nous efforcions de nous rassurer mutuellement ; nous n'aurions même pas osé prononcer à haute voix le mot : *blessé*. Ma petite fille, qui d'ailleurs n'a que 28 mois, n'a donc pas pu être impressionnée par nos conversations.

Or le jeudi 5 avril, en s'éveillant, elle me dit qu'elle avait vu dans son dodo oncle Edmond (mon frère aimait beaucoup ma petite Lise). Je la levai ; quand elle fut debout, elle tendit le doigt comme pour me montrer quelque chose qu'elle voyait encore et murmura : « Oncle Edmond tache rouge sur tête ». Elle souriait en parlant, sans la moindre frayeur. Bouleversée, j'écrivis sur le champ à mon mari pour lui raconter cette vision.

Trois heures après, une lettre de condoléance de M. L., l'ami de mon père que j'avais vu en rêve, nous apprenait la mort d'Edmond.

Or mon frère aîné, mon mari et d'autres parents connaissaient depuis le 29 mars l'affreuse nouvelle, mais ils ne voulaient pas nous la communiquer avant d'en être absolument sûrs. Ils en avaient fait part à un ami qui, le 1er avril, la communiquait à son tour à M. L., sans penser à lui recommander le secret. Ce fut ainsi qu'elle fut annoncée par M. L., chose que rien n'aurait pu faire prévoir, puisque, je vous le répète, nous voyions rarement cet ami de mon père.

Après être restés trois jours dans la cruelle ignorance de tous les détails, nous avons appris que mon frère avait été tué le 23 mars, (la veille de mon rêve) d'un éclat d'obus qui l'avait atteint entre la nuque et l'oreille droite.

Dans ce cas, comment parler de transmission de pensée ? Quelques heures après la mort de son frère, Mme Gay fait un rêve symbolique dont il résulte que c'est M. L. qui lui communiquera la triste nouvelle, ou y sera mêlé d'une façon essentielle quelconque. Or, à ce moment-là, M. L. ne connaissait pas encore le décès du capitaine : il y a donc eu, de la part de Mme Gay, une vraie prémonition fort intéressante. Dans ces cas, la télépathie n'est plus « transmission de pensée », mais le phénomène x dont parlent le professeur Richet et le prof. Hyslop.

Ces cas métapsychiques prennent parfois des tournures si bizarres, surtout quand ils se produisent en rêve ! En voici un autre exemple très curieux, écrit par le sergent Jean-Jules Bigard, du 324e de ligne :

Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1916, étant en permission chez mes parents, je fis le rêve suivant

Dans un combat j'avais eu les deux jambes coupées, et ensuite un employé de la Mairie présentait à mes parents mon acte de décès au nom de Jean-Jules Bigard ; je riais de cette farce macabre... Au réveil je racontais à mes parents ce rêve.

La permission terminée, j'appris à mon retour aux Armées que mon oncle Jean-Jules Bigard avait été tué dans la nuit du 13 au 14 juillet, à Biache ; les deux jambes emportées par un obus. C'est alors, à cette nouvelle, que les particularités de mon rêve me revinrent à la mémoire. Je connaissais fort bien mon oncle ; nous portions les mêmes prénoms et noms ; au physique nous nous ressemblions beaucoup; nous étions tous les deux à la même division.

Le fait suivant a été communiqué au professeur Richet par le colonel C., de l'armée d'Orient :

Le 13 novembre 1914, au combat d'El Henni (massacre de la colonne du colonel Laverdure), près de Khénifra, au Maroc, est mort le chef de bataillon de coloniale Colonna de Leca. Blessé au début de l'action et transporté sur un mulet il lui a fait faire demi-tour quand il a vu que ça tournait mal et a été tué une fois revenu auprès de ses hommes.

(1) Voir, à ce sujet, la belle étude de M. Bozzano : *Symbolisme et Phénomènes métapsychiques*, parue dans nos *Annales*, Septembre et Novembre 1907.

Or la même nuit, à Fez, son frère le lieutenant Colonna de Leca, du 2e étranger, tué aussi glorieusement depuis au Maroc, s'est réveillé en sursaut, en sanglotant et a dit à son camarade Manudy (mon ancien lieutenant, tué également), qui couchait dans la même chambre que lui : « Je viens d'avoir un rêve affreux ; un malheur est arrivé à un de mes frères ; je ne sais lequel, mais à l'un d'eux sûrement ».

Manudy m'a écrit aussitôt pour savoir si quelque chose était arrivé au Commandant.

Ce fait a été connu à l'époque de tous les officiers du 2e étranger, présents au Maroc.

La nature exacte du rêve monitoire dont il s'agit n'est pas indiquée. En voici un analogue au précédent, mais mieux circonstancié ; il est écrit par le lieutenant Robert Martin, du 5e d'infanterie.

J'étais en convalescence et assez inquiet au sujet de mon meilleur ami dont j'étais sans nouvelles depuis huit jours, quand j'eus un rêve dans lequel cet ami m'apparut. Il était pressé et me dit simplement : « Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ; ce que t'es ballot ! » J'ai été frappé par le ruban rouge qu'il venait de gagner et que je ne lui avais jamais vu. Puis il s'échappa, en montant, paraissant heureux.

Je n'ai noté ce rêve nulle part, mais l'ai raconté à deux amis le lendemain matin. J'appris par la suite que mon meilleur ami avait été tué par un obus, à Verdun, à 5 heures du soir, quelques heures avant mon rêve.

Je suis étudiant à la Sorbonne et n'ai jamais cru un mot des sciences occultes ; je faisais mes mathématiques.

L'analogie des deux cas qui suivent avec celui qui précède est plutôt apparente que réelle, puisque les percipients affirment avoir bien été réveillés quand ils ont perçu l'apparition et l'ont entendu parler. Ceci ne signifie paas encore que le phénomène n'ait pas été de nature purement hallucinatoire, c'est-à-dire subjective.

Le soldat Pierre Cotté, du 175e d'infanterie, écrit :

Cela remonte à 1911. J'étais alors élève à l'Ecole professionnelle d'horticulture de Le Nôtre, à Villepreux. J'avais 17 ans.

Je m'étais couché et il y avait à peu près un quart d'heure que nous nous étions dit bonsoir, mon voisin de lit et moi, lorsque j'aperçus tout d'abord une forme indécise, qui s'appuyait sur mon lit; cette forme se précisant, je reconnus mon frère nourricier ; sa voix, que je connaissais bien, me dit : « Comment vas-tu, Pierre ? Adieu; moi, je pars ».

Je me dressai sur mon lit et j'appelai mon ami ; il ne vit rien la forme ayant disparu.

Quatre jours après, je reçus une lettre de mes bons vieux parents, m'annonçant la mort de leur fils Auguste. La date de l'apparition concordait exactement avec celle de la mort.

Le cas rapporté par M. Belbeder, du 6e colonial, est du même genre. Ayant eu quelques jours de congé, il avait été invité par un ami à aller les passer chez lui, à la campagne, près de Ribérac (Dordogne).

J'étais couché depuis une demi-heure environ, et je venais de finir de lire mon journal, je venais juste de souffler la bougie, quand de l'angle de la cheminée placée en face du lit, une ombre blanche et transparente s'est détachée lentement, avançant jusqu'à la descente du lit et se penchant sur moi ; j'ai parfaitement compris qu'elle disait : « Sois toujours ami de mon fils. » Puis l'ombre s'est retirée lentement, comme elle était venue. J'ai très bien reconnu la forme de la mère d'un de mes meilleurs amis, que j'avais quittée en bonne santé. Quand je revins chez moi, j'ai été très étonné d'apprendre qu'elle était morte justement le jour de cette apparition, une ou deux heures avant sa venue près de moi. Je ne dormais pas quand je l'ai vue ; je me suis levé pour savoir si je n'étais pas victime d'une illusion produite par la lune jouant sur une glace ; il n'y avait pas de lune ce jour-là ; la nuit était très noire.

Mais il paraît que toute personne qui couche dans cette chambre a une vision : c'est pourquoi on a mis une sonnette électrique à la tête du lit pour appeler...

Dans ces derniers cas, nous avons vu des phénomènes sensoriels de deux classes : visuels et auditifs. Dans le cas, très intéressant, raconté par Mme Pierre Ulric et que nous publions en entier dans ce même fascicule, il s'agit aussi de phénomènes auditifs, mais consistant en des coups frappés et autres bruits divers. Il en est de même dans le récit envoyé au Dr Richet par M. Théophile Lemonnier, pharmacien à Rennes. Il ne se rapporte pas à la guerre, et il est assez vieux — il date de 1891 — mais il n'est pas moins fort remarquable, comme on va voir, d'autant plus que les bruits ont été entendus par deux personnes différentes. Nous résumons ce fait.

Une nuit de septembre, à 5 h. 3/4, M. Lemonnier fut réveillé par un bruit insolite, violent, dans les volets de fermeture de sa pharmacie. Ce bruit persista pendant une ou deux minutes. Le pharmacien s'habilla en toute hâte et alla ouvrir : il n'y avait dans la rue que des balayeuses qu'il interrogea et qui lui affirmèrent n'avoir vu personne. Il y avait d'ailleurs à la porte de la pharmacie une sonnette de nuit, et un client s'en serait servi, au lieu de frapper ainsi.

Abasourdi par cet incident inexplicable, M. Lemonnier rentra dans sa chambre pour y achever sa toilette. A 7 heures, son garçon vint ouvrir l'officine et, en même temps que lui, il vit venir un de ses meilleurs amis, M. Nivot, chirurgien-dentiste.

— Tiens ! — lui dit le pharmacien ; qu'est-ce qui t'amène à cette heure matinale ?

— Ma foi — répondit-il — quelque chose d'assez singulier. Imagine-toi qu'à 6 heures moins un quart, j'ai été brusquement réveillé par un bruit inaccoutumé ; on frappait à coups redoublés dans la porte de ma chambre... « Frappez donc moins fort — ai-je crié — je ne suis pas sourd ! Qui est là ? » Mais le bruit a continué et je me suis empressé d'aller ouvrir la porte. Il n'y avait personne et tout le monde dormait encore chez moi. Je me suis habillé, imaginant une farce quelconque, et j'ai descendu rapidement l'escalier. La grille d'entrée était restée fermée et le portier m'a affirmé que personne n'était entré dans la maison.

— Eh bien..., mon cher ami, la même chose m'est arrivée, et c'est pourquoi tu me vois debout à cette heure — repris-je. Puis, nous nous regardâmes un instant et, en même temps, nous exprimâmes la même pensée : « Notre pauvre Escolan doit être mort. »

Cet Escolan était un de leurs amis, ancien avocat, violoncelliste très distingué, qui, visité par le malheur, devenu presque aveugle, gravement malade, n'avait plus été soutenu, dans ces derniers temps, que par le dévouement de ces deux hommes, MM. Nivot et Lemonnier, qui allaient le voir, chaque jour, à l'Hôtel-Dieu. Un lien indéfectible liait les trois amis.

Pâles et sans rien dire de plus, MM. Nivot et Lemonnier se rendirent à l'Hôtel-Dieu. Le veilleur de nuit, les voyant arriver, leur fit un signe qu'ils comprirent de suite.

— Il est mort ? — interrogèrent-ils.

— Oui — répondit-il.

— A quelle heure ?

— A six heures moins un quart.

Le dossier contient un cas de prémonition s'étant manifesté par un phénomène *tactile* ; c'est celui qui est arrivé à M. Bachelot, chef comptable à la Compagnie d'Electricité d'Angers et que nous avons publié dans notre fascicule d'avril 1916. Nos lecteurs se souviendront qu'une bague d'alumiinum avait été donnée à M. Bachelot par un de ses amis, M. Morin. Au moment même où celui-ci fut gravement blessé dans un combat de nuit, la bague, que M. Bachelot portait depuis longtemps sans inconvénients, lui produisit une douleur si vive, que M. Bachelot, à moitié endormi dans son lit, se l'arracha du doigt.

Mais voici même un phénomène de nature sensorielle *olfactive* ; il a été transmis par Mlle Aimée Blech. Une de ses amies, d'origine strasbourgeoise et mariée à Dijon avec un professeur du lycée, était devenue marraine d'un capitaine, qu'elle ne connaissait d'ailleurs pas personnellement.

Une nuit, à 4 heures, elle fut réveillée par l'horrible vision d'une figure grimaçante et, en même temps, se sentit étouffer. Elle appela son mari, lui demandant s'il n'était pas incommodé par une odeur de gaz ; il répondit que non.

Le matin suivant, la domestique s'écria : « Madame, mes casseroles que j'ai récurées hier sont toutes noires ; on dirait qu'il y a eu ici les gaz asphyxiants ».

On vérifia les appareils à gaz ; il n'existait aucune fuite. « La domestique ayant un beau-frère chargé de contrôler l'effet des gaz asphyxiants, demanda la permission de mettre de côté une sonnette en argent et une casserole pour les lui montrer. Le beau-frère déclara que l'oxydation était bien due à des gaz asphyxiants. »

On apprit depuis que le capitaine était mort, cette nuit-là, intoxiqué par des gaz asphyxiants.

L'histoire est bien surprenante, et les psychistes eux-mêmes n'admettront pas sans beaucoup d'hésitation qu'elle ne soit pas fondée sur quelque erreur d'interprétation ; c'est-à-dire qu'il s'agit réellement de faits supranormaux. Cependant on trouve dans l'*Hôte Inconnu*, de Maeterlinck, p. 125, un fait absolument analogue. Et dans ce monde où nous devons renoncer à expliquer à fond quoi que ce soit, nous avons l'habitude de mesurer la vraisemblance des faits sur le nombre et la qualité des faits analogues qui sont parvenus à notre connaissance...

Ce dernier cas, qui présente le plus haut intérêt, est fort difficile à classifier, autrement qu'au moyen de cette clef passe-partout que nous fournit l'hypothèse spirite, ou par ce mot bon à tout faire qu'est la « clairvoyance ». Il est communiqué par le capitaine G. V., attaché à l'Etat-major du 40e Corps d'armée (cet officier a demandé que son nom ne soit pas publié).

Le 3 septembre 1916, lors de l'attaque du « Chemin creux » (région entre Maurepas et Cléry, un des côtés les plus agités de la Somme), le sous-lieutenant D..., du 13e bataillon de chasseurs alpins, fut atteint par une balle aux deux bras et quitta la ligne pour se

faire penser à l'arrière. Le soir et quinze jours de suite il manqua à l'appel. On chercha dans toutes les ambulances en vain. Il fut porté disparu.

Le 8 septembre, le 13e bataillon revint dans ce même secteur, où la ligne avait été portée en avant, grâce au succès du 3 septembre, d'environ 3 kilomètres. Dans la nuit du 18-19, un ami intime du sous-lieutenant D..., M. V..., sous-lieutenant commandant le canon de 37 du même bataillon, eut un rêve étrange. Il vit D... dans le fond d'un trou d'obus, au bord du chemin creux dont il a été question, au pied d'un saule. D... agonisait et lui reprochait violemment de laisser ainsi mourir sans secours son meilleur ami.

M. V..., qui est l'officier le plus froid, calme, presque sceptique, était obsédé par son rêve. Il alla l'avouer à son commandant de bataillon, le Commandant S..., qui ne le prit pas au sérieux d'abord, puis, par complaisance et pour en finir, accorda une courte permission à M. V..., pour faire une enquête dans le « chemin creux ».

M. V... y arriva. Il retrouva le cadre de son rêve. Au pied du saule était une baguette avec cette étiquette : *Ici, deux soldats français.* Rien ne pouvait faire soupçonner la présence en cet endroit des restes de D... Le sous-lieutenant V... fit fouiller. Il retrouva la dépouille du lieutenant D..., parfaitement identifiable à diverses particularités de l'uniforme. L'inhumation remontait à 15 jours environ.

Phénomène difficilement explicable, car postérieur à la mort, sauf à admettre une transmission intermédiaire — celle de l'homme qui inhuma ; mais cette explication est elle-même incompréhensible, car M. V. ne connaissait en aucune façon les infirmiers chargés d'inhumer les cadavres.

Cet étrange fait pourrait être confirmé par les officiers du 13e bataillon de Chasseurs. Mais ils ont autre chose à faire.

Votre enquête fût-elle parfaitement scientifique et probante, elle ne persuaderait d'ailleurs pas ceux qui n'acceptent ces phénomènes que pour en rire, ou ceux qui les refusent parce que troublants.

Devons-nous clore ce petit résumé du dossier de l'enquête par les paroles amères du capitaine V...? Et bien ! non ; nous devons nous dire que notre travail n'et pas et ne sera pas inutile ; que, si nous ne pouvons pas encore être satisfaits des résultats de notre effort, il faut que nous tâchions de l'intensifier encore, de façon à accélérer la lente évolution de la pensée humaine, dans une question d'un si haut intérêt.

C. V.

PIERRE ULRIC

MANIFESTATION POST-MORTEM [1]

Avant la guerre, alors que je me croyais sûre de précéder mon enfant dans la tombe, je lui avais souvent répété : « Quand je mourrai, si cela est encore possible, je reviendrai te dire : « Me voici ». — Depuis la guerre, j'évitais tout entretien sur un pareil sujet.

Durant sa dernière permission (avril 1917), quoiqu'il n'en parlât jamais, la pensée de la mort visiblement hantait mon fils ; il usait de périphrases lorsqu'il s'agissait de l'avenir, mettait ses affaires, ses papiers en ordre.

Un après-midi, nous parlions de mille riens, ni gais ni tristes ; soudain il me demande :

« En fait, maman, tu ne crois à rien, n'est-ce pas ? »

Comprenant de quoi il s'agit, je réponds : « De certitude scientifique, pas plus que personne je n'en possède, mais de toutes mes forces je crois à la survivance de l'âme ».

— « Oui, enfin, conclut-il, tu ne crois à rien ».

Vainement protestai-je que ma vie n'avait été qu'une recherche passionnée des choses de l'au-delà, il ne m'écoute plus et change le sujet de la conversation.

Sa permission expirée, lui, l'intrépide, le « sans peur », comme l'appelaient ses hommes, il se montra ému au départ, penché à la portière de son wagon, il nous regardait, sa grand'mère et moi, avec tendresse et les yeux troubles. Comme je marchai quelques instants sous cette portière, je pus voir sa main me faire le geste d'adieu jusqu'à ce que le train eût complètement disparu à mes yeux.

Ayant eu possibilité de s'arrêter quelques heures à Paris, de rentrer chez lui se reposer, il m'écrivit avoir relu, dans le silence de son cabinet « une histoire d'amour que je connaissais bien » ; suivait une citation de *Maison hantée* (2).

Cependant, les jours, les mois s'écoulaient ; en-

(1) Cette communication, très intéressante, nous a été envoyée par une dame, veuve d'un philosophe connu, et femme de lettres elle-même, qui se cache sous un pseudonyme. Elle nous est parvenue trop tard pour être insérée dans l'enquête du prof. Richet. — Note de la R.

(2) Petite nouvelle que j'ai publiée.

fin il nous annonça que sa prochaine permission lui serati sas doute donnée à partir du 10 juillet. Nous lui assurâmes qu'il aurait, cette fois, le plaisir de la passer à Paris et nous nous mîmes en devoir, sa grand'mère et moi, de préparer notre départ.

Ouvrir ici une parenthèse devient nécessaire avant d'entrer dans le récit de la manifestation proprement dite. Etant enfant, mon fils avait l'habitude, à tout propos et hors de propos, de se jeter dans mes bras en criant : « Maman, maman, maman... » jusqu'à ce que j'eusse tout interrompu, tout laissé là, pour m'occuper uniquement de lui, de ses désirs et fantaisies, de ses petits babillages. Jeune homme, maintes fois, entrant dans ma chambre le sourire aux lèvres, il se plaisait à rappeler l'enfant gâté qu'il avait été par de joyeux et pressants : « Maman, maman..., maman », répétés, accentués sur un certain rythme, souvenir et transformation de l'impatience enfantine, et cela signifiait, encore et toujours, que je ne dusse plus avoir d'yeux ni d'oreilles que pour lui.

Reprenons la suite des événements. Nous n'avions dans l'instant, sa grand'mère et moi, aucune inquiétude particulièrement grande ; le jeune sergent ne semblait pas au combat, ses dernières lettres faisaient allusion à un repos prolongé qu'on leur octroyait et à sa permission prochaine. Le 1er juillet, je dormais profondément, tout entière plongée au lourd premier sommeil : plus tard, je pus me rendre compte qu'il devait être au moins onze heures et demie, mais pas encore minuit. Soudain, je fus réveillée par un surprenant tapage. Très étonnée, nullement effrayée d'ailleurs au premier moment, je m'assis sur mon lit pour mieux me rendre compte de ce qui se passait. Cela provenait de la petite table en bois du coin de la fenêtre, sur laquelle j'avais disposé les portraits de mon mari, mort depuis plus de trente ans et de mon fils, les deux portraits entourés de petits vases en cristal. Des coups rapides, très nets étaient frappés, non sur la table, mais comme à l'intérieur de la table et ces coups affectaient le rythme particulier de l'appel bien connu : « maman, maman... maman ». Ces coups, ce rythme continuaient de se répéter, mais avec une extrême agitation (mon fils a été tué dans l'action d'un combat acharné, par l'éclatement d'une grenade en pleine poitrine). Saisie d'une indicible stupeur, je restais là, sans comprendre, ou plutôt je ne pouvais me résoudre à comprendre. Alors les coups, cessant de se faire entendre dans le bois de la table, se mirent à retentir, mais plus faiblement, dans le cristal des vases ; évidemment, cela signifiait : « Rappelle-toi ton fantôme de *Maison hantée*, qui s'annonçait en faisant tinter le cristal d'un vase ; eh bien, cette nuit, c'est moi le fantôme ». Que tout cela aurait dû me paraître clair ! Cependant je ne sortais pas de l'état de trouble qui m'immobilisait, de l'angoisse croissante, mais encore non déterminée en son objet, qui m'étreignait ; toutefois, sentant poindre la terreur de ce que je ne voulais pas admettre, je me pris à penser : cela finirait par me faire peur. — Alors les coups devinrent plus faibles, reprirent dans la table, recommencèrent dans les vases, s'espacèrent, s'éteignirent...

La manifestation avait bien duré de trois à quatre minutes.

Après... je fis effort pour me persuader que cela ne signifiait rien, je ne pouvais, je ne voulais pas croire à la mort de mon unique enfant ! Néanmoins, je restai affreusement anxieuse jusqu'au reçu d'une carte-lettre, datée du 30 juin, mais parvenue le 4 juillet : ainsi il était mort alors que nous lisions cette carte ! Il nous disait simplement que le temps lui manquait pour écrire, parce qu'ils allaient reprendre leur service sur la rive droite de la Meuse. Ce qui signifiait que l'ordre était venu de se mettre en ligne et, le lendemain de ce 30 juin où sa main traçait ces mots hâtifs, il tombait en héros à la cote 304, à « onze heures trente minutes du soir », mentionne son acte de décès, — « dans la nuit du 1er au 2 juillet », écrit son capitaine ; mais l'acte de décès ayant été dressé d'après les déclarations d'un adjudant et d'un sergent de sa compagnie, qui avaient dû participer au combat, il y a lieu, sans doute, de s'en rapporter de préférence à cet acte pour ce renseignement de détail. Donc, la mort instantanée se produisit le 1er juillet 1917, approximativement vers les onze heures et demie du soir, car il est de toute évidence que les survivants d'une lutte à outrance n'ont pu en préciser le moment avec une exactitude chronométrique. D'autre part, l'état de stupeur dans lequel, tout en restant parfaitement lucide et attentive, je demeurai plongée et comme anéantie au cours de cette manifestation d'un sens si terrible pour moi, ne me permit pas de regarder l'heure aussi promptement qu'il eût été désirable ; je ne puis que répéter l'estimation faite sur le moment même : il devait être au moins onze heures et demie, mais pas encore minuit.

Jusqu'alors je n'avais jamais entendu ni éprouvé rien de semblable, et si je connaissais le récit de nombre de ces manifestations de morts ou de mourants, je n'avais, pour ma part, été encore témoin d'aucun fait de ce genre.

Les séances de matérialisation de Lisbonne

L'Identité de la photographie du militaire

Lisbonne, 3 juin 1619.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Quelque chose de nouveau et qui, cette fois, paraît plus plausible est survenu après la lecture du dernier numéro des *Annales*, où vous avez publié le portrait du militaire. Voici ce qui nous est arrivé :

Le 22 février de l'année courante, étant allée voir mon amie la comtesse Castelvitch, vers les 8 heures du soir, j'ai discuté avec elle l'opinion de M. Borderieux qui met ce phénomène sur le compte de l'idéoplastie ; puis nous avons causé de choses complètement différentes. Il était près de minuit, j'allais partir, quand l'idée m'est venue de proposer à mon amie d'essayer d'obtenir quelque phénomène. Elle a accepté et nous sommes passées dans sa salle à manger, car j'aime toujours à constater le déplacement de sa table de 32 kilos. J'ai fermé hermétiquement la porte, éteint l'électricité et sitôt assises et les mains de la comtesse dans les miennes, une main est venue de derrière moi, comme d'habitude, me caresser la tête, les joues, le dos et les bras, pendant qu'on touchait parfois, simultanément, avec moi, la Comtesse. J'ai dit aux entités qu'il fallait me faire de belles manifestations avant mon départ pour Paris, car je partirais au mois de mai, mais au centre de la grande table deux coups répondirent : « Non ».

— Comment ? ai-je dit. Je n'irai pas à Paris au mois de mai ?

« Non », affirma-t-on plusieurs fois. J'ai eu beau demander à plusieurs reprises quelle en était la raison, on garda toujours le silence. En effet je fus très gravement malade, comme vous le savez et je ne partis qu'en juin.

Après ceci, comme la table frappait des coups désordonnés, j'ai demandé si on voulait nous dire quelque chose. La table répondit affirmativement en frappant un formidable coup, et voici à notre très grande stupéfaction qu'on nous épela la phrase suivante : « *O retrato de militar é do França Borges* » (Le portrait du militaire est celui de França Borges). Ce monsieur était un journaliste et homme politique très connu à Lisbonne, mort tuberculeux en Suisse.

Cette communication me mit sur le chemin d'une piste tout à fait inattendue ; mais il me fallait acquérir la preuve de la véracité de cette affirmation arrivée si spontanément, comme pour me sortir d'embarras. Il me fallait donc d'abord savoir si França Borges était mort avant ou après l'apparition du militaire. J'ai donc cherché et voici le résultat. Un oncle de ce França Borges, par l'intermédiaire d'un ami qui le connaissait, m'a fourni ces renseignements : M. França Borges est parti en 1915, malade, pour la Suisse, en passant par Marseille, Paris, etc., c'est-à-dire par la France, ce qui lui a fourni l'occasion de voir beaucoup de militaires et de tous les genres ; il a dû garder dans son subconscient l'image plus ou moins nette de beaucoup de militaires. Il est mort en Suisse, comme je l'ai dit, le 5 novembre 1915 ; le fantôme est apparu le 5 avril 1916.

Tout le monde est d'accord que le portrait que je joins ici, est très ressemblant au fantôme. Vous en jugerez vous-même.

En attendant, j'ai pu obtenir de l'oncle de França Borges la confirmation de la ressemblance du militaire avec son neveu. Je joins ici une photo où il a écrit au verso les paroles suivantes que je vous traduis en français : « Je reconnais dans les traits,la silhouette et principalement dans le regard du personnage représenté sur cette photographie, une très grande ressemblance avec mon regretté neveu, Antonio França Borges. — *Le 11 mai* 1919. Eduardo França (Rua Eugenio dos Santos 162 2°).

Ce monsieur ne sait pas encore de quoi il s'agit ; il croit à un pari entre personnes en désaccord sur la resemblance de ce militaire avec son neveu. Aussi, émet-il deux suppositions à propos de l'uniforme de son neveu qui l'intrigue au dernier point. Il croit que ce portrait a dû être pris en Suisse, peu avant sa mort, car, dit-il, la souffrance se remarque sur ses traits. Ou bien, peut-être quelque plaisant photographe s'est amusé à prendre sa tête et à la mettre sur le corps d'un militaire. Cette personne est tellement persuadée que la photographie est de son neveu qu'elle m'a demandé à garder une de mes épreuves pour l'ajouter à la collection des autres portraits qu'il garde très religieusement.

Puisque l'oncle ne trouve aucun doute sur la ressemblance du militaire avec son neveu, je serais mal venue de revenir sur ce sujet. Ce que je ne puis arriver à comprendre, c'est pourquoi il a fallu 3 ans pour que les entités qui se manifestent dans mes séances m'aient élucidé ce point !

Madeleine Lacombe-Frondoni

Une lettre du Professeur Feijão
de l'Ecole de Médecine de Lisbonne à M. Camille Flammarion

Lisbonne, le 15 mai 1916.

Illustre Astronome,

Madame Lacombe désire que je vous présente mon témoignage sur ce que j'ai vu et observé dans les séances nommées spirites auxquelles j'ai assisté.

Je le fais avec plaisir, d'autant plus que le récit que je vais faire représente, je l'avoue avec sincérité, le changement le plus complet de mes idées et convictions d'autrefois.

Je suis un vieux médecin et un vieux professeur de chirurgie. Mes études me portant vers les sciences positives, je n'avais que de loin prêté attention aux phénomènes qui ont eu lieu dans les séances soi-disant spirites. Je connaissais donc très peu ce qui regarde l'occultisme et je ne croyais pas du tout à des phénomènes extraordinaires que je ne pouvais comprendre et par conséquent expliquer.

Madame Frondoni Lacombe me disait : « Ne niez pas, voyez, analysez vous-même, et dites ensuite ce que vous pensez : c'est ce qu'un esprit scientifique doit faire ». Comme elle avait raison, je la priai de me faire assister à une séance.

Pour des motifs particuliers, il n'était pas facile de me présenter chez la comtesse Castelwitch, où Madame Frondoni Lacombe avait obtenu de très bons phénomènes. Mais il arriva qu'un jour, mon amie fit chez moi la connaissance de M[me] d'Andrade qui lui conta ce qui se passait avec sa sœur et son beau-frère par rapport aux phénomènes en question, auxquels cette dame croyait très peu, mettant sur le compte d'hallucinations ce que sa sœur lui disait.

Madame Lacombe fut donc présentée à la sœur et au beau-frère de Madame d'Andrade. Des séances spirites s'en suivirent et peu de temps après j'étais invité à y assister. J'y fus ; et j'avoue que je m'attendais à ne rien voir se produire. Je connaissais parfaitement la maison, j'avais la plus entière confiance dans la bonne foi de tous ; mais craignant, malgré cela, une plaisanterie, j'ai examiné toutes les pièces et scellé toutes les portes.

J'éteignis les lumières, je mis les mains sur la table ; nous étions 5 à faire la chaîne. Immédiatement les mouvements de la petite table commencèrent, puis elle s'arrêta et j'entendis de petits coups très distinctement, mais je ne pouvais pas dire où ces coups étaient frappés. Ils étaient secs ; sans résonnance et ils n'étaient frappés ni sur le plancher ni sur les meubles ; madame Frondoni Lacombe demanda qu'au moyen de ces coups, on me dicte une phrase. On a dit : « Crois au spiritisme ». L'effet produit sur moi fut nul. Je me disais : « Tout ceci est bien fait, mais je n'y crois guère ». A cette même séance je fus touché plus d'une fois ; la table se souleva de 15 à 20 centimètres au-dessus du sol et d'autres phénomènes se produisirent. La séance terminée, je fis inspecter les pièces de la maison et les scellés que j'avais mis aux portes : tout était intact. Mon scepticisme était ébranlé. D'autres séances suivirent ; les phénomènes se produisaient de plus en plus nettement. Un soir, à la lumière, par typtologie, le nom de l'esprit qui se trouvait présent étant celui de mon père, je retirais immédiatement mes mains de dessus la table et je fis des questions auxquelles aucune des personnes présentes ne pouvait répondre. Toutes les réponses furent nettes et absolument exactes.

Des doutes, cependant, existaient encore dans mon esprit ; mon scepticisme était ébranlé, mais non éteint. J'imaginai des théories et j'expliquai, tant bien que mal, ce que je voyais. Après quelques séances chez Madame d'Andrade, les autres eurent lieu chez moi dans mon cabinet de travail, et là ne pénétraient, en ces heures, que les personnes qui assistaient aux séances.

La chaîne est formée par Madame Frondoni Lacombe, Madame d'Andrade, sa sœur Madame Machado et moi ; nous nous tenons toujours les mains les uns et les autres au milieu de la table. Ma femme ne prend pas part à la chaîne ; elle est assise à une table, près d'un mur, entre deux fenêtres.

Afin que le centre de la salle reste complètement libre, tous les meubles sont placés contre les murs ; chaises, bancs, etc. Pour nous assurer que ma femme est toujours à la même place, nous lui parlons souvent et lorsqu'une personne amie vient assister à nos séances, elle se place auprès d'elle, ce qui permet le contrôle l'une de l'autre ; je suis parfaitement sûr de sa bonne foi et d'ailleurs elle en pourrait être l'auteur des phénomènes produits : il n'y a pas parmi nous de médium spécial, personne n'est en trance ; pourtant je crois que Madame d'Andrade et Madame Machado ont beaucoup plus d'influence sur les phénomèens que les autres personnes.

Avant de vous conter ce que j'ai vu se produire, je ferai observer que souvent les phénomènes

se montrent immédiatement après notre demande, que parfois aussi la demande est faite et le phénomène n'a lieu que plus tard, ou même pas du tout. Sans dire ce que je désirais, j'ai prié mentalement qu'on produise les phénomènes que j'avais dans ma pensée ; *ils se sont produits* ; mais bien souvent aussi, les manifestations ont lieu sans qu'on les demande. Lorsqu'un vent frais traverse nos figures, il précède ordinairement quelque phénomène. On aperçoit parfois dans ces séances des clartés qui arrivent à rendre visible le mouvement de nos bras ; de petites étincelles, de petites étoiles brillantes et fugitives sont souvent vues, ainsi que des silhouettes noires qui se dessinent au milieu des taches blanches, ce qui est confirmé par des attouchements immédiats.

Les meubles sont parfois mis en mouvement ; de lourdes chaises se promènent dans la pièce et arrivent même à heurter notre dos avec force ; une canne mise dans un coin de la chambre est projetée sur la partie opposée de son point de départ et fait un trajet de 5 à 6 mètres ; une fleur *marquée et placée parmi beaucoup d'autres*, est lancée sur ma femme, ou sur nos mains ou ailleurs. Nous entendons faire des efforts sur les portes fermées à clef des armoires, des bibliothèques, qu'on finit par ouvrir, et parfois des livres pesants, volumineux, sont pris et jetés sur le plancher ; on ouvre ou ferme tour à tour des portes ; des épingles fantaisies sont arrachées des cheveux des dames et, quelques minutes après, sont mises dans les cheveux d'une autre ; le même phénomène se produit avec des fleurs. Quelquefois et peu de temps après ma demande, des pétales de fleurs, voire même des fleurs entières, viennent tomber sur la petite table où nous tenons nos mains enchaînées ; un timbre, une sonnette, le piano entr'ouvert, une guitare dans son étui, résonnent vivement ; la table sur laquelle nous tenons nos mains, s'agite en des mouvements extraordinaires, impossibles d'être produits par nos mains, qui sont toujours bien enchaînées.

Une fleur sortie d'une chambre fermée

Une fois, ayant demandé qu'on fît un phénomène dans la galerie attenante à mon cabinet d'étude, nous entendîmes du bruit et la séance finie, nous trouvâmes cassée une clochette en verre qui était sur un bec de gaz. Nous n'en fîmes pas grand cas malgré que ce fait fût arrivé sitôt après notre demande, car un hasard aurait pu produire la chose et Madame Frondoni Lacombe ne le mentionne même pas dans ses rapports. Mais dans une autre séance nous avons exprimé le désir qu'une rose fût séparée de son bouquet et transportée dans la galerie voisine. Par d'énormes coups, on nous affirma qu'on avait fait le transport de la rose et lorsque la séance fut finie, en effet, je trouvai moi-même cette fleur sous une table, bien que toutes les portes fussent fermées à clef comme toujours.

Nous avons l'habitude de demander au commencement des séances quels sont les esprits présents. La table nous donne toujours les noms de personnes mortes, dont chacun de nous était l'ami ou la connaissance.

Des amis ont assisté à ces séances, ont même pris part à la chaîne et signent les rapports faits par Madame Frondoni Lacombe. Leur authenticité, par conséquent, ne peut être mise en doute, car toutes ces personnes sont sérieuses et honorables...

Autrefois, je le répète, je ne croyais à rien de toutes ces choses. A présent j'ai vu, j'ai observé avec soin, et je crois. A quoi ?... Je ne saurais le dire ! Je me contente d'affirmer que dans ce qu'on appelle le spiritisme, il y a des vérités. Dans mes expériences la fraude est impossible. Je n'explique pas ce que j'observe, je dis seulement comme M. William Crookes : *Cela est.*

La photographie du militaire

Dans une deuxième lettre à M. Camille Flammarion, le prof. Feijão annonce qu'il a pu enfin assister à trois séances chez la Comtesse Castelwitch et raconte les phénomènes auxquels il a alors assisté. Nos lecteurs les connaissent déjà par le récit plus étendu qui a été rédigé par Mme Lacombe, et que nous avons publié dans nos deux derniers fascicules. Nous croyons cependant devoir reproduire ici ce que M. Feijão dit au sujet de la fameuse photographie du militaire français dont nous nous sommes occupés plus haut.

Pour guérir mes doutes et me convaincre de la réalité des phénomènes, Madame Frondoni Lacombe m'invita au moment de commencer une troisième séance, à rester dans le couloir, sur lequel s'ouvrent les portes qui sont l'unique accès aux salles des séances, pour que je pusse exercer sur les entrées et sorties la plus grande surveillance. Comme je refusai et que Madame Frondoni Lacombe tenait absolument à ce nouveau contrôle, M. Lacombe voulut bien me remplacer et je suis sûr de M. Lacombe comme de moi-même. Voici

ce qui arriva après que M. Lacombe eut pris son poste dans le susdit couloir qui resta éclairé à la lumière électrique, laquelle à l'endroit où elle se trouve, ne projette aucune ombre.

La table promet une photographie et l'appareil est braqué vers une des portes du couloir. Donc, nous éteignons et de suite nous entendons des coups, des notes qui résonnent dans le piano et d'autres détails que Mme Frondoni Lacombe raconte dans ses rapports. Après cela le signal nous fut donné pour le magnésium et je vis à la lueur de l'allumette un fantôme. Cette fois, c'était un officier de l'armée française, je le vis très bien, j'en fis la description et j'ai même dit quelle serait sa position dans la plaque, ce qui fut trouvé juste à la révélation.

De son poste, dans le couloir, M. Lacombe affirme n'avoir vu ni entrer ni sortir personne. Les portes se trouvaient toutes fermées à clef, comme nous les avions laissées pour faire la séance. Par où donc est entré ce personnage que, grâce à un peu de lumière qui filtrait par un joint de la porte du couloir où se trouvait M. Lacombe en observation, nous avons tous vu aller se placer pour son portrait ! Que dire de tout ceci ? Je laisse pour le moment cette explication à d'autres ; quant à moi, je me rends, car contre des faits il n'y a pas d'arguments...

« J'ai le repentir de mon incrédulité... »

J'ai à présent le plus vif repentir de mon incrédulité d'autrefois. Quand on sait ce que la science a fait dans ces derniers temps, on ne doit rien nier d'avance. Nous oublions trop vite les enseignements de Roger Bacon et nous disons être des positivistes et aimer l'école expérimentale !...

En vous priant de m'excuser de la longue tirade, veuillez, M. Flammarion, agréer l'expression de mes sentiments très distingués ainsi que mon admiration la plus grande, pour le savant admiré du monde entier, dont je connais le talent fécond, étant au courant de la plupart de vos ouvrages scientifiques qui ont vulgarisé les secrets du ciel, et dont le style clair et simple contraint tout le monde à s'y intéresser.

P. D'OLIVEIRA FEIJAO

Une phrase transmise télépathiquement et reçue au moyen de la table

Le 10 octobre 1917, nous avons reçu la lettre suivante, datée de Giromagny (Territoire de Belfort), 8 octobre 1917 :

Monsieur,

Comme abonné aux *Annales des Sciences Psychiques*, je soumets à votre appréciation le cas suivant:

Il y a quelques semaines, nous demandions à un ami, M. Y..., avec qui nous faisions quelquefois des expériences psychiques, de nous envoyer un message par la table, le lendemain de son arrivée dans sa nouvelle résidence, distante de Giromagny d'environ 17 kilomètres.

Au jour dit, et à l'heure dite (9 heures du soir), ma femme et moi nous nous mettons à la table et attendons. Il est à remarquer que, sans M. Y..., nous n'étions jamais parvenus à faire bouger la table.

Or quelques instants après, un craquement violent se fait entendre dans le meuble ; en même temps celui-ci fait presque une demi-rotation. Nous demandons :

— Y a-t-il un esprit à la table ?

Réponse : — Oui.

— Qui t'envoie ?

R.: — Y...

— Il t'a chargé d'un message pour nous ?

R.: — Oui.

— Quel message ?

R.: — *Jacqueline* (1) *aime les dragons.*

— Où est Y... ?

R.: — A X..., dans un salon.

— Avec qui ?

R.: — Trois officiers.

— Combien de galons ont ces officiers ?

R.: — Le premier, un; le deuxième, deux; le troisième, deux.

— Sont-ils à la table pour la faire tourner ?

R.: — Non.

— Que font-ils ?

R.: — Ils boivent.

— Quoi ?

R.: — De la bière.

Le lendemain, à la première heure, Y... nous fait parvenir un pli relatant son message, qui était abso-

(1) Le prénom transmis est, en réalité, un autre ; ceci n'a, naturellement, aucune importance. — *N. de la Réd.*

lument identique à celui que nous avions reçu médiumniquement, à savoir : « *Mlle Jacqueline aime les dragons.* »

Les réponses qui suivirent contiennent une inexactitude : « Les trois officiers — nous écrivit plus tard M. Y..., — ont bien parlé de prendre de la bière et rester, mais je suis parti me coucher. »

BREDMESTRE-MAURER.

Sur notre demande, M. Bredmestre-Maurer a bien voulu nous transmettre tous les documents concernant ce fait, c'est-à-dire : les deux billets de M. Y..., les notes prises durant la séance en question, etc. M. Y. observe :

Le cas semble d'autant plus étrange que les personnes qui se trouvaient à la table ont eu une communication indépendante de ma volonté et se rapportant aux lieux où je me trouvais.

Dans sa lettre, M. Bredmestre nous demandait instamment de lui expliquer le fait qu'il relate. On sait ce que peut valoir une « explication » en pareils sujets. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la plupart des psychistes s'accorderaient à interpréter ainsi le phénomène.

La subconscience de M. et Mme Bredmestre, ou de l'un des deux, a enregistré le message transmis consciemment et puis les détails transmis subconsciemment par M. Y... (télépathie) ; ou bien ils les ont perçus d'une autre façon supranormale quelconque (lucidité). Les connaissances ainsi acquises se sont manifestées par l'automatisme, à la table, comme elles auraient pu se manifester par l'écriture automatique, ou par un autre système quelconque, si on l'avait employé.

Le fait que, jusqu'à ce jour et dans les circonstances ordinaires, le phénomène ne s'était encore jamais produit avec M. et Mme Bredmestre, ne signifie pas grand'chose : tel phénomène psychique qui ne s'est jamais produit peut cependant se produire à un certain moment : c'est courant.

Les messages provenant d'un vivant qui n'est pas présent, obtenus par l'écriture automatique, sont assez fréquents (1) ; par contre ceux obtenus par la typtologie sont rares. Nous allons en citer un, recueilli par Frédéric Myers, qui appelle *télergie* cette transformation de la télépathie en influence auto-motrice chez le percipient.

Mr. Arundel Mackenzie-Asthor, jeune encore, après avoir passé quelque temps dans un vicariat du comté de Nottingham (Angleterre), en septembre 1882, rentra chez ses parents, à 130 milles de là, dans le comté de Hertford. Quelques jours après, M. et Mme Nicholson allèrent, à leur tour, habiter dans le vicariat. Bientôt M. Mackenzie-Asthor reçut de M. Nicholson la lettre suivante :

Je suis venu depuis peu me fixer dans le vicariat de W... et hier soir (mercredi), nous nous sommes amusés à faire « tourner la table ». Lorsque nous avons demandé quel esprit était là, la table répondit : « Arundel Mackenzie. » — « Où se trouve-t-il ? » avons-nous encore demandé. — On nous répondit : « Son âme est ici. » — « Et son corps, que fait-il donc ? » La réponse a été très précise. Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire ce que vous faisiez hier soir de 10 h. 30 à 11 h. 30, avec qui vous vous trouviez, et ce que vous avez fait hors de la maison, durant la journée ? Pardonnez-moi de vous adresser des questions aussi indiscrètes, d'autant plus que vous ne me connaissez pas ; mais je désire si vivement connaître si les affirmations de la table sont vraies ou fausses. »

Mr. Mackenzie répondit en fournissant les renseignements qu'on lui demandait ; sur quoi M. Nicholson lui écrivit encore : « Pouvez-vous donner votre parole d'honneur que vous n'avez eu aucun rapport avec quelqu'un se trouvant au vicariat, ce soir-là ? » La parole d'honneur fut donnée, et voici ce qu'écrivit alors M. Nicholson :

Lorsque je vous ai demandé cette confirmation, je savais bien qu'elle était inutile, mais ce qui s'est produit est si extraordinaire, que j'ai tout de même jugé devoir vous la demander, pour augmenter la valeur du témoignage.

Nous (c'est-à-dire les personnes présentes au vicariat), avons placé les mains sur le guéridon, qui a commencé aussitôt à se mouvoir : nous lui avons demandé de frapper un coup s'il était tenu par un esprit, et il frappa en effet. C'est alors que nous avons demandé quel était l'esprit qui était présent et que nous avons reçu les réponses rapportées dans la lettre précédente. Quand nous avons demandé : « A quoi est maintenant occupé son corps ? » il nous fut répondu : « Il joue au billard. » Il était minuit et un quart). — « Qui est avec lui ? » — « Son père. » — « Qui est le gagnant ? »— « Le fils. » — « Combien de parties ont-ils fait ? » — Deux. » — « Qu'a fait M. Mackensie durant la journée ? » — « Il a été à la chasse. » — A cette réponse, il y eut une exclamation générale : « Impossible ! » personne ne vous croyant chasseur. E. H. demanda en riant : « De faisans, ou de perdrix ? » — « Farceurs ! » — lui fut répondu. Et nous n'avons plus rien obtenu...

(1) Voir, par exemple, AKSAKOFF : *Animisme et Spiritisme*, chap. IV, A, §.1.

» Les renseignements obtenus au moyen de la table étaient absolument exacts. Voici ce qu'avait écrit M. Mackenzie-Asthor :

J'ai été à la chasse durant la journée (mercredi); le soir, j'ai fait deux parties au billard avec mon père. Je les ai gagnées toutes les deux ; ensuite je me suis endormi. J'ai alors rêvé d'être de nouveau au vicariat de W...

Ainsi se termine le récit de Frédéric Myers.

Dans presque tous les cas connus de « communications *involontaires* de vivants », ceux-ci sont endormis. On a vu que, dans le cas de Giromagny, M. Y... ne l'était pas, même au cours de la deuxième partie du message, transmis involontairement.

Maintenant, il est clair que si quelqu'un préfère interpréter ces phénomènes au moyen de l'intervention d'un esprit désincarné, bien que cette hypothèse ne soit pas scientifiquement utile, il peut avoir raison : du moins il est impossible de prouver le contraire.

Quant à ceux qui ne croient pas devoir accepter ici l'hypothèse spirite, ils ne manqueront pas de remarquer que, si une personne absente peut parfois agir sur la pensée subconsciente des personnes qui sont autour de la table, une personne qui se trouve dans la chambre le pourra d'autant plus facilement, même d'une façon involontaire. Le fait que l'un des expérimentateurs a retiré les mains de la table, ou n'y a jamais pris place durant la séance, n'est donc pas suffisant pour prouver qu'il est étranger aux communications que l'on reçoit.

NÉCROLOGIE

Dans notre dernier fascicule, paru depuis quelque temps déjà, nous nous sommes excusés de ne pas pouvoir publier, entre autres choses, la rubrique de la Nécrologie, par manque d'espace. Comme notre Revue était restée assez longtemps sans paraître, la liste des personnes dont nous nous proposions de signaler la perte s'est extrêmement allongée ; par contre, plusieurs décès datent désormais d'assez loin, ce qui fait que plusieurs journaux en ont parlé déjà. Nous nous bornerons donc à rappeler les noms, avec quelques mots pour chacun.

D'abord, l'illustre doyen des savants s'étant occupés des sciences psychiques, **Sir William Crookes,** décédé à Londres le 4 avril dernier, à l'âge de 86 ans. Dans sa 19e année, il était déjà assistant du professeur Hoffmann au Collège royal de Chimie ; l'an d'après, il fut nommé professeur suppléant; à 22 ans, il passa à Oxford en qualité de Directeur de l'Observatoire Météorologique ; à 23 ans il était professeur de chimie à Chester.

Mais il ne tarda pas à quitter l'enseignement pour se consacrer aux recherches de laboratoire, dont est sortie la découverte du *tallium*, qui lui valut l'élection de membre de la *Royal Society* (Académie des Sciences), l'invention du « radiomètre », la constatation de l'état *radiant* des corps gazeux, etc. C'est en 1897 qu'il fut nommé baronnet.

Ses expériences avec des médiums célèbres tels que Miss Kate Fox, D. Douglas Home, Miss Florence Cook datent de 1870 ; elles sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ; nous nous bornerons à souhaiter qu'on réimprime bientôt la traduction française de ses *Recherches sur le moderne Spiritualisme*.

Depuis 1875, il ne continua pas ses expériences médiumniques, mais il fut Président de la *Society for Psychical Research*, il persista à déclarer que ses opinions sur la réalité des phénomènes auxquels il avait assisté n'avaient point changé, et en novembre 1916 il écrivit au *Light* que ces phénomènes, à son avis, *tendent à montrer l'existence d'une autre phase de la vie humaine, continuant celle d'ici-bas, et indiquent la possibilité, en certaines circonstances, de communiquer avec le monde d'au-delà.*

M. Julien Ochorowicz est mort à Varsovie, au mois de mai 1918. Il était né à Lemberg en 1850 ; il acquit, à l'Université de cette ville, le diplôme de docteur de la Faculté de philosophie et fut même nommé *libre docent*. En 1882, il publia son magistral ouvrage sur la *Suggestion mentale*, qui fut préfacé par le professeur Richet et dont deux éditions sont épuisées. En 1893 et 1894, il assista à des séries de séances avec Mme Palladino, à Rome et Varsovie. Le compte-rendu de ses expériences avec Mlle Tomczyk a été publié dans nos *Annales* de 1909 à 1914. C'était un chercheur

génial, inventif et dévoué, d'un cœur excellent malgré son caractère un peu ombrageux.

Le **Dr Joseph Grasset**, né à Montpellier en 1849, professeur de clinique médicale dans cette ville depuis 1886, est mort le 7 juillet 1918. Il jouissait d'une considérable réputation dans le monde scientifique. Les ouvrages qu'il a consacrés aux questions métapsychiques sont les suivants : *L'Hypnotisme et la Suggestion* (1904); *Le Psychisme Inférieur* (1906); *L'Occultisme d'hier et d'aujourd'hui* (1907). Il a attaché son nom à la théorie du polygone, concernant la cérébration subconsciente. Il est assez difficile de savoir au juste ce qu'il pensait des phénomènes médiumniques ; il accumulait les difficultés sans conclure. Il était un catholique convaincu.

Le **Dr P. d'Oliveira Feijào**, professeur de Clinique à la Faculté de Médecine de Lisbonne, est décédé il y a quelques mois à peine. Nous en avons parlé dans notre dernier numéro (p. 9) ; dans ce fascicule même, nous publions une lettre qu'il a adressée à M. Camille Flammarion et dans laquelle il reconnaît courageusement la réalité des phénomènes troublants auxquels il lui a été possible d'assister.

Le Vice-amiral anglais **Usborne Moore**, qui s'est fait connaître, en ces dernières années, par des livres et conférences relatant les séances médiumniques auxquelles il avait assisté en Amérique et en Angleterre. Nous avons parlé dans le temps, de ses ouvrages : *Glimpses of the Next State*, et *The Voices*.

M. Salvatore Farina, l'un des romanciers italiens les plus estimés. Il a affirmé et développé dans différents écrits sa croyance au Spiritisme.

Le **Dr Paul Visani-Scozzi**, de Florence, auteur d'un livre très intéressant : *La Medianità*.

Le **Dr Louis Moutin**, décédé à 64 ans, auteur de *Le Magnétisme, l'Hypnotisme et le Spiritualisme moderne* et connu pour avoir constaté l'attraction exercée par la main de l'opérateur sur le dos des personnes sensibles à l'influence magnétique (« signe de Moutin »). Il a été longtemps Président de la Société Française d'Etudes des Phénomènes psychiques : c'était un excellent homme et une belle intelligence.

Le **Dr Pau de Saint-Martin** qui, durant de longues années, se distingua comme magnétologue et psychiste, à Paris.

M. Joséphin Péladan, le romancier et auteur dramatique bien connu, qui, à un certain moment, passionné d'ésotérisme et de magie, prit le titre de Sâr Péladan, auquel il eut le bon sens de renoncer plus tard. Il a été le fondateur des Salons de la Rose-Croix qui eurent lieu de 1892 à 1898. Pas très sérieux peut-être, mais homme de talent et d'érudition.

Sir Alfred Turner, major général en retraite dans l'armée anglaise, âgé de 76 ans ; il a participé vaillamment au mouvement spirite en Angleterre.

Le **Rév. Arthur Chambers**, auteur très estimé d'ouvrages spiritualistes, tels que : *Notre Vie après la Mort* (126 éditions), *Notre Personnalité après la Mort* (63 éditions), etc. Il était vicaire de Brockenhurst depuis une vingtaine d'années. Parmi ses conférences, on cite celle intitulée : « Ce qu'a fait le Spiritisme pour éclaircir la Vie humaine » (janvier 1914).

M. Thomas Welton Stanford, frère du fondateur de la *Leland Stanford University* (l'Université de Californie). Il vivait à Melbourne, où il patronna ardemment Mr Charles Bailey, le médium à apports bien connu.

M. Camille Chaigneau, poète, auteur des *Chrysanthèmes de Marie* et d'autres œuvres spirites. C'était un homme simple et dévoué. Il publia, durant quelques années, un périodique intitulé : *L'Humanité intégrale*.

M. Willy Reichel, qui s'intitulait « professeur » par suite d'un diplôme obtenu dans je ne sais quelle Ecole de Magnétisme. Il fut toujours passionné pour l'occultisme. Né en Allemagne, il voyagea beaucoup et écrivit en anglais son livre : *An Occultist's Travels*. Il soutint avec beaucoup de fougue l'authenticité des phénomènes du médium Miller.

Le **Docteur Haas**, ancien député protestataire de Metz au Reichstag, s'était, depuis de longues années, fixé à Nancy, où il devint Président de la Société d'Etudes Psychiques de cette ville, malgré ses convictions catholiques bien arrêtées.

La Société d'Etudes Psychiques de Genève a été frappée, en ces derniers temps, par la mort de quelques-uns de ses piliers: **M. Louis Gardy**, Président d'honneur ; **M. Charles E. Piguet**, officier de la Légion d'honneur, Président de la Société et

Directeur de la *Revue Suisse des Sciences Psychiques ;* enfin, **Mme Sophie Rosen-Dufaure**, ancienne Présidente, auteur du livre : *Excelsior !* et doyenne des spirites genevois.

Le **Père P. de Chabannes**, de Lyon, qui a participé aux derniers Congrès psychiques de Paris, y prenant à plusieurs reprises la parole, sous le pseudonyme de *Petrus.* C'était un homme très aimable et d'idées larges, appartenant à une illustre famille française (de la Palice).

M. Lessard, de Nantes, qui publia une petite Revue successivement intitulée *Religion Laïque, Religion Universelle, Temps meilleurs.*

MADAME CAMILLE FLAMMARION

Nos plus vives et sincères condoléances à notre savant et vénéré Maître, M. Camille Flammarion, pour la perte cruelle qu'il a faite de l'aimable, exquise et dévouée compagne de sa vie. Elle a bien été le type de la femme se consacrant toute à son mari, ne vivant que pour lui. Pour lui et pour l'idéal de la Fraternité internationale, qui l'avait amenée à fonder l'Association de la Paix et du Désarmement par les Femmes.

Ses obsèques ont eu lieu le premier mars, à l'Observatoire de Juvisy, dans ce lieu qu'elle aimait tant. La cérémonie avait un caractère intime, ce qui n'empêcha pas que des personnalités marquantes y prissent la parole, entre autres, M. Baillaud, Directeur de l'Observatoire de Paris, membre de l'Institut ; M. Painlevé, de l'Académie des Sciences, ancien Président du Conseil des ministres ; M. Maurice Fouché, de l'Ecole Polytechnique, au nom de la Société Astronomique ; M. Lucien Le Foyer, ancien député de Paris, au nom des Sociétés de la Paix ; Mme Séverine, célébrant la confraternité des femmes pour une solidarité universelle.

Mme Eusapia Palladino

Il est bien un peu tard pour parler encore d'elle — comme disait le poète. On sait, en effet, que le célèbre médium est mort à Naples le 15 mai 1918. Aussi nous limiterons-nous à rappeler qu'elle était née à Minervino, dans les Pouilles, le 20 janvier 1854. Elle était fille de pauvres paysans. Malgré son intelligence très spéciale, mais vive, elle n'a jamais appris à lire ni à écrire. Ayant été envoyée à Naples, quand elle était encore presque un enfant, ses facultés médiumniques y furent découvertes au cours de séances privées qui avaient lieu chez ses maîtres, M. et Mme Migaldi. Ceux-ci en parlèrent au professeur Damiani, spirite ardent, qui consentit aussitôt à se charger d'elle et développa sa médiumnité dans une série de séances auxquelles assistèrent des personnes très connues à Naples, telles que le Prince Pignatelli, M. Ercole Chiaia, le général Orsini, le chanoine Fiore et même M. Lutrario, alors commissaire de police. Mais elle se prêtait peu volontiers à cela.

Ce fut A. Aksakoff qui la fit connaître à travers l'Europe, à partir de 1886. Des savants, des têtes couronnées en grand nombre voulurent expérimenter avec elle. Ces expériences ont donné lieu à toute une bibliothèque. Il nous suffira de citer : M. de Rochas, *L'Extériorisation de la Motricité.* — De Fontenay, *A propos d'Eusapia Paladino.* — Otero Azevedo, *Les Esprits.* — Matuzévoski, *La Médiumnité et la Sorcellerie.* — Vizani Scozzi, *La Médiumnité.* — Flammarion, *Les Forces naturelles inconnues.* — Barzini, *Le Monde du mystère.* — Vassallo, *Le Monde de l'Invisible.* — Morselli, *Psychologie et Spiritisme.* — Botazzi, *Phénomènes médianimiques.* — J. Courtier, *Rapport sur les séances d'E. Palladino*, etc., etc.

Eusapia était bonne, charitable et loyale, s'attachant fortement aux personnes qui lui étaient sympathiques ; mais d'un caractère très difficile, surtout dans les dernières années.

Elle a eu des partisans et des adversaires également sincères, mais il faut reconnaître que les premiers se trouvaient parmi les personnes compétentes, les deuxièmes parmi des expérimentateurs d'occasion, sans préparation suffisante, surtout pour comprendre les « fraudes ».

L'avocat Miranda écrivait récemment :

> Une fois, je lui ai demandé si elle pensait que ce fût vrai que les médiums étaient tous sujets à tricher. Elle m'a répondu : « Je le crois, parce que, pour ma part, au cours des séances, quand un phénomène doit avoir lieu, je me sens une force intérieure qui m'oblige à le produire. » Combien cette réponse est scientifique, dans sa loyauté, bien qu'elle vienne d'une femme illettrée !

Le Mouvement psychique

Un Institut Métapsychique International

Un Institut Métapsychique International vient d'être fondé à Paris. Aucune communication officielle n'ayant été faite à la presse sur ce sujet et les renseignements publiés par le *Light* et la *Revue du spiritisme* ne concordant pas entièrement, nous reproduisons ici ce que vient d'en publier la *Revue Spirite*, dont l'information, par suite de la situation de ce journal, peut être considérée tout au moins comme ayant un caractère officieux :

Nos lecteurs apprendront avec plaisir la fondation récente, de l'INSTITUT MÉTAPSYCHIQUE INTERNATIONAL, qui a son siège 89, avenue Niel, à Paris.

Là se poursuivront, sous la direction du docteur Gustave Geley, que ses travaux ont classé au premier rang parmi les savants les plus éminents de notre époque, les recherches scientifiques relatives à tous les phénomènes d'ordre psychique qui se produisent soit en France, soit à l'Etranger ; car là seront centralisées les découvertes résultant des études faites dans toutes les parties du monde, où le nouvel Institut aura des correspondants.

Le premier Comité constitué par le fondateur comprend :

M. le Médecin Inspecteur général Calmette.

M. Gabriel Delanne, Ingénieur.

M. Camille Flammarion, Directeur de l'Observatoire de Juvisy.

M. le Comte A. de Gramont, de l'Académie des Sciences.

M. le Professeur Charles Richet, membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences.

M. Jules Roche, député, ancien ministre.

M. le Professeur Santoliquido, député, Conseiller d'Etat d'Italie, Président de la Commission internationale d'hygiène des Alliés.

M. le Professeur Teissier, de la Faculté de Lyon.

M. Barthélémy Saurel, publiciste.

Le Comité nomma à l'unanimité M. Charles Richet Président d'honneur ; M. Santoliquido, Président ; M. le Comte A. de Gramont, Vice-Président ; M. B. Saurel, Secrétaire-trésorier.

L'Institut Métapsychique International vient, par décret du 23 avril 1919, d'être reconnu d'utilité publique.

Fondation de l'Union Spirite Française

M. Jean Meyer vient de fonder une *Union Spirite Française*, dont la première réunion a eu lieu le 25 février à la Villa Montmorency, 11, avenue des Tilleuls, à Paris (Auteuil). Le fondateur aurait voulu doter l'*Union* d'une rente annuelle ; mais la législation actuelle concernant les associations non reconnues d'utilité publique, s'oppose à la réalisation de ce désir ; il a pris cependant les dispositions utiles pour assurer les moyens financiers nécessaires à la bonne marche de la Société.

Notre *Union* — a dit M. J. Meyer — devrait avoir entr'autres, pour objectifs, la découverte et l'entraînement des différentes sortes de médiumnités ; la création et la conduite des groupes ; les moyens d'en augmenter le nombre ; l'organisation de fédérations locales ; la recherche des meilleurs moyens de propagande : Conférences, tracts, brochures, etc.; la fondation de bibliothèques et de musées spirites ; le contrôle, au moyen d'enquêtes, des phénomènes dits de maisons hantées, d'apparitions, de faits de télépathie, de prémonitions, de réincarnation, etc.

L'*Union* aurait à s'occuper encore de l'étude dans les groupes de toutes les questions qui intéressent le développement scientifique, moral et philosophique du spiritisme. Eventuellement, création d'œuvres sociales, maisons d'éducation, crèches, dispensaires, etc.

Voici comment a été constitué le Bureau, placé sous la Présidence d'honneur de M. Léon Denis: *Président :* M. G. Delanne. — *Vice-Présidents :* MM. Jean Meyer et L. Chevreuil. — *Secrétaire-général :* M. Louis Maillard. — *Secrétaire-adjoint :* Mme Borderieux. — *Trésorier* : M. Barreau.

Un Américain laisse 2.500.000 fr. pour un Séminaire de pasteurs spirites

Le soir du 8 avril dernier, un fermier du Texas vit une automobile arrêtée au beau milieu de la route de Fort Worth à Evant. S'étant approché, il constata que le conducteur paraissait dormir ; il lui adressa la parole et ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était mort. Le fermier se rendit alors dans sa voiture à Evant pour prévenir les autorités, qui se rendirent sur les lieux et constatèrent que le mort était un très riche monsieur du pays, Mr. John L. Jackson, de Fort Worth. Il avait sur lui une somme de 10.000 dollars.

Quand on ouvrit son testament, on constata qu'il laissait une somme de 500.000 dollars à la *National Spiritualist Association* pour la fondation d'un Collège destiné à former des ministres spirites. Il laissait en outre des sommes assez importantes à quelques parents ; il n'était pas marié ; il avait

62 ans. Sa fortune était en très grande partie, en terres ; il avait cependant des sommes déposées dans trente-cinq banques du Texas.

Les spirites de Fort Worth disent qu'il devait une grande partie de sa fortune aux conseils que lui donnaient des médiums entrancés, et qu'il ne faisait rien sans les consulter. Il était fils de parents très pauvres ; travaillant le jour et étudiant la nuit, il était parvenu, à l'âge de 28 ans, à obtenir son diplôme d'avocat.

Tout jeune encore, il commença à s'occuper de spiritisme ; durant dix ans, il fut président de l'Eglise spirite de Fort Worth.

Passionné pour les voyages, il parcourut, en 1887, les Philippines, la Chine, le Japon ; il resta près d'un an en Palestine. Durant tout son voyage, il envoya des lettres intéressantes à des journaux du Texas.

Il était très généreux. Une fois, il donna à l'un de ses amis, auquel il s'intéressait beaucoup, une ferme de 160 acres ; à un autre ami, il donna une ferme de 320 acres, dans le Parker County.

Conformément à sa volonté, son corps a été incinéré.

Inutile d'ajouter que les héritiers naturels de Mr. Jackson contestèrent la validité du testament. Un premier jugement, en date du 17 juillet, leur a été favorable. Nous en reparlerons.

Plus de 75.000 francs à la « London Spiritualists' Alliance »

Il y a quelque temps, le *Light* de Londres exprimait le vœu que la *London Spiritualists' Alliance*, dont il est l'organe, pût disposer d'un capital de 10.000 livres environ (250.000 francs) pour s'installer dans un local approprié et avoir son existence assurée. On ne tarda pas à réunir 25.000 fr.

Un monsieur F. L., homme d'affaires, retraité, s'occupant depuis peu de ces études dont il comprit sans peine l'importance, a offert 25.000 francs au cours d'avril dernier.

M. Albert A. Doughty, du Pays de Galles, envoya alors à son tour un chèque de 25.000 francs au Président de la L. S. A., Mr. Henri Withall, afin de perpétuer la mémoire de son fils, mort à l'âge de 16 ans, dans le torpillage du *Romford* par un sous-marin allemand.

Tout dernièrement, Sir Arthur Conan Doyle transmit à la L. S. A. un chèque de 2.500 francs, représentant les bénéfices nets des conférences qu'il vient de faire à Queen's Hall et dont nous parlons autre part.

Le Laboratoire psychique de la Leland Stanford University

Nous annonçons dans ce même fascicule le décès de Mr. Thomas Welton Stanford. Dans notre numéro de février 1914 (p. 37), nous avons parlé du cadeau de 500.000 francs qu'il avait fait à la *Leland Stanford University* (Californie), fondée par son frère. La moitié de cette somme devait servir à contribuer aux frais de la reconstruction de l'Université, en partie détruite par le tremblement de terre de San Francisco ; l'autre moitié était destinée à la fondation d'un Laboratoire « pour l'étude des phénomènes dits psychiques ». M. Stanford doua aussi le Laboratoire d'une rente annuelle de 2.500 francs pour l'achat de livres, etc.

Le Président de l'Université désigna M. John Edgar Coover, docteur en philosophie, pour s'occuper de ce laboratoire. A quelque temps de là, le Dr Coover annonçait avoir fait déjà 4.000 expériences (sic) sur des personnes normales, au sujet de la télépathie.

Un gros volume de 641 pages grand in-8° vient enfin de paraître et contient les premiers résultats de ces recherches. La première partie, composée de près de 200 pages, est consacrée surtout à l'examen du calcul des probabilités dans la devination des cartes à jouer, etc. Suit le récit d'expériences faites au Laboratoire sur le même sujet, ou sur la divination des couleurs, avec le tachistoscope et d'autres systèmes. Le résultat de ces innombrables expériences est vite dit : *il a été complètement négatif.* Le volume se termine par quelques autres rapports, surtout au sujet d'un médium à porte-voix » (*trumpet-medium*), dont s'était déjà amplement occupé la Revue du Docteur Hyslop, et dont on ne peut tirer aucune conclusion.

On voit que le bilan de ce début du Laboratoire universitaire n'est pas brillant. C'est même le néant. Le Dr Hyslop se montre ravi de l'échec subi ainsi par l'hypothèse de la « transmission de la pensée »; il trouve que cela doit servir à confirmer ses idées, favorables à l'hypothèse de l'intervention des Esprits (*Journal of the Americain Society for Psychical Research* ; Sept. 1918). Chacun prend son plaisir où il le trouve. M. Hyslop reconnaît cependant que des expériences négatives ne prouvent rien, même contre la télépathie ; tout au plus peuvent-elles aboutir à un verdict de « manque de preuves » (*it can reach only a verdict of non-proven*). Et alors ? Dans sa *Survivance humaine*, Sir O. Lodge énumère des séries d'expériences de devination des cartes, exécutées sous

le contrôle de savants illustres et qui ont réussi. Le Dr Coover, lui, n'a pas réussi, paraît-il. Dans une Introduction au gros volume dont nous nous occupons, M. Frank Angell, Recteur de la *Stanford University*, dit : *To dignify the fellowship in the regard of the univesity world, the Trustees conferred on Dr Coover the rank of Assistant Professor.* C'est à dire que, sentant bien que ce simple docteur, créé déjà par l'Université *fellow* (agrégé) *of Psychical Science*, ne rentrait même pas dans la catégorie des « savants », aux yeux du monde scientifique, le Conseil de l'Université avait imaginé de rehausser son prestige en lui conférant le titre d'Assistant. Que conclure de tout cela ?...

Le discours présidentiel de Lord Rayleigh à la « Society for Psychical Research »

Lord Rayleigh, qui a été élu Président de la *Society for Psychical Research* pour 1919, a prononcé dernièrement son discours présidentiel, dont les journaux anglais nous donnent un résumé.

Lord Rayleigh, d'abord professeur de Physique Expérimentale à l'Université de Cambridge, succéda ensuite à l'illustre Tyndall à la chaire de Philosophie Naturelle, de la « *Royal Institution* ». Il est considéré comme le plus éminent » physicien mathématique » de notre temps.

Dans son discours, il raconta que son attention avait été d'abord attirée sur le médiumnisme par les publications de Sir W. Crookes. Il reconnut sans peine ne pas avoir obtenu dans les séances auxquelles il assista des phénomènes aussi remarquables que ceux dont fut favorisé Sir W. Crookes avec Miss Florence Cook et Home ; cependant il put constater des phénomènes qui lui parurent inexplicables, spécialement par la médiumnité de Mme Jencken (la principale des trois fameuses sœurs Fox). Une fois, par exemple, il put serrer une main matérialisée, qui s'est dissoute dans la sienne, peu à peu, sans qu'il eût lâché prise jusqu'au dernier moment. Une autre fois, Lord Rayleigh, assistant à une séance donnée par une dame qui obtenait de l'écriture automatique au moyen de la « planchette », demanda à l'Intelligence mouvant la main du médium si elle pouvait voir ce qui se passait dans la chambre. Ayant reçu une réponse affirmative, Lord Rayleigh posa un doigt sur la page d'un livre, sans le regarder : la planchette écrivit : « *however* ». Il leva alors le doigt et regarda ; c'était bien le mot couvert par son doigt. Le livre ne se trouvait pas sur la table à laquelle était assis le médium ; le corps du professeur était placé entre le volume et le médium.

Lord Rayleigh reconnaît que le grand obstacle qui s'oppose à l'étude régulière des phénomènes médiumniques c'est leur caractère sporadique, ne leur permettant pas d'être reproduits en des conditions expérimentales.

Remarquant que la réalité de la télépathie entre vivants peut désormais être considérée comme admise, Lord Rayleigh dit que cela rend plus facile d'admettre la télépathie avec les décédés. Si l'organe des sens n'est pas employé dans un cas, pourquoi devrait-il être nécessaire dans l'autre ?

Sir Oliver Lodge s'occupe de l'éther au point de vue psychique

Les journaux anglais ont annoncé, il y a quelques semaines, que Sir Oliver Lodge, dans une réunion du Conseil de Direction de l'Université de Birmingham, venait d'annoncer sa décision de donner sa démission de la charge de « Principal » (c'est à-dire Recteur) à l'issue de la session courante. Cette annonce a surpris la plupart des assistants; mais Sir Oliver a alors rappelé qu'il avait dépassé la limite d'âge professionnelle (il a 68 ans). Il ajouta que son intention était de consacrer le restant de sa vie au problème de l'éther de l'espace, dans ses rapports physiques et psychiques. Il estimait qu'il y avait beaucoup à faire dans le domaine de la physique et de la psychologie envisagées dans leurs rapports mutuels; en se consacrant à des études pour lesquelles il était spécialement entraîné, il espérait pouvoir être plus utile, qu'en continuant à occuper une place pour laquelle un homme plus jeune paraissait mieux indiqué.

Déjà le 2 décembre de l'année dernière, Sir O. Lodge avait fait une conférence sur *L'éther et sa possible Signification psychique*, dans une réunion privée chez Lord et Lady Glenconner. Cette conférence peut donner une idée générale des vues de l'illustre physicien sur la question de l'éther ; nous croyons donc utile d'en publier un résumé.

Le conférencier reconnaît sans peine que nos connaissances sur l'éther sont très limitées. La mystérieuse substance a été étudiée depuis un siècle : c'est seulement au cours des derniers trente ans qu'elle a livré quelques-uns de ses secrets. C'est en 1899 que la structure de l'atome a été découverte. Dans cette année, les électrons, dont l'existence avait été soupçonnée, furent mis en lumière, pesés, mesurés, comptés par le Professeur

J. J. Thomson, Recteur de l'Université de Cambridge (*Trinity College*). L'idée qu'il y avait dans les mouvements atomiques une sorte de système astronomique a été confirmée ; on voyait que les électrons suivent une orbite déterminée, subissent des perturbations dans leurs cours ; nous commençons maintenant à savoir de quoi les atomes sont composés.

Après avoir touché ainsi à la structure de la matière, le conférencier passa à la question de savoir comment l'éther et la matière sont unis. On connaît généralement quelques-unes des particularités de l'éther : qu'il est *omniprésent*, universel ; le moyen de la communication entre tous les corps et l'espace, pénétrant et filtrant à travers toutes les substances matérielles ; le véhicule de la lumière, n'ayant aucune trace d'opacité. L'éther n'a aucune des imperfections propres à la matière. La matière a des propriétés qui dissipent l'énergie: quand l'énergie rencontre la matière, elle commence à s'user ; il y a une friction qui se transforme en chaleur. Elle ne se détruit pas ; il y a une « conservation de l'énergie », mais elle était mouvement, et maintenant elle se transforme de mouvement en une forme différente : la chaleur, qui est justement une forme d'énergie, ainsi que cela a été découvert vers le milieu du siècle dernier. Mais dans l'éther, la matière ne rencontre aucune résistance ; elle ne devient pas stagnante, elle n'est point obstruée. — De même, la matière a la propriété de vieillir, de tomber en décadence, de s'user; mais il ne résulte point par ce que nous connaissons jusqu'ici qu'il en soit de même de l'éther ; ses énergies restent immuables...

Sir O. Lodge ne s'arrêta pas à ce qui concerne l'électricité et au magnétisme, pour ne pas soulever des questions trop abstraites pour le grand public. Tous les deux se rattachent néanmoins strictement à l'éther.

Le conférencier en arriva à la constitution éthérique de l'organisme humain. On a affirmé que l'homme possède un corps éthéré comme il a un corps matériel. Il y a là l'éther de l'espace, ainsi que l'éther modifié s'interchangeant avec les corps matériels et groupant ensemble leurs particules. Il constitue une partie du corps humain, ayant la même forme que ce dernier. Ceci mérite d'être examiné. On peut admettre que l'Esprit, qui fusionne (*interact*) avec la matière — l'Intelligence est une de ses manifestations — peut également fusionner avec l'éther, avec cet éther modelant la forme humaine. Chacun sait que la matière inorganique n'agit pas comme la matière organique. Nos corps montrent qu'ils sont les véhicules de la volonté, du jugement ; ils représentent l'individualité, la personnalité. Il est permis de conjecturer que ces choses qui fusionnent avec la matière peuvent aussi fusionner avec l'éther. Ce n'est là qu'une « hypothèse de travail »; si on constate qu'elle ne s'adapte pas aux faits, il faudra la mettre de côté. Quant à lui, le conférencier dit voir dans cette idée une explication possible du corps spirituel ou psychique dont parle Saint Paul.

Le corps matériel partage les imperfecions de la matière dont il est composé ; il s'use et tombe en décadence ; mais il n'en est pas de même du corps éthéré.

Parmi les personnes qui m'écoutent — remarqua Sir Oliver Lodge — il y en a plusieurs sachant qu'après que le corps physique s'est usé, la personnalité continue, que l'intelligence, la mémoire, les affections persistent. S'il en est ainsi, quel véhicule emploie donc l'esprit, comme il emploie ici-bas le corps matériel ? On peut supposer que c'est le corps éthéré en question.

Nous devons bien admettre que nous ignorons pourquoi l'Esprit a besoin d'un instrument ; mais c'est évidemment une loi que la fusion de l'Esprit et de la Matière est indispensable pour obtenir l'individualité et recevoir quelque éducation qui, sans cela, nous manquerait. En tout cas, il est certain que la Matière est utile à l'Esprit. Ceci nous permet de supposer que le corps éthéré continue à nous être utile après la disparition du corps physique.

En parlant de l'utilité que peut avoir le corps éthéré pour le fonctionnement de l'esprit après la perte de la forme matérielle, le conférencier rappela que, selon Origène, telle ou telle partie de l'homme ne se manifeste point aux sens, durant certaines périodes de son existence, mais n'est pas moins réelle que le corps visible.

On a parlé du corps « astral ». Ce terme, qui naturellement, se rapporte aux astres, n'est qu'une expression sans une signification exacte.

Il est peut-être prématuré de faire état de cette idée d'un corps éthéré ; bien des recherches sont nécessaires, en effet, avant d'en pouvoir nettement affirmer l'existence. Sans doute, cependant, l'éther doit jouer quelque rôle dans le règne psychique comme il le joue dans le règne physique.

On conçoit que ce corps éthéré puisse se séparer du corps matériel durant la vie physique — ce qui expliquerait la « vue à distance » (*travelling clairvoyance*).

Une Société Spirite Israélite

On vient de fonder à Londres *The National Jewish Spiritualist's Society*, par initiative de Mr. Thomas Pugh. Elle se propose surtout « d'étudier et démontrer les phénomènes spirites et répandre les bienfaits matériels, intellectuels et spirituels du Spiritisme à l'humanité. » La nouvelle Société se réunit aux Pioneer Rooms, 25, Princelet-str., E. 1.

The Delphic Club

L'International Club (for Psychical Research) de Londres ayant cessé d'exister après quelques années de vie assez difficile, le colonel Roskell a fondé à sa place et dans le même local *The Delphic Club*, qui aura aussi une tendance occultiste, mais peut-être moins ouvertement.

Les Conférences

*** L'Institut Général Psychologique a repris, en 1919, le cours de ses conférences, dont quelques-unes se rapportent à des questions métapsychiques.

Le 24 mars, le Dr **E. Osty** a parlé du *Phénomène psychique dit de « Lucidité »*, en résumant et en complétant même, sur certains points, les idées qu'il avait déjà exposées dans son si intéressant ouvrage sur ce sujet.

Le 7 avril, c'est le **Dr Marage**, chargé de Cours à l'Université de Paris, qui a parlé de *Ce qu'il faut penser de la baguette des sourciers.* Nos lecteurs savent que M. Marage s'est spécialisé dans cette question. Dans cette conférence, il s'est plus particulièrement occupé d'une suite d'expériences qui ont été faites en Tunisie par M. Landesque, conducteur des Ponts et Chaussées et vérifiées par ses chefs et par des ingénieurs des Ponts et Chaussées ; quand il s'agissait de sources, des forages ont été faits ou des puits ont été creusés. Sur 56 expériences, il y a eu 47 succès, soit environ 83 %.

Deux expériences ont été faites par M. Landesque et par un autre sourcier, l'abbé H..., agissant indépendamment l'un de l'autre : ils sont parvenus aux mêmes résultats.

M. Landesque n'est pas un sourcier professionnel; c'est par hasard qu'il s'est découvert cette qualité : non seulement il ne croyait pas aux sourciers, mais il avait contre eux de fortes préventions.

*** Le 9 février, M. **Paul Le Cour** a fait à la Société des Conférences Psychiques une intéressante conférence intitulée : *Inspiration et Médiumnité*, avec audition de poésies médiumniques inédites et projections lumineuses. Il a étudié avec beaucoup de finesse les liens psychologiques qui rattachent parfois l'inspiration littéraire et artistique à la médiumnité, exposant surtout un cas d'écriture automatique dans lequel un jeune homme de ses amis a écrit des petits poèmes censés venir de l'Esprit d'Albert Samain et qui portent, en effet, l'empreinte de la manière du regretté poète.

*** *L'Union française*, récemment fondée par **Mme Mengnès**, a donné une suite de brillantes conférences dans la salle de la rue Saint-Georges, 7, à Paris. M. H. Regnault de Lutz y a fait différentes causeries, développant surtout la doctrine d'Allan Kardec.

Ces réunions sont entrecoupées de numéros littéraires et artistiques, dont plusieurs très choisis.

*** Parmi les conférences métapsychiques qui eurent lieu à l'étranger, nous devons signaler tout spécialement celles de Sir **Arthur Conan Doyle**, en Angleterre. Le célèbre romancier continue infatigablement l'apostolat spirite dont nous avons parlé il y a deux ans environ. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'il y emploie beaucoup de talent, d'habileté et de force de persuasion ; ce qu'il dit est bien ce qu'il faut dire en pareils cas. Au Royal Albert Hall et au Queen's Hall de Londres, à Glascow, Doncaster, Huddersfield, Manchester, Rochdale, Crewe, etc ; partout il a parlé devant des foules qui l'ont écouté avec respect et l'ont souvent applaudi chaleureusement.

LES REVUES

*** *L'Etoile*, qui avait été fondée par M. Albert Jounet en 1889 et avait été suspendue en 1895, réapparaît à Marseille (87, boulevard Notre-Dame), sous la direction de M. Louis Gastin. Elle garde son programme général « d'Esotérisme théiste et de Christianisme divin ». Elle paraît devoir être l'organe d'une nouvelle Association : « La Fraternité de l'Etoile ». Les fascicules que l'*Etoile* a publiés jusqu'ici sont bien faits et intéressants.

*** *Les Amitiés Spirituelles* sont le nouvel organe mensuel du Comité des Conférences Sédir. Ses bureaux sont à Rouen, rue des Champs-Maillets, 15.

ÉCHOS et NOUVELLES

« La Vierge qui pleure », de Bordeaux donne lieu à un prétendu envoûtement

Depuis deux ou trois ans déjà, certains petits journaux catholiques de France et même de l'étranger s'occupent d'une certaine Mlle Marie Mesmin, une extatique à laquelle on attribuait des prophéties n'ayant rien de remarquable, des miracles de plusieurs sortes, et surtout un prodige qui s'était accompli, pour ainsi dire, grâce à elle: une statue de la Vierge qui se trouvait dans un couvent de religieuses, avait, dit-on, pleuré. L'autorité ecclésiastique, comme d'habitude, s'était montrée prudente ; elle avait fait transporter ailleurs la statue et aussitôt ses larmes avaient cessé — ce qui ne prouve d'ailleurs rien contre l'authenticité du phénomène.

Mais les mêmes journaux racontent maintenant un épisode abracadabrant, auquel vient de donner lieu l'histoire de Marie Mesmin. Depuis quelque temps, celle-ci était souffrante d'une maladie dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Elle et son entourage s'imaginèrent alors qu'il s'agissait d'un envoûtement dû aux œuvres mystérieuses de l'abbé X, un prêtre syrien, grand vicaire d'un archevêque libanais. L'abbé X, après avoir été l'un des plus fervents adeptes de la « Vierge qui pleure », avait fini par se brouiller avec Mlle Mesmin : ceci avait donné lieu à des scandales, à la suite desquels l'abbé fut transféré à Nantes. Un jour, l'extatique se sentit mordue par une bouche invisible, montrant un tel acharnement qu'elle laissa dans la blessure une de ses dents !!! Mlle Mesmin ne doute pas que cette dent ne manque à la mâchoire de l'abbé...

Un peu plus tard, elle se déclara envoûtée selon le rite classique. A n'en pas douter, l'abbé avait confectionné à Nantes une poupée de cire à l'effigie de la dame. Il avait, sur cette figurine, prononcé les paroles redoutables extraites des antiques grimoires. Il lui suffisait ensuite de la piquer, de la maltraiter de façon quelconque pour qu'à Bordeaux Mlle Mesmin se sentît atteinte au même endroit que la poupée.

Il fallait en finir. Quatre fidèles se dévouèrent pour combattre le sorcier. Ce n'étaient point les premiers venus : on comptait parmi eux un agent de change et un commissaire de police. Et ils étaient braves, car ils allaient, croyaient-ils, affronter les pires dangers.

Les quatre arrivent à Nantes un beau soir. Le lendemain matin, après avoir assisté à la messe et communié — munis, outre ce confort spirituel, d'armes plus matérielles, gourdins et casse-têtes — ils se rendent au domicile de l'abbé. Ils le trouvent malade et alité, se précipitent sur lui, le ligottent et l'interpellent :

— Maudit, tu vas nous livrer tes papiers et surtout la poupée.

L'abbé refuse les documents. Pour « la poupée », il ne sait ce que parler veut dire.

Alors on le rosse. On le rosse copieusement. Le malheureux finit par livrer ses clefs, ses papiers. En guise de poupée, on ne trouva que des morceaux de laine noire et rouge. Les enquêteurs conclurent que la figure de cire avait dû fondre et que c'étaient là ses vêtements.

A la suite de cette visite domiciliaire, plainte contre ses agresseurs fut déposée par l'abbé X... pour coups et blessures. L'instruction suit son cours ; nul doute qu'elle n'aboutisse, devant le tribunal correctionnel de Bordeaux, à des débats publics.

Voyez-vous le beau tapage que feraient là-dessus les journaux catholiques, si les auteurs de cette histoire avaient été des spirites ?...

Un poilu avait prédit le jour et l'heure de l'armistice.

Le *Petit Parisien* a publié dans son numéro du 31 décembre 1918, un article de M. Henry Jagot, contenant, entre autres choses, le document que nous allons reproduire :

Les soussignés certifient exact le fait suivant : Le jour de la signature de l'armistice (le 11 novembre 1918), l'heure de la cessation des hostilités (onze heures du matin) ont été prédits plusieurs mois avant cette date historique par le premier sapeur du 8e génie Emile Ratier, compagnie télégraphique du 1er corps d'armée coloniale, alors que rien ne laissait prévoir cet évènement. Il a ainsi gagné des paris considérables qu'il avait engagés dès le mois de janvier 1918, pour la date et l'heure.

Ses chefs et ses camarades en témoignent.

(Suivent de nombreuses signatures).

Les signatures en question ne sont malheureusement pas reproduites par le *Petit Parisien*, mais le fait en question paraît authentique, *prima facie*. On voudrait seulement posséder quelques détails sur cette extraordinaire prédiction.

Le « Médium masqué » de Londres

Le *Daily Express* ayant offert « 500 livres pour un fantôme », une dame anonyme s'est présentée, qui n'a pas tardé à remplir la presse londonienne de ses faits et gestes sous le nom de « le Médium masqué ». Les journaux spirites, de leur côté, se montrèrent très méfiants, surtout à cause du caractère public peu sérieux de ses séances, et bien que la dame en question eût commencé par refuser le prix offert par le *Daily Express*.

Une séance devant être « de contrôle » eut lieu le 27 mars soir ; plusieurs personnages connus y assistèrent. Elle commença par des phénomènes « intellectuels ». Les expérimentateurs plaçaient dans des boîtes des objets quelconques, et le médium en donnait une description exacte. Le directeur du *Light* remarqua qu'il ne s'agissait pas de phénomènes de *psychométrie* — du moins dans la forme connue par les psychistes ; en effet, les psychomètres font plutôt connaître des circonstances qui se rattachent à l'objet présenté — ce en quoi notre médium ne montrait aucune habileté spéciale.

Le fantôme vint ensuite. Il se forma à la droite du médium, dans une obscurité presque complète, quelque chose comme un petit nuage qui se développa bientôt jusqu'à prendre quelque ressemblance avec un être humain. A la fin de la séance, on visita les liens qui assuraient le médium sur sa chaise : ils étaient intacts.

L'avis des assistants était très partagé ; le *Light* demandait que, si on voulait faire accepter ces phénomènes par des personnes sérieuses, on soumît le médium à des expériences faites conformément aux méthodes scientifiques.

Quelques séances publiques suivirent qui laissèrent les choses au même point. Enfin on apprit que M. Selbit, *manager* du « médium masqué », venait de déclarer que les phénomènes en question étaient truqués ; que les boîtes contenant des objets étaient emportées par des compères et visitées dans une autre chambre, et ainsi de suite. Personnellement, il croit cependant qu'il y a des phénomènes médiumniques qui sont authentiques.

Morale : imiter la défiance du *Light* envers les prétendues manifestations psychiques qui ont lieu en de pareilles conditions.

Au moment de l'attentat de Cottin contre M. G. Clémenceau

Le fait suivant, qui rappelle l'annonce de l'assassinat de Jean Jaurès, faite au moment même du crime par le comte Hugo Baschieri, au cours d'une séance médiumnique (1), a été publié par le *Mercure de France*, 16 mars 1919 :

..Ambulance de Landau (Palatinat), 21-11-19.

Vieux lecteur du *Mercure*, je tiens à vous faire faire connaître un petit fait qui peut-être intéressera quelqu'un de votre maison.

Hier matin, 20 février, vers huit heures trente, étant encore dans le demi-sommeil qui précède la veille lucide, j'eus un songe que je communiquai aussitôt à mon voisin de lit.

« Figurez-vous, lui dis-je, que je viens de rêver qu'on assassinait Clémenceau ! »

Ce fut tout. Je n'attachai pas plus d'importance à ce songe qu'aux autres.

Mais lorsqu'aujourd'hui 21 arrivèrent les journaux de Paris, vous devinez quelle fut ma surprise de constater qu'à la minute même où je le faisais, mon songe était la réalité.

M. le sous-lieutenant Dujoux, du 102e régiment d'artillerie lourde, pourra témoigner de l'exactitude de ce petit fait dont je suis heureux d'offrir la primeur au *Mercure*.

Un détail qui pourra intéresser curieux et chercheurs : je suis Vendéen du Bocage, né au Plessis-Bouchard, à quelques kilomètres de la maison natale de notre Premier.

Veuillez agréer, etc.

A. Gerbaud,
Sous-lieutenant au 120e R. I.

Le Dr P. Joire

Le docteur Paul Joire, médecin-major de 1re classe, dirigeant, en dernier lieu, le service de santé de la Place de Libourne, vient d'être démobilisé et a pu enfin rentrer dans sa ville natale, qu'il avait quittée dès le 2 août 1914, pour reprendre service dans l'armée. Nous venons, en effet, de recevoir du distingué Président-fondateur de notre Société Universelle d'Etudes Psychiques la note suivante :

« Le docteur P. Joire informe ses confrères qu'il rouvrira son cabinet de consultations et de traitement pour les maladies du système nerveux et de la nutrition, rue Gambetta, 42, à Lille, à partir du 1er juin.

« Ne fait pas de clientèle et se tient à la disposition de ses confrères pour consultations et traitements concernant sa spécialité. »

(1) Voir nos *Annales*, Nov.-Déc. 1915, p. 262.

Les Nouveaux Livres

Dr Gustave Geley: **De l'Inconscient au Conscient**. — Paris, 1919. — Prix (y compris la majoration temporaire) : 12 frs.

En écrivant ce livre, l'auteur éprouvait la noble ambition d'aborder un travail d'une exceptionnelle importance, devant, par une grande synthèse, amener à l'unique hypothèse qui puisse nous faire « *tout comprendre* — ce sont ses mots — dans la seule limite de nos facultés actuellement réalisées ». Voici comment le Dr Geley lui-même expose sa doctrine :

L'évolution collective, comme l'évolution individuelle, peut être résumée dans la formule : *passage de l'inconscient au conscient*.

Dans l'individu, l'être apparent, soumis à la naissance et à la mort, limité dans ses capacités, éphémère dans sa durée, n'est pas l'être réel ; il n'en est que la représentation illusoire, atténuée et fragmentaire.

L'être réel, apprenant peu à peu à se connaître lui-même et à connaître l'univers, c'est l'étincelle divine, en voie de réaliser sa divinité, infinie dans ses potentialités, créatrice, éternelle.

Dans l'univers manifesté, les digérentes apparences des choses ne sont, ellles-mêmes, que la représentaton illusoire, atténuée et restreinte de l'unité divine se réalisant dans une évolution indéfinie.

La constitution des mondes et des individus n'est ainsi que la réalisation progressive de la conscience éternelle par la multiplicité progressive de créations temporaires ou d'objectivations.

La simple lecture de ce petit exposé suffit à faire comprendre que la thèse du Dr Geley n'est pas entièrement nouvelle. D'abord l'auteur l'avait déjà ébauchée dans *L'Etre Subconscient* et *Monisme et Idéalisme*. Mais surtout, on retrouve ces principes généraux dans les grandes religions de l'Inde (Brahmanisme et Bouddhisme), dans les doctrines de Pythagore, Platon, Averrhoès, Spinoza, Schopenhauer, etc. M. Geley n'a pas de peine à le reconnaître, tout en montrant certaines différences substantielles existant entre sa thèse et celles analogues qui l'ont précédée. « Mais l'originalité vraie de la philosophie idéaliste que j'expose ici — ajoute-t-il — la seule qu'elle revendique hautement, *c'est d'être scientifique*. Au lieu d'être enfermée dans un cadre dogmatique ou mystique, ou de tenir dans des formules purement intuitives ou aprioristiques, *elle est basée sur une démonstration positive*. C'est à titre de philosophie scientifique, et à ce titre seulement, qu'elle doit être étudiée et discutée ».

La prétention de l'auteur de faire de la « philosophie scientifique » est sans doute fondée dans une certaine mesure. Mais dans quelle mesure ? Quelle est en ses théories la part exacte des données physiques et scientifiques et celle des déductions purement métaphysiques et métascientifiques ? Sur ce point les avis seront fatalement très différents.

Dans sa démonstration, l'auteur suit la méthode synthétique qu'il avait préconisée déjà dans un article paru dans nos *Annales des Sciences Psychiques* pour l'étude philosophique des phénomènes de subconscience. Il trouve qu'on en saurait, par exemple, chercher à quoi peut bien servir une machine à vapeur en la sectionnant et en analysant chaque morceau qui la compose : il faut l'examiner *dans son ensemble*, dans l'harmonie de son fonctionnement et dans ses effets généraux.

Son travail est divisé en deux parties principales. Le Livre Ier est une étude critique des théories classiques relatives à l'évolution, à l'individualité physiologique, à l'individualité psychologique et aux principales philosophies évolutives, qu'il montre incapables de faire comprendre l'origine des espèces et des instincts, les transformations brusques créatrices de nouvelles espèces, etc. Le Livre IIe est l'exposé de la philosophie scientifique de l'auteur, dont plusieurs données avaient d'ailleurs déjà paru dans le Livre précédent.

Inutile de dire que le Dr Geley a su se prévaloir largement, pour sa démonstration, des arguments que lui offraient les phénomènes métapsychiques. Dans ces phénomènes, comme dans tous les autres, l'auteur aperçoit *un dynamo-psychisme essentiel* qui passe, dans l'évolution individuelle, de l'inconscient au conscient. Tout se passe — observe-t-il — comme si la multitude des expériences journalières avait pour but ou pour résultat un enrichissement ininterrompu, pendant le cours de notre vie, de notre subconscient. Les vies successives sont plus ou moins affectées par les oublis, en apparence définitifs qui constituent, pour l'être, comme autant de petites morts. Mais à travers le renouvellement des molécules organiques et des états de conscience, persiste un psychisme supérieur et profond, qui a enregistré tous ces états de conscience et qui les conserve d'une manière indélébile. Ils ne sont

pas perdus, bien qu'ils restent en majeure partie latents. Au bout de l'évolution, l'Etre subconscient aura disparu : il n'y aura plus que l'Être conscient. L'individualité se perdra-t-elle alors dans le grand tout conscient ? M. Geley ne répond à cette question que d'une manière dubitative. Il est porté à admettre « une conscience collective, comportant nécessairement le souvenir et la notion de toutes les consciences ».

Nous sommes là en pleine métaphysique. Nous le restons quand l'auteur envisage la « réalisation de la souveraine justice ». Les objections épineuses surgissent de tout côté. L'auteur lui-même en enregistre quelques-unes et s'efforce d'y répondre. Nous en mentionnons une seule à titre d'exemple :

« Quel crime aurait bien pu commettre, dans une existence antérieure, le cheval accablé de coups par une brute alcoolique, ou le chien torturé par un vivisecteur ? Ces êtres sont trop faiblement évolués pour que la douleur puisse être considérée, chez eux, comme une sanction ! »

Mais M. Geley pense que « le mal n'est pas nécessairement la sanction du passé. Il est au contraire bien plus fréquemment, dans l'état évolutif actuel, la conséquence du niveau inférieur général de cet état évolutif. »

Un niveau inférieur de l'évolution implique donc la nécessité de tortures imméritées ? Pourquoi ? C'est là la « réalisation de la souveraine justice » ?

Le Dr Geley reconnaît d'ailleurs « qu'une telle philosophie ne saurait avoir, dans l'état actuel des connaissances et de la conscience humaine, d'autre prétention que de constituer un essai, une ébauche, si l'on veut, un plan dont les grandes lignes et quelques détails sont seuls précisés. Il n'est pas, en effet, une seule des questions envisagées qui ne nécesisterait, pour être approfondie, l'effort de toute une vie. La plupart des philosophes penseront plutôt que l'effort de toutes les vies humaines, jusqu'à la dernière génération, ne suffirait pas à approfondir une seule des questins ainsi envisagées...

Mais Bacon l'a dit : « La mission de l'homme n'est pas de trouver la vérité, c'est de la chercher ». Tout est de la chercher avec sincérité et intelligence, comme l'a fait le Dr Geley. Car il nous a probablement rapprochés du but si éloigné.

C. V

MAURICE MAETERLINCK : **Les Sentiers dans la Montagne** (E. Fasquelle, éd., Paris, 11, rue de Grenelle). — 3 fr. 50, plus la majoration.

Ce n'est pas encore l'ouvrage que l'éminent et sympathique auteur a promis d'écrire pour faire suite à *l'Hôte Inconnu* et dans lequel il se propose de parler de différents phénomènes supranormaux. Le volume qui vient de paraître touche à des questions différentes, ainsi que son titre le laisse entendre, et ce, spécialement dans sa première Partie, qui ne porte pas un sous-titre général, comme la seconde. Mais différents chapitres sont de nature à intéresser vivement nos lecteurs, surtout les deux premiers, intitulés respectivement : « La puissance des morts » et « Messages d'outre-tombe. » Ecoutez la parole du penseur poète :

Les morts vivent et se meuvent parmi nous beaucoup plus réellement et plus efficacement que ne le saurait peindre l'imagination la plus aventureuse. Il est fort douteux qu'ils restent dans leurs tombes. Il paraît même de plus en plus certain qu'ils ne s'y laisseront jamais renfermer... Tout ce qui fut eux-mêmes demeure parmi nous. Sous quelle forme, de quelle façon ? Après tant de milliers, peut-être de millions d'années, nous ne le savons pas encore, et aucune religion n'a pu nous le dire avec une certitude satisfaisante, bien que toutes s'y soient évertuées ; mais on peut, à de certains indices, espérer de l'apprendre.

En attendant, M. Maeterlinck rappelle ce qu'il a déjà montré si joliment dans l'*Oiseau bleu :* qu'en tout cas il est un lieu où nos morts ne peuvent pas périr, c'est en nous-mêmes.

La deuxième partie du volume, intitulée : *Méditations*, est de beaucoup la plus intéressante. L'auteur s'y occupe surtout de la philosophie des religions du Centre et de l'Orient de l'Asie : le Brahmanisme et le Bouddhisme, qu'il discute avec une sympathie non dissimulée pour leur grandeur et leur profondeur. Il montre même le regret d'avoir objecté « *un peu hâtivement* » (p. 251), dans un des premiers chapitres de la *Mort*, qu'il n'y a là, en fin de compte, que de magnifiques hypothèses audacieusement travesties en affirmations magistrales, péremptoires et dogmatiques, mais qui sont toutes invérifiables.

Il est curieux — observe maintenant M. Maeterlinck — de constater que la science, chaque jour, se rapproche, malgré elle, de l'une ou de l'autre de ces affirmations, et qu'elle ne peut en écarter ou démentir aucune.... Au demeurant, rien ne nous oblige à accepter ces affirmations comme des dogmes. Il ne

s'agit pas ici d'une religion qui nous impose sa foi aveugle... Mais, en tant qu'hypothèses ou poèmes, il faut convenir qu'elles sont prodigieuses, que nous n'avons rien de meilleur, rien de plus vraisemblable à leur opposer et, qu'étant donnée leur antiquité indiscutable, leur origine préhistorique, elles semblent réellement surhumaines.

A ce propos, M. Maeterlinck remarque très justement que, loin d'être l'auteur de la doctrine de la Réincarnation, le Bouddha l'a trouvée toute faite, si profondément enracinée dans son peuple qu'il ne songea même pas à la contester. Considérant toute vie comme une source de souffrance, il en a plutôt limité la succession par le Nirvâna, qui n'est pas l'annihilation de l'individu, mais enfin, est son absorption dans le Tout — ce qui revient un peu au même.

Seulement, voici les pensées auxquelles donne tout naturellement lieu cette conception de Chakya-Mouni. On dirait que, ne pouvant pas facilement faire accepter par son peuple la renonciation à l'idée de l'immortalité de notre être, il s'y est pris d'une façon philosophique élégante, mais qui mène en somme au même résultat que s'il avait prêché le Monisme matérialiste de Haeckel, impliquant la disparition de la personnalité humaine après la mort. Il la recule seulement d'un temps qui peut être très long, mais qui n'est pas une seconde à côté de l'éternité. Cela a l'air d'une concession faite à des superstitions incoercibles, qu'on tâche de tourner prudemment...

En même temps, alors qu'avec le Monisme matérialiste, toute base manque à la morale, le Bouddha en a trouvé une, par son système : il engage à être bien sage pour arriver à détruire sa propre personnalité. Il faut donc commencer par se dépouiller de l'instinct de la conservation et — inutile de le dire — aussi de celui de la reproduction, envisageant toute existence sur la terre ou ailleurs, comme une source de souffrance et par conséquent, non point comme un bienfait, ou comme un malheur purement accidentel, mais comme une sorte de malédiction inéluctable et fatale.

Je me demande quel peut être, socialement, le résultat de cette sorte de bolchévisme métaphysique, et je regrette, pour ma part, de voir cette doctrine s'étendre chez nous. Nous venons de voir que le Dr Geley semble l'accepter à son tour, en nous faisant seulement la concession de la « mémoire collective », pour nous consoler de la perte de la mémoire individuelle, constituant la base de notre personnalité.

Les Spirites anglo-saxons d'après Jackson-Davis, les Spirites latins, d'après Allan Kardec, acceptant la théorie de la Réincarnation, nous faisaient envisager toute vie comme une bénédiction, parce que toute vie, à travers des vicissitudes souvent douloureuses, nous menait fatalement à une amélioration graduelle de notre personnalité, sans cependant jamais pouvoir parvenir à la perfection absolue, parce que celle-ci est l'attribut *infini* de Dieu. On peut marcher éternellement droit dans l'espace, parce que l'espace est infini.

En exposant cette doctrine, Victorien Sardou, au moyen d'un des personnages de sa pièce *Spiritisme*, remarque que ce n'est là qu'une hypothèse, « une croyance », mais qu'elle est belle et grande et saine. J'ajouterai qu'elle est utile même au point de vue social. Que voulez-vous faire avec des individus, des peuples atteints par cette sorte de nihilisme philosophique, leur faisant abhorrer leur propre personnalité, celle des autres, toute forme d'existence, le monde entier, n'aspirant qu'à une chose : à nous noyer tant que nous sommes dans le grand Tout, parce qu'il nous faut abandonner tout espoir d'être heureux, tant que nous serons nous-mêmes :

> Délivre-nous du Temps, du Nombre et de l'Espace
> Et rends-nous le repos que la vie a troublé ?

Comme on comprend bien que les peuples ayant un autre idéal, une autre croyance, n'ayant pas accepté le dogme déprimant et désespérant du Nirvâna, se montrent plus capables que ces peuples asiatiques, flottant éternellement entre le Spiritualisme et le Matérialisme qu'on trouve mêlés dans le Bouddhisme !

Et pourquoi cette horrible série de vies et de souffrances, devant durer des milliers d'années, pour rentrer enfin là d'où nous sommes sortis ? Nous voulons bien cesser d'exister, avec la mort, si telle est la loi ; mais de grâce, pas toutes ces luttes uniquement pour tomber dans la perte de notre personnalité. Qu'on nous épargne, au moins dans l'Au-delà, ce collectivisme inerte, incapable, inconscient — la conscience trouvée dans l'inconscience, dans l'abolition de nous-mêmes !

Tout en admirant les belles et profondes choses qui se trouvent dans les Religions venues de l'Inde, M. Maeetrlinck a bien raison de ne point descendre à cette infinité de détails qui en déparent les contours. Etant donnée l'imperfection du jugement humain, — l'imperfection collective — la vérité n'est entièrement dans aucune doctrine. Toutes recèlent sans doute quelques brins de vérité ; on peut les discuter, les accepter ; seulement qu'on

ne nous les présente pas comme des vérités « strictement scientifiques » ! Qu'on se borne à conclure, comme M. Maeterlinck, en disant : « Que chacun tire de tout ceci les conclusions qu'il voudra, qu'il pourra, ou s'incline, une fois de plus, en silence, devant l'Inconnaissable. »

Avant de terminer, signalons encore à nos lecteurs le chapitre, fort curieux et nouveau, intitulé : *L'Hérédité et la Préexistence.*

C. V.

Dr H. Bernheim : Automatisme et Suggestion (Paris, Librairie Félix Alcan, 108, Boul. Saint-Germain). — Prix : 2 fr. 50, plus la majoration.

Dans ce petit ouvrage, le professeur Bernheim n'énonce, en somme, aucune idée absolument nouvelle, mais il développe avec une clarté admirable celles qu'il a énoncées dans ses derniers ouvrages, tâchant de réduire l'hypnotisme à un simple phénomène de suggestion. Il s'occupe surtout du psychisme automatisme et inconscient, dont il nie l'existence. Non pas qu'il aille jusqu'à contester qu'il y ait dans les fonctions psychiques de l'homme un mécanisme en partie automatique; il reconnait, au contraire, que cela est incontestable ; seulement il ajoute :

Mais que ce psychisme lui-même puisse fonctionner à l'insu de celui qui le manifeste et ne le percevrait pas, que l'homme puisse, dans certaines conditions, machine vivante et sans conscience, élaborer un psychisme actif, faire les actes complexes et coordonnés qui exigent de l'initiative et du raisonnement, qu'il puisse prononcer un long discours, écrire une sonate, œuvre de génie, ou faire une promenade à cheval en cherchant et trouvant sa route, et tout cela par je ne sais quel psychisme inconscient et intelligent, j'avoue que je ne puis le concevoir. Et cependant, c'est ce que beaucoup de médecins et de psychologues semblent admettre.

De là à penser que cette psychique inconsciente puisse,comme un fluide électrique ou magnétique,quitter l'organisme et rayonner à distance,même à travers les mers,faire acte de transmission de pensée, de téléphatie, il n'y a peut-être pas très loin (p. VIII).

La plupart des personnes qui liront ces lignes, si elles se sont tant soit peu occupées de phénomènes métapsychiques, savent par des exemples innombrables que ces phénomènes de télépathie et autres, rayonnant à distance même à travers les mers (?!) par « je ne sais quel psychique inconscient et intelligent », existent réellement ; que cela est sûr, désormais, comme l'existence de Sirius, pour employer l'expression de M. Flammarion.

On voit de là combien la thèse du Dr Bernheim est fragile. Est-ce à dire qu'elle soit entièrement fausse et que celle de ses contradicteurs soit complètement juste ? Loin de là. L'œuvre de M. Bernheim a été heureuse, sous plusieurs rapports. Il a été le Ministère public requérant contre les erreurs dans lesquelles étaient tombés Charcot et d'autres savants ; il a prolongé un débat que la victoire de l'Ecole de Nancy n'avait pas entièrement épuisé.

La vérité, c'est que l'on commence à peine à voir net dans cette discussion. Ce que l'on aperçoit déjà, c'est qu'il s'agit, en grande partie, d'une logomachie un peu académique comme celle sur les phéénomènes supranormaux : « Si ceux-ci existent dans la nature, ils ne sont plus supranormaux. » Ou sur les phénomènes « parapsychiques » ou « métapsychiques » : « S'ils existent, alors ils sont tout simplement psychiques » — et ainsi de suite. Ecoutons M. Bernheim :

J'ai pu dire avec Delbœuf : « Il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestibilité. » On a beaucoup critiqué cette assertion. On a dit : L'état de suggestion est de l'hypnotisme à l'état de veille. Il serait plus exact de dire : L'hypnotisme est de la suggestion à l'état de sommeil (p. 47).

On voit combien tout cela est subtil ; combien tout dépend de la signification *exacte* qu'on attribue à un mot.

De même, le Dr Bernheim affirme constamment que « les rêves n'ont pas lieu dans le sommeil complet, qui supprime la conscience et la vie psychique. Ils ont lieu au début du sommeil, avant qu'il ne soit complet, ou à la fin, avant que le réveil ne soit complet, c'est à dire dans un demi-sommeil (p. 163). »

Qu'en sait-il, M. Bernheim ? Est-ce qu'il sait seulement ce qu'est le sommeil, physiologiquement ? Sait-il s'il ne s'agit pas uniquement de ceci : que nous nous souvenons plus facilement des rêves quand notre sommeil n'est pas très profond ?

Enfin, comment peut-il parler théoriquement de l'automatisme sans faire état des éléments les plus essentiels, qui sont fournis par Frédéric Myers et d'autres psychologues s'en étant plus spécialement occupés sans crainte et sans défaillance?

Alfred Benezech : Souffrir, Revivre (Paris, Fischbacher, éd., Paris, 33, rue de Seine). 3 fr. 50, plus la majoration.

C'est bien l'un des ouvrages les plus sains, les plus purs, les plus droits, les plus raisonnables auxquels aient donné naissance les études psychiques. Ici, aucune préoccupation de forfanterie philosophique ou scientifique, aucune manie du paradoxe : c'est un bon père qui parle à ses enfants, avec un langage simple et sympathique, désirant les convaincre et non point les étonner. Ce pasteur calviniste s'est bien rendu compte des problèmes embarrassants que les vieilles religions ne semblent pas résoudre complètement, et il trouve que le spiritisme aide tout de même à les éclaircir. Le problème de la douleur le préoccupe tout spécialement ; il ose le regarder en face, avec un réalisme fait de bon sens ; il constate que l'injustice régnerait sur la terre s'il n'y avait pas un au-delà.

Y a-t-il des preuves de l'au-delà ? Bon nombre de nos contemporains répondent par l'assertion que les morts communiquent avec les vivants. « Il est invraisemblable que des esprits éminents certifient dans tous les pays l'authenticité des mêmes phénomènes, sans qu'il y ait une réalité à la base de leur affirmation. Nous assistons actuellement à une évolution de la pensée dont on ne diminuera pas l'importance par des railleries de bourgeois s'estimant fort sages parce qu'ils se sont prudemment immobilisés dans le préjugé (p. 201). »

Les pages dans lesquelles le Rév. A. Bénezech expose les phénomènes auxquels il a pu assister lui-même sont parmi les plus intéressantes de son livre ; nous en avons d'ailleurs eu les prémices pour nos *Annales* (mai 1912, p. 136).

Et c'est quelque chose pour un chercheur de parvenir aux paroles par lesquelles l'auteur termine son livre : « Ne nous plaignons pas tant de souffrir, puisque nous devons revivre pour nous perfectionner. »

Jules Thiébault : L'Ami disparu. Contribution théorique et pratique à la preuve de l'identité des esprits. — 3 fr. 50 (plus plus la majoration).

Le titre de cet ouvrage rappelle celui d'un des derniers livres de M. Maeterlinck; on voit, en effet, par plusiurs phrases de M. Thiébault, que son volume a été écrit, au moins en partie, sous l'influence de la lecture de l'*Hôte Inconnu* dont il doit constituer une sorte de réfutation. Car M. Thiébault, tout en admettant qu'il y a quelques phénomènes qu'on peut ranger sous l'étiquette de « l'Animisme ou Psychisme », les réduit aux cas de dédoublement et de télépathie, mais ne paraît pas se douter un seul instant que les phénomènes médiumniques — tels que matérialisations, typtologie, écriture automatique, etc. — puissent être attribuées à autre chose qu'aux Esprits désincarnés. C'est d'ailleurs ce qui résulte nettement du « Classement » dont il fait précéder son volume. A ce point de vue, l'auteur se range donc dans le groupe de l'Extrême Droite du spiritisme — groupe si clairsemé aujourd'hui.

M. Thiébault consacre bien quelques lignes au « subconscient » ; c'est pour dire :

> Mais il reste toujours à expliquer, ce que négligent de faire les partisans de l'inconscient, pourquoi des souvenirs éteints se rallument au contact des mains et d'une table, et comment ces souvenirs se muent en apparitions ou en révélations entièrement inattendues.

Eh, non ! Les partisans du subconscient n'ont pas négligé d'expliquer leur théorie de *l'automatisme moteur* par des pages admirables qu'on peut lire dans Myers et d'autres excellents auteurs, dont plusieurs spirites.

M. Thiébault se montre bien frappé par toutes les faussetés, les contradictions, les inconséquences qui fourmillent dans les communications soi-disant spirites ; il les signale à tout moment. Mais il s'en console en concluant (p. 172) : « *S'ils* [les Esprits] *nous trompent, c'est qu'ils existent* ». Non, non ; vous pourriez obtenir de fausses communications censées venir des diables ; cela ne prouverait aucunement que les diables existent.

On peut reprocher à l'auteur une documentation insuffisante relativement aux faits qu'il cite. Le long récit de M. Bérard, ancien magistrat et député, dont il fait le plus grand cas (p. 113), n'a aucune valeur, l'auteur ayant avoué qu'il l'avait inventé en entier, ne s'imaginant pas qu'on l'aurait pris au sérieux — ce en quoi il a eu tort. L'épitaphe du Baron de Conchy se trouve de tout son long à la page 27 de la Vie de cet illustre savant, écrite par C. A. Valson, en deux volumes, 1868. A la page 25, l'auteur confond évidemment la prophétie dite de l'Antechrist, ou du frère Johannès, irrémédiablement apocryphe et dont on ne trouvera jamais une copie datant d'avant la guerre, avec celle dite « de Mayence ou de Strasbourg », à laquelle se rapporte la prétendue divulgation par le curé de Sufflenheim. L'auteur croit

que les célèbres séances de la villa Carmen, à Alger, ont été tenues avec la médiumnité d'Eusapia. Et ainsi de suite.

Il découvre, en somme, un peu partout, dans ce livre, l'impréparation de l'auteur. Mais une grande partie de son ouvrage peut être lue avec fruit par les personnes non initiées ; elles y trouveront incontestablement une bonne moisson de faits et de pensées, qui pourront les amener à pousser plus loin l'étude des sciences métapsychiques.

En attendant, il y a dans ce livre quelques cas d'identification spirite, obtenus à Nancy, qui paraissent avoir de la valeur. Il y a en outre un cas très curieux et remarquable de photographie obtenue par le Commandant N., qui garda chaque jour entre ses mains une plaque photographique vierge, entourée de papier noir et enfermée dans une boîte de carton hermétiquement close. Après 15 jours de cette opération médiumnique, la plaque fut extraite de ses enveloppes ; elle portait le profil d'Eric, le beau-frère décédé du Commandant. Ce profil, reproduit dans l'ouvrage de M. Thiébault, est bien incontestablement un profil d'homme, et d'un homme qui, paraît-il, ressemble à Eric, dont la personnalité avait d'avance annoncé le phénomène, au cours de quelques séances médiumniques. Il s'agit donc d'une photographie de la pensée, sans appareil ! « Eric » explique ainsi le phénomène dans une communication par l'écriture automatique :

Tout est enregistré par la mémoire. Sans l'image enregistrée dans la mémoire, je n'aurais pu me révéler sur la plaque. Pour cela, il n'est pas nécessaire que ce soit dans la mémoire normale ; dans la mémoire latente cela suffit.

Judicieuses paroles, qui — bien entendu — peuvent s'appliquer aussi (et d'abord) aux incarnés.

Mais, quelle que soit la nature du phénomène — spirite ou purement animique — le fait en question est tout à fait remarquable.

Camille Marx-Lange (Mme) : **Science et Prescience** (Perrin, éd., Paris, 35, Quai des Grands-Augustins). — 3 fr., plus 20 %.

M. Edouard Schuré a écrit pour cet ouvrage une belle Préface qui aide à le comprendre et, dès le début, met les lecteurs dans l'état d'esprit nécessaire pour accueillir les conceptions philosophiques de l'auteur. Il nous montre Mme Marx-Lange comme un esprit porté à l'investigation des problèmes physiques et métaphysiques, mais, en même temps, comme une âme essentiellement intuitive et profondément poétique. Il en résulte que *Science et Prescience* ne se présente pas comme un livre strictement scientifique, ni comme un ouvrage de rigoureuse déduction philosophique, mais comme un livre d'intuition et d'inspiration personnelle. Il développe, en somme, une série d'idées hypothétiques sur la clairvoyance et les facultés cachées de l'âme. Ce sont ces facultés supranormales que l'auteur appelle *prescience*.

Ceux qui suivent de longue date nos *Annales* savent quelles sont les objections que nous avons l'habitude de faire aux données intuitives pour ce qui concerne la philosophie. Toutes les croyances les plus contradictoires, depuis les Religions jusqu'à l'Irréligion la plus absolue, ont tiré leur origine de l'intuition, que l'on a même parfois présentée comme de la « Révélation », et se sont crues autorisées d'elle. Pour distinguer les données intuitives fondées de celles infondées, nous ne disposons guère d'autres moyens que ceux fournis par la méthode scientifique de l'observation et de l'expérience. Ceci ramène, en dernière analyse, toute recherche à la méthode positive de la Science et les données intuitives à de simples hypothèses de travail.

Mais c'est justement ainsi que Mme Marx-Lange envisage les choses. « Actuellement — nous dit-elle — nous ignorons totalement si ces données hypothétiques deviendront données scientifiques, mais nous avons cru de notre devoir de les mettre à jour. » Elle espère que les hommes doués d'aptitudes techniques pourront y trouver matière à leurs études futures.

En effet, les conceptions *prescientes* de Mme Marx-Lange sont vastes et belles : « D'une série de faits incontestés, reconnus lumineusement par un nombre de savants dont la haute valeur ne souffrira pas le doute au point de vue de la véracité de leur existence, la lumière, peu à peu, se lèvera sur la terre, nouvelle aurore d'une ère de régénération et de beauté (p. 174). »

Dr Edm. Dupouy : **L'Au-delà de la Vie** d'après la Psychologie philosophique et expérimentale. — (Paris, 1917). — 3 fr. 50 (plus la majoration).

Dans cet ouvrage l'auteur rompt vigoureusement une lance en faveur des doctrines idéalistes et spi

ritualistes. Il salue le renouveau spiritualiste qui a paru se manifester, en ces dernières années, dans les hautes sphères de la pensée, approuvant l'avis de M. Lavisse, que ses causes ne doivent être cherchées, ni dans un retour à des croyances surannées, ni à une reprise du scepticisme passé, mais à une ferme volonté de l'âme d'être définitivement fixée sur ses destinées. C'est à cette question angoissante qu'elle vient demander d'abord à la Métaphysique une réponse formelle que viendront ensuite confirmer les affirmations de la Métapsychique.

Aussi, la première partie de l'ouvrage est consacrée à une étude assez étendue de la Psychologie philosophique intuitive à travers tous les temps et tous les peuples, venant ensuite à l'exposé des phénomènes positifs étudiés par la science expérimentale physiologique, citant des faits qui, à vrai dire, ne sont pas toujours les mieux choisis.

Une part assez grande est faite à l'exposé des idées idéalistes de plusieurs hommes de lettres et de science de France et de l'étranger.

J. Arthur Hill : **Psychical Investigations,** *Some personally observed. Proofs of Survival* (Cassell, éd., Londres, La Belle Sauvage, E. C.). Prix, **6 fr. net.**

Cet ouvrage a été recommandé par Sir Oliver Lodge comme « une addition autorisée aux preuves de facultés supranormales, et par endroits aux témoignages en faveur de la survivance de la personnalité au delà de la mort corporelle. » Même sans cette forte présentation de la part d'un investigateur si expérimenté, un lecteur attentif ne peut manquer d'être impressionné par le dernier livre de Mr J. Arthur Hill. Il est écrit avec un jugement admirable ; il est le résultat de recherches et expériences sérieuses ; tout fait pouvant être vérifié n'a pas manqué de l'être. Pour M. Hill, la question de la survivance est une question de *fait ;* il élimine toute opinion formée d'avance, ainsi que cet élément émotionnel qui, naturellement, se faufile facilement, comme un intrus, dans ces recherches. Les émotions constituent un facteur qui ne doit pas être ignoré ou dédaigné ; elles ajoutent de la force intensive et souvent suggèrent des interprétations intuitives de nature à éclaircir le sujet ; mais une discussion des preuves qui militent en faveur de la survie, à la « froide lumière » de l'examen rationnel, constitue un document supplémentaire d'une grande valeur.

Psychical Investigations est un document de cette nature. L'auteur présente en détail une intéressante partie des expériences par lesquelles il a été amené d'un agnosticisme absolu à la croyance: 1° que la personnalité humaine survit à la mort du corps ; 2° que, à notre trépas, nous rencontrons des amis ; 3° que le progrès continue dans l'au-delà.

Le médium avec lequel M. Hill a obtenu la plus grande partie des preuves présentées dans cet ouvrage, possède des facultés remarquables, non seulement de clairvoyance, mais aussi de clairaudience et entend des noms et prénoms avec une exactitude rare. J'ai eu moi-même une expérience avec lui, au cours de laquelle il m'a été donné d'observer quelques uns de ces cas. L'un des noms ainsi correctement obtenus a été donné au sujet de l'un de mes amis, décédé; or, il m'était absolument inconnu ; ce n'est que plus tard que j'ai pu le vérifier ; j'ai alors appris que la personne portant ce nom (assez rare) était morte il y a vingt ans déjà et était intimement liée à l'ami en question. D'autres faits m'ont été communiqués, en même temps, par le même médium ; j'ai pu ensuite en constater également l'exactitude.

La valeur des preuves de cette sorte ne peut être *complètement* appréciée que par ceux qui connaissent les faits en détail. Mais les lecteurs du livre de M. Hill sont mis à même de se faire une juste idée des faits par des notes textuelles permettant de connaître tout ce qui a été dit par le médium, *à* celui-ci, ou *en* sa présence, de manière qu'on peut découvrir tous les points d'où un renseignement quelconque serait parvenu au médium. Or ces points sont bien rares.

M. Hill écrit : « Si je suis maintenant porté à croire à l'existence personnelle après la mort, je le dois à des faits objectifs et non pas à une préférence subjective. Mon jugement n'a d'ailleurs pas été précipité. J'ai travaillé ce sujet durant plus de onze ans. »

H. A. Dallas

Dr Carlo Migliore : **Tecnica dell' Evoluzione Spirituale e Divina dell' Uomo** (Naples, F. Bideri éd.). — **2** lires.

Il s'agit d'un ouvrage philosophique et sous ce rapport quelque peu en dehors des questions dont nous nous occupons. Cependant, l'auteur base en partie sa discussion sur des données scientifiques, lesquelles se trouvent seulement entremêlées à des innombrables citations de la Bible. L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, le Dr Migliore expose quelques idées générales et fondamentales du Spiritualisme, dont il est devenu

un adepte fervent, après avoir longtemps flotté entre ses doctrines et celles du Matérialisme. Dans la deuxième, l'auteur se propose de parler plus spécialement de l'évolution spirituelle et surtout divine de l'homme, et des moyens qui la procurent ; mais cette Partie n'a pas encore été publiée. Enfin, M. Migliore touchera aux exercices pour le développement des pouvoirs psychiques dans l'homme.

Le Dr Migliore est un croyant dans la Réincarnation, dont il constitue le pivot de son système. C'est d'elle qu'il attend la transformation de l'être humain ; de l'esclavage de la matière, il le voit monter vers toute la manifestation de son entité spirituelle et divine.

Camille Flammarion : **Lumen**, 70e édition, cartonnée. — 1 fr. 50.

L'auteur observe, dans une note apposée à cette nouvelle édition, que *Lumen*, écrit en 1866, a été publié pour la première fois dans la *Revue du* XIXe *siècle* du 1er février 1867 ; développé, depuis, par des applications successives du même principe « d'optique transcendante ».

Quand un ouvrage peut se vanter d'avoir une telle histoire, dans laquelle on doit comprendre les innombrables éditions en toutes les langues principales, il est tout au moins oisif d'employer beaucoup de paroles pour le présenter maintenant au public sous sa nouvelle forme.

Aussi nous préférons nous limiter à signaler un fait, ne fût-ce que dans le but de faire rendre à César ce qui est de César.

Reproduisant dans notre fascicule d'août-septembre 1916 un article du docteur De Marco sur *La Reversibilité des faits psychiques*, nous parlions d'une hypothèse émise par le professeur Pearson, de Londres, selon laquelle, si un être imaginaire s'éloignait de la Terre avec une vitesse supérieure à celle de la lumière, il trouverait invertis, renversés tous les procédés naturels et toute l'histoire.

Eh bien, cette hypothèse avait été trouvée par M. Flammarion dès 1867 ; elle constitue la trame du Deuxième Récit, intitulé *Refluum Temporis*. Une note qu'on peut lire à la page 112 de la nouvelle édition de *Lumen* reproduit même un intéressant commentaire que l'éminent mathématicien Henri Poincaré a faite à cette fantaisie scientifique de M. Flammarion dans son ouvrage *Science et Méthode*.

« Flammarion — écrit-il — avait imaginé autrefois un observateur qui s'éloignerait de la Terre avec une vitesse plus grande que celle de la lumière ; pour lui le temps serait changé de signe, l'histoire serait retournée et Waterloo précéderait Austerlitz.

« Eh bien, pour cet observateur, les effets et les causes seraient invertis... Les changements qu'il observerait seraient pour lui imprévus et impossibles à prévoir... »

P. Saintyves : **La Guérison des verrues**. De la Magie médicale à la Psychothérapie. (E. Nourry, éd., Paris, rue des Etudes, 32). — Prix : 3 fr. 50 (plus la majoration).

Cet ouvrage a été publié vers la fin de 1913 ; les tragiques événements qui suivirent nous empêchèrent de nous en occuper alors. Son idée directrice est toujours celle qu'affectionne M. Saintyves, c'est-à-dire la recherche et la démonstration des rapports existant entre la science moderne et la magie des primitifs. Mais ce volume est plus particulièrement intéressant, parce qu'il concerne un fait bien précis, à la portée de tout le monde, absolument typique.

Le grand nombre et la variété même des recettes populaires pour obtenir la guérison des verrues, le caractère de quelques-unes d'entre elles — par exemple l'attouchement du manteau d'un... mari malheureux — montrent qu'il s'agit, en réalité, surtout de guérisons opérées par la suggestion. L'expérience par la suggestion verbale ou autre l'a ensuite incontestablement confirmé. Aussi, après avoir énuméré les systèmes de cures magiques, l'auteur relate les guérisons bien connues opérées par les Drs Gibert, Bonjour, etc. Le Dr. Bérillon a précisé la preuve en guérissant par la suggestion, d'abord les verrues de la main droite, ensuite celles de la gauche d'un patient.

De même, il paraît que les verrues peuvent être parfois *produites* par la suggestion, ou par l'impression désagréable produite par leur vue.

M. Saintyves cherche comment peuvent s'opérer les modifications organiques d'origine suggestive, et le montre, du moins comme on peut montrer ces choses, par des analogies, etc.

Peut-être aurait-il dû s'occuper des cas de guérisons des verrues chez des animaux, par les mêmes méthodes « superstitieuses » employées pour les hommes ; ainsi que des guérisons de verrues par suggestion télépathique, c'est-à-dire à l'insu du percipient. Ces cas sont enregistrés dans le volume des *Proceedings* et du *Journal* de la *Society for Ps. R.*

En concluant, M. Saintyves demande qu'au lieu de nier les guérisons obtenues par les remèdes populaires et superstitieux, on s'occupe d'en dégager ce qu'elles contiennent de réel et de scientifique, et qu'on commence par tâcher de guérir les écrouelles, les varices, etc., comme on guérit les verrues.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. de Vesme. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

29e Année — **1919. — Nos 4-5**

Prof. CHARLES RICHET

LUCIDITÉ

Les innombrables expériences qu'on a tentées sur la télépathie et la lucidité ont donné des résultats parfois très remarquables. Pourtant elles n'ont pu encore décider toutes les convictions.

Je n'ai pas la singulière prétention, en rapportant sommairement ces recherches nouvelles, de faire admettre par tout le monde, comme incontestée, la loi qui me paraît maintenant évidente...

« *Il y a pour notre intelligence des procédés de connaissance qui sont différents des procédés normaux.* »

Tout de même, puisque la précision avec laquelle j'ai fait ces expériences (qui ont réussi), a entraîné ma conviction, qui jusque là hésitait, il me paraît possible — et même probable — que la conviction des autres personnes parfois moins exigeantes que moi en fait de preuves, se comportera de même.

Le médium qui m'a donné ces témoignages de lucidité est une jeune femme que j'appellerai *Stella*, encore que Stella ne soit pas son nom véritable. Elle n'est pas médium professionnel. En effet, jusqu'à ce que j'aie expérimenté avec elle, elle ne savait presque rien du spiritisme, et même elle n'y croyait pas. Dans un cercle intime, le cercle où je l'ai vue pour la première fois, elle s'amusait, et elle amusait ses parents et amis, à écrire avec la planchette, depuis un an environ. Mais c'était soit par complaisance, soit pour se divertir.

Ce n'est pas avec la planchette que j'ai expérimenté (sauf une fois), mais simplement par des mouvements de la table, en épelant l'alphabet. D'ailleurs le procédé d'inscription (écriture automatique, parole, raps, mouvements de la table, planchette), n'a, au point de vue qui m'occupe ici, qu'une importance très secondaire, puisqu'il s'agit seulement de *métapsychique subjective*.

Deux conditions sont essentielles : c'est : 1° que le nom indiqué n'ait pu *en aucune manière* être connu de Stella, soit par une lecture, soit par une conversation antérieure ; 2° qu'aucun geste, aucune intonation, aucun jeu de physionomie, aucun mouvement (si imperceptible qu'il soit), ne lui fournisse une indication quelconque.

De là une sévérité absolue — je dis absolue — pour admettre tel ou tel résultat (1).

Lettre initiale	Prénoms masculins	Prénoms féminins
A	14	14
B	3	4
C	5	9
D	3	2
E	7	11
F	3	2
G	6	6
H	3	4
I	1	1
J	8	7
L	6	5
M	6	8
N	2	1
O	2	2
P	4	3
R	6	4
S	2	2
T	3	0
U	1	0
V	2	5
X	1	0
Y	1	1
Total. . . .	89	91

(1) J'ai eu bien des réponses étonnantes sur des choses que Stella n'a certainement jamais connues. Pourtant je les élimine dès qu'il y a l'ombre d'un doute sur la possibilité, très difficile à admettre, d'une notion antérieure. Ainsi Stella dit qu'il y a un marbre dans mon salon. ., que dans mon enfance j'allais à Epinay, que j'avais des amis nommés F B T O.. etc. Je ne mentionne pas ces réponses, car Stella, à l'extrême rigueur, eût pu connaître, par les voies normales de la connaissance, ces détails relatifs à moi, encore que ce soit le plus souvent hautement invraisemblable.

Pour me conformer à l'usage, et d'ailleurs, parce qu'il m'a paru qu'ainsi les résultats étaient meilleurs, j'ai supposé que les réponses de la table — ou de la planchette — m'étaient données par une morte que j'appellerai L.

Dans beaucoup de cas, les noms indiqués étaient des prénoms. Afin de mettre quelque rigueur dans l'appréciation de la probabilité mathématique que tel ou tel prénom sera donné, j'ai fait le tableau précédent, qui indique (approximativement) le nombre des prénoms habituels.

Il y a donc 180 prénoms possibles. Donc la probabilité de trouver un prénom inconnu (masculin ou féminin) est de $\frac{1}{180}$. Cette probabilité est sensiblement égale pour les noms masculins ou féminins soit $\frac{1}{90}$.

Bien entendu, de cette énumération, nous avons éliminé les prénoms qui ne sont jamais ou presque jamais employés, comme Procope, Prétextat, Lionel, Léandre, Diodore, etc. Car alors le nombre des prénoms eût été de 300, et plus encore.

II

Première série d'expériences

La première série ne comporte que trois expériences.

§ 1. — J'étais seul avec Stella.

Je demande à L quel est le nom d'une des deux femmes qui étaient, pendant mon enfance, chez mes parents, et qui s'occupaient de ma sœur et de moi.

Réponse nulle, incohérente.

Le lendemain, le premier nom donné (avant même que j'aie posé une question quelconque), est *Mélanie*.

Or je ne pensais absolument pas à Mélanie, qui fut cuisinière chez mes parents, il y a cinquante-cinq ans! Depuis cinquante-cinq ans, je ne crois pas avoir une seule fois jamais prononcé le nom de Mélanie, enfoui dans la profondeur des souvenirs les plus confus de ma première enfance. Je pensais à deux autres femmes, Louise et Dorothée (nourrice sèche et bonne allemande).

La venue inopinée du nom de Mélanie est très intéressante. Pourtant, à l'analyse, la probabilité n'en est pas très faible, car la probabilité d'un prénom féminin étant de $\frac{1}{90}$, comme il y en avait 3 de possibles, la probabilité d'une bonne réponse est $\frac{3}{90}$, soit $\frac{1}{30}$, c'est-à-dire à peu près la probabilité de deviner une carte dans un jeu de 32 cartes.

§ 2. — Je demande à L le nom du premier cocher de mon père (qui s'appelait Etienne). La réponse est *François*.

Or, le nom de François est le nom d'un brave homme qui fut cocher chez mon père, pendant trois ou quatre ans, après le départ d'Etienne. Je ne me rappelais absolument pas son nom, et c'est tout d'un coup, après que le nom de François a été écrit, que je me suis souvenu de lui. Son nom n'avait jamais été, depuis plus de trente ans, prononcé par moi, de même que je ne connais pas quelque autre nom de cocher ayant servi chez mon père.

La probabilité est donc de $\frac{2}{90}$, soit, si on l'ajoute à la probabilité du § 1, $\frac{1}{30} \times \frac{1}{45}$, c'est-à-dire $\frac{1}{1350}$.

§ 3. — Je reçois le matin une lettre de M. Ernest Fourneau (que je ne connais pas et dont le nom n'avait jamais été prononcé par moi). Je prends la lettre dans mon portefeuille, la plie soigneusement et la mets sous un livre. Ayant distraitement lu le prénom, je crois que le prénom est Eugène. Alors je demande à L le nom et le prénom de la personne qui m'a écrit cette lettre; la réponse est pour le prénom EST, pour le nom F.

Il y a quelques erreurs dans les réponses suivantes: FA... FE... FORUNI...

Alors, pour ne pas introduire ici le calcul assez compliqué des probabilités, et comme d'ailleurs Stella sait peut-être que j'ai un ami qui s'appelle Fournier, je me contente de mentionner EST et F.

La probabilité de E est de $\frac{18}{180}$, soit exactement $\frac{1}{10}$. En en effet, sur les 180 prénoms, il y en a 18 qui commencent par E.

Quant à la probabilité de EST sur les E, étant donné que 18 prénoms commencent par un E (Eugène, Eugénie, Ernest Ernestine, Emma, Emmanuel, Étienne, Etiennette, Élisabeth, Édouard, Edmond, Estelle, Émile, Émilie, Éléonore, Élise, Eusèbe, Eulalie), et que sur ces 18 il n'y en a que 3 où il y ait EST, la probabilité totale de EST est d'abord de $\frac{18}{180}$, puis de $\frac{3}{18}$, soit de $\frac{1}{10} \times \frac{1}{6}$, soit de $\frac{1}{60}$.

Quant à la probabilité d'un nom propre commençant par F, elle est de $\frac{1}{42}$. En effet, d'après le Tout Paris, sur 615 pages, il y a 26 pages dont F est la première lettre, soit $\frac{26}{615}$, soit $\frac{1}{42}$.

Ainsi, tout compte fait, dans cette expérience, irréprochable quant à la méthode, la probabilité d'avoir EST F. est de $\frac{1}{60} \times \frac{1}{42}$, soit $\frac{1}{2520}$.

Cette expérience 3 a été faite par la planchette : il est bien entendu que je ne regardais pas la planchette, que je ne faisais aucun geste, et que je laissais par une tierce personne, qui ignorait absolument le nom d'Ernest Fourneau, regarder et énoncer les résultats, lesquels étaient inscrits par moi, sans que je commisse la moindre indication.

Ainsi ces trois expériences, entre lesquelles n'intervint aucun résultat défectueux, ont donné quatre succès, alors que les probabilités étaient de $\frac{1}{30}$, $\frac{1}{45}$, $\frac{1}{60}$, $\frac{1}{42}$.

Il me paraît qu'on a droit de les multiplier l'une par l'autre, ce qui donnerait à peu près $\frac{1}{3.000.000}$, c'est-à-dire l'absolue certitude. Mais, en admettant qu'on ne soit pas autorisé à sommer les résultats, la probabilité de ces quatre succès est trop faible pour qu'on puisse admettre l'hypothèse du hasard.

SECONDE SÉRIE D'EXPÉRIENCES

La seconde série d'expériences, toujours avec l'inspiration de L et avec Stella comme médium, a été poursuivie avec mon ami. Martin (Georges) (1).

Ni Stella, ni moi, ne connaissions rien de Martin. C'est le hasard de circonstances inutiles à raconter ici qui m'a fait entreprendre cette recherche avec Martin.

Des prénoms.

§ 4. — Nous demandons à L. de nous donner quelques détails sur la famille de Martin, dont nous ne savions absolument rien.

Jean le fils.

(1) Le nom de Martin est un pseudonyme. Martin est licencié ès sciences, ancien élève de l'École normale supérieure. Pour toutes ces réponses obtenues par des mouvements de la table, Martin ne mettait pas les mains sur la table, et il nous tournait le dos, de manière que ni Stella, ni moi, ne puissions trouver dans sa physionomie ses gestes quelque indication.

C'est exact. La probabilité est de $\frac{1}{180}$. Je savais que Martin avait un enfant, mais je ne savais pas si c'était fils ou fille.

§ 5. — Quel est le prénom de la femme de Martin ?

Henriette.

Exact : probabilité $\frac{1}{90}$.

§ 6. — Donnez quelques détails sur la famille de Martin ?

Jean frère Henriette.

Exact : probabilité $\frac{1}{90}$.

§ 7. — Quel est le prénom du frère, mort, de Martin ?

André, il vit.

Réponse étonnante, car André est le nom d'un frère de Martin, non pas du frère mort, mais du frère vivant ; ce qui a été indiqué par le mot : il vit.

La probabilité est donc de $\frac{1}{90}$, puisqu'il ne s'agit que du frère vivant.

§ 8. — Parlez-nous de Louise.

Emile défend que dame écoute poésie.

Or Emile est le nom du mari de Louise.

La probabilité, encore que très petite, d'une telle réponse, est difficile à calculer, car demander : parlez-nous de Louise, ce n'est pas tout à fait la même chose que de demander : quel est le mari de Louise ? Il n'a d'ailleurs pas été dit, qu'Émile était le mari de Louise.

§ 9. — Parlez-nous des amis de Martin.

Alfred Noise.

Le prénom *Alfred* est exact ; et pour *Noise* il y a une erreur : c'est *Loisel*. En ne tenant pas compte de *Noise* ou *Loisel* (encore que ce soit peut-être un excès de sévérité, mais on ne peut pas se montrer trop sévère !) il reste donc la probabilité de $\frac{1}{90}$ (1).

§ 10. — Quel est le nom du père de Martin ?

Édouard.

(Martin dit : non ; c'est presque bien ; il faut corriger). En corrigeant, on a *Edmond*, ce qui est exact.

(1) Il est vrai *qu'un ami* de Martin, c'est une expression assez vague, car Martin a certainement d'autres amis qu'Alfred Loisel. Mais le nom de Noise ou Loisel précise tout. C'est comme si nous avions demandé : quel est le prénom de Loisel !

De fait, puisqu'il y a eu une erreur, il faut compter non pas $\frac{1}{90}$, mais $\frac{2}{90}$. En effet, il n'y a, sur 90 prénoms masculins, que deux prénoms commençant par *E D*.

§ 11. — Quel est le nom du père d'Henriette?

Jacques.

Exact : probabilité $\frac{1}{90}$.

§ 12. — Ce même jour il a été dit : *René frère de Martin.*

Or, précisément René est le nom du frère mort de Martin, nom que nous avions vainement demandé (§ 7).

La succession de ces 9 réponses exactes, pour lesquelles la probabiliié est environ de $\frac{1}{90}$, doit entraîner la conviction. Martin, qui jusqu'alors n'avait jamais entendu parler de métapsychique, a été absolument et radicalement convaincu.

De fait, Stella et moi, nous avons appris par la table :

1° Que la femme de Martin s'appelait *Henriette* ;

2° Que son père s'appelait *Ed...*

3° Qu'il avait un fils, nommé *Jean* ;

4° Qu'il avait un frère, *André*, qui vit, et un frère, *René*, qui est mort ;

5° Que le frère d'*Henriette* s'appelait *Jacques* ;

6° Qu'il avait un ami s'appelant *Alfred*.

Il n'y a pas besoin d'invoquer le calcul des probabilités pour comprendre que le hasard ne pourra jamais donner de telles réponses.

Même en admettant que les prénoms, très habituels, (comme Henriette, Jacques, Jean, André, etc.), masculins et féminins, ne sont pas au nombre de 180, mais de 100, et qu'alors la probabilité, au lieu de $\frac{1}{90}$, est de $\frac{1}{50}$, c'est tout de même, sur 6 expériences, une probabilité de $\left(\frac{1}{50}\right)^6$, c'est-à-dire la certitude (morale) que le hasard nous donne jamais de pareils succès.

Nous avons le droit de mettre cette probabilité de $\frac{1}{50}$ à la sixième puissance ; car nulle réponse défectueuse ne s'est mêlée aux réponses exactes.

III

AUTRES PHÉNOMÈNES DE LUCIDITÉ

Si j'ai insisté sur ces expériences de prénoms et de noms, c'est qu'elles se prêtent à un rigoureux calcul de la probabilité.

Celles que je vais donner maintenant, peu nombreuses d'ailleurs, confirment ce qui résulte des expériences sur les prénoms : à savoir que l'intelligence humaine possède des moyens de connaissance dont la nature échappe totalement à la science actuelle.

§ 13. — Martin a, le matin même, reçu une lettre de Henriette, qu'il lit et garde dans son portefeuille.

Nous demandons à L. : Qu'y a-t-il dans cette lettre ?

Jean a de fièvre il tousse.

Or, dans cette lettre, Henriette disait à son mari, absent de Paris, que Jean, atteint de coqueluche (ce que nous ignorions, Stella et moi), avait eu pendant la nuit une très violente crise de toux.

§ 14. — Autre lettre d'Henriette. Cette fois, Martin n'avait pas ouvert la lettre.

Jean joue rit longtemps voiture.

En réalité, il n'y avait rien de tel dans la lettre ; mais la réponse constate un fait véritable : avant de partir de Paris, Martin avait donné à son fils une voiture avec laquelle l'enfant s'était énormément amusé, pendant longtemps, sans consentir à s'en séparer.

Il va de soi que nous ignorions absolument ces détails.

§ 15. — Nous demandons à L de nous donner quelques détails sur Martin.

Georges il montre le dimanche faire des ouvrages d'art il essaie photographies.

Du fait, Martin, libre seulement le dimanche, monte dans un atelier qui est au dernier étage de sa maison, et il y fait des études photographiques ; encore qu'il ne soit nullement ni artiste professionnel, ni photographe.

Nous ne savions, Stella et moi, rien de tout cela.

§ 16. — Qu'y a-t il dans la lettre d'Henriette ? (une lettre que Martin avait lue et venait de recevoir).

Frère Henriette pense à voyage Maris.

Or, dans cette lettre le frère d'Henriette parlait de son très prochain voyage à Paris, et le commentait.

§ 17. — En quelle ville vivait Martin avec Alfred Loisel ?

(Stella et moi, nous savions vaguement que Mar-

tin, dans son enfance, avait vécu en Bretagne, où il est né).

Loria.

La réponse, encore qu'imparfaite, est cependant très remarquable, car, en remplaçant L par M (la lettre voisine), on a *Moria* (soit Morlaix).

§ 18. — Comment se nomme l'endroit où vivaient, à Morlaix, étant jeunes, Martin et Loisel ?

Kerceguen entrée par jardin.

La réponse est très exacte. La probabilité de Kervéguen est extrêmement faible.

Évidemment, ces probabilités ne peuvent être chiffrées, mais elles sont étonnamment petites. D'ailleurs, venant après les autres expériences, elles confirment ce que nous disions plus haut, à savoir qu'il y a, pour l'intelligence humaine, des modes de connaissance dont le mécanisme nous échappe.

Conclusions.

Malgré toutes les expériences déjà relatées par de nombreux auteurs, le fait de la *lucidité* est encore étrange, invraisemblable.

Il me semble pourtant que, par ces exemples sommairement exposés, la lucidité est désormais solidement établie. Nous pouvons donc la classer parmi les faits *métapsychiques*, c'est-à-dire des faits ne relevant pas de la psychologie normale, à nous connue.

Pourtant, avant de déclarer qu'il s'agit là d'un fait métapsychique, il faut se demander s'il n'y a pas soit une erreur d'observation (fraude ou maladresse), soit un hasard :

1° La *fraude*, dans ces conditions, est impossible, à moins de supposer cette énorme absurdité d'une collusion entre Martin et Stella. D'ailleurs, cette collusion même n'expliquerait pas le succès des trois expériences dans lesquelles il n'y a eu que Stella et moi.

Quant à ma bonne foi, le lecteur est forcé de l'admettre, encore qu'elle ne soit pas démontrable.

La bonne foi de Stella n'a pas à être mise en cause. Même si Stella avait voulu me tromper, elle ne l'aurait pas pu faire, puisqu'il s'agissait de noms et de faits qu'elle ne pouvait pas savoir ;

2° *Il n'y a pas de maladresse opératoire.* Quand celui *qui savait* faisait une question, il se contentait de faire cette question, sans rien de plus. Il ne touchait pas la table, ne la regardait même pas : il tournait le dos, restait impassible. Il n'inscrivait rien que ce que lui indiquait la tierce personne, laquelle, aussi bien que Stella, ignorait tout ;

3° *On ne peut pas accepter l'hypothèse du hasard.* Le calcul des probabilités s'y oppose absolument ;

4° Donc, la seule conclusion possible, c'est qu'il y a là un phénomène métapsychique, c'est-à-dire un procédé (mystérieux encore) de connaissance.

Il s'agit de savoir quel est le procédé. On dit : *télépathie.* Je le veux bien. Car, dans tous les cas indiqués ici, les réponses peuvent s'expliquer par la télépathie. Mais télépathie, ce n'est qu'un mot, et un mot qui n'éclaire rien du tout : c'est expliquer l'obscur par l'obscur, le mystérieux par le mystérieux, l'inconnu par l'inconnu. C'est un mot, un mot, et rien de plus.

Gardons donc le mot de *lucidité*, phénomène général, dont la télépathie n'est qu'un chapitre, et contentons-nous d'affirmer, en toute certitude, qu'il y a pour certaines intelligences humaines, des modalités de connaissances dont la nature nous est tout à fait fermée encore.

Je me propose évidemment de continuer ces recherches ; mais ce sera avec modération, et sans avoir, comme malheureusement c'est trop souvent le cas pour beaucoup de psychologues, la dangereuse prétention de faire l'éducation psychologique de Stella. Nous ne savons rien des processus mentaux de son idéation, et toutes nos tentatives d'éducation sont exposées à fausser, à pervertir ce mécanisme merveilleux, et jusqu'à présent impénétrable (1).

(1) Ce fut la première fois, après de longues et laborieuses années de recherches, que j'ai pu trouver enfin la preuve d'une lucidité se poursuivant, sans échec, pendant une assez longue série d'expériences.

Il est possible qu'en continuant mes expériences avec Stella j'obtienne des réponses encore meilleures. Il est possible que je n'obtienne plus rien de bon. Ces résultats à venir ne changeront rien aux résultats passés, qui me paraissent décisifs.

Dans un mémoire ultérieur, je préciserai les conditions qui ont accompagné ces expériences : hésitations, certitudes, répétitions, lenteurs ou précipitations dans les réponses. Mais, dans cet exposé sommaire, j'ai voulu uniquement établir le phénomène même de la lucidité. En une question si obscure, si contestée encore (à juste titre), l'essentiel est de démontrer d'abord par des preuves irréfutables le fait lui-même.

Je suis d'autant moins tenté de hasarder une explication que nulle des hypothèses qui se présentent ne me paraît satisfaisante.

HENRI POUTET

Phénomènes psycho-physiologiques à Bruxelles

Comment on pourrait expliquer les quelques cas de véridicité qu'on constate dans la Cartomancie et d'autres systèmes de Divination

Puisque les phénomènes intelligents que nous obtenons à Bruxelles sont susceptibles de vous intéresser (1), je viens vous communiquer un specimen des expériences que nous faisons dans notre groupe, qui s'est constitué à mon domicile, le 1er septembre 1914, et qui s'y est réuni régulièrement une fois par semaine depuis cette époque.

Nous avons été vraiment favorisés dans nos études, car les procès verbaux des séances relatent plus de 500 expériences ; la diversité de leur conception et la vérité de leur exécution sont aujourd'hui pour moi une cause d'embarras, car il m'est difficile de choisir, dans un tel nombre d'expériences, celles qui peuvent vous permettre de vous faire une opinion sur l'ensemble de nos études.

Je vais néanmoins faire de mon mieux pour vous être agréable ; mais pour compléter cette communication et vous documenter sur la genèse des phénomènes, sur la formation de l'Entité directrice, ainsi que sur les conditions psychiques du groupe, je me propose de vous faire une visite vers le premier avril et vous soumettre le recueil complet des séances, non pour vous en imposer la lecture ingrate et aride, mais bien plutôt pour vous convaincre de la véracité des faits et vous mettre à même d'en apprécier la valeur par la connaissance de tous leurs détails, car les détails ont une importance capitale ; ils jouent un grand rôle lorsqu'il s'agit d'établir une théorie.

Et d'ailleurs, pour les membres du gorupe, les détails constituent un élément savoureux d'imprévu ; ils stimulent l'intérêt et provoquent parfois leur admiration (1).

DONNÉES GÉNÉRALES

Lieu de réunion du groupe : chez Henri Poutet, à Bruxelles ;

Composition du groupe : Six personnes, dont deux dames ;

Condition de lumière : Lumière blanche, 50 bougies ;

Entité directrice : Stasia ; se dit être le double d'une personne vivante que nous n'avons pu retrouver, malgré toutes les indications fournies pour guider nos recherches.

Médium : Non professionnel, demande l'incognito ; n'opère que dans notre groupe ; sceptique en spiritisme, mais s'intéresse à nos études pour se rallier ensuite à l'hypothèse qui lui paraîtra s'adapter le mieux à l'ensemble des phénomènes ;

Le médium est en état apparent ue veille, mais *certainement* dans un état de transe spontanée et fugace ;

Etat d'esprit du groupe : Etude, Science, Spiritualisme ;

Intermédiaires matériels : Livres, cartes, pendules, épingles.

Moyens de communications : Typtologie, écriture automatique ;

Base intellectuelle des expériences : Les Nombres ;

Caractéristiques du groupe : Tolérance réciproque, cordialité, harmonie-volonté-persévérance ;

Particularités : L'âge des membres du groupe varie de 61 à 41 ans. Je suis le plus âgé : 61 ans ; le médium est le plus jeune : 41 ans ; parmi les membres, trois sont abonnés aux *Annales des Sciences Psychiques* : c'est vous dire qu'ils sont imbus de l'esprit de contrôle et d'observation nécessaires pour faire des études sérieuses.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 15 MAI 1915

Troisième expérience

Sont présents : H. Poutet ; Mad. P... ; Maurice D... ; Jane... ; Sim... ; Mad. S... ; De Vader (invité).

A moins d'indications contraires, toutes les opérations sont exécutées d'après les instructions typtologiques de l'entité *Stasia*.

Mme P... prend un jeu de 52 cartes, mêle, coupe et *extrait* une carte, inconnue de tous, qu'elle glisse sous une statuette.

Il s'agit de déterminer cette carte.

(1) Ayant entendu parler de séances médiummiques très extraordinaires qui avaient lieu à Bruxelles durant l'occupation allemande, chez l'un de nos abonnés, M. H. POUTET, nous avons prié celui-ci de nous communiquer le compte rendu de quelques-uns des phénomènes obtenus. M. Henri POUTET, ingénieur civil, est le Directeur Général d'une inportante Société commerciale belge. Le médium est un membre distingué du barreau de Bruxelles. — *Note de la R.*

(1) Nous avons eu, en effet le plaisir et l'honneur de recevoir une visite de M. Poutet, qui a bien voulu nous soumettre les albums dans lesquels sont enregistrés les procès-verbaux des séances, avec un soin méticuleux. — *N. de la R*

Maurice D..., médium, dit à De Vader, invité à cette séance, de prendre un *deuxième jeu*, de le mêler à volonté et de le déposer sur la table. Maurice D... prend son épingle de cravate, *pique* à la volée dans le jeu et prie l'invité de prendre, sans la regarder, la carte en dessous de l'épingle, puis de la glisser sous la statuette à côté de la première.

Nota : Cette opération est appelée PIQUAGE.

Maurice D... doit procéder à l'opération dite du *Pendule*. Pour cela, l'invité prend un *troisième jeu*, mêle à volonté et attend. — Maurice T... prend sa montre suspendue à sa chaîne ; il tient celle-ci entre le pouce et l'index, de sorte que sa montre constituant le pendule, puisse osciller librement à un centimètre du dessus de la table.

L'invité prend alors les cartes du jeu qu'il vient de mêler et les fait glisser une par une, face en dessous, donc *invisibles*, sous la montre du médium... Au passage de la douzième, le bras qui tient la pendule est brusquement contracturé, la montre s'agite, oscille violemment... le médium dit qu'il faut prendre cette carte et la mettre sous la statuette avec les deux précédemment tirées, sans la regarder.

Stasia demande que Maurice D... et Sim... procèdent à l'opération appelée *élimination*.

Les deux membres désignés s'exécutent, et l'élimination laisse finalement *une carte inconnue* à chaque opérateur. Ces deux cartes sont glissées sous la statuette.

NOTA. — Les deux opérateurs prennent, chacun, un jeu de 52 cartes, le mêlent à volonté, puis le divisent en un nombre de paquets déterminé par la seule volonté de l'opérateur ; chaque paquet, fait au jugé, contient un nombre variable de cartes.

Les opérateurs retournant respectivement les cartes de dessus de leurs paquets ; ces cartes sont donc visibles. Cela étant exécuté, les cartes *similaires* des deux opérateurs sont *éliminées*, mises de côté. — Exemple: les deux opérateurs ont retourné *as de trèfle*, cette carte est éliminée pour chaque opérateur.

Les opérateurs reprennent les cartes restantes, reforment leur jeu, mêlent à nouveau, procèdent à la formation de nouveaux paquets, retournent les cartes de dessus et éliminent les cartes similaires qui vont rejoindre les premières.

Les opérateurs recommencent cette opération aussi souvent et aussi longtemps qu'il est nécessaire pour qu'il ne reste finalement à chacun qu'une seule carte.

Il est évident que les *deux cartes résidus* sont semblables, mais ces cartes sont inconnues, du moins en état conscient et moral, car les opérations sont absorbantes et rapides, leur durée varie de 10 à 20 minutes ; dans de telles conditions il est difficile, mais cependant pas impossible, aux opérateurs de se souvenir des 51 cartes qui ont été éliminées pour connaître le résidu.

Mais d'ailleurs, ainsi qu'on va le voir plus loin, la connaissance du résultat de l'élimination ne peut exercer une influence sur l'expérience, puisque les opérations qui la composent sont *déjà exécutées*.

H. Poulet dit à Stasia : « Veux-tu nous dire à quoi tu veux aboutir ?

Stasia : « Oui, que Maurice D... écrive. »

Maurice D... prend le bloc-notes, tient le porte-plume appuyé sur le papier et, après avoir tracé quelques caractères informes, écrit automatiquement : « AS DE CARREAU. »

Stasia : « Voyez sous la statuette et vous comprendrez. »

De Vader, l'invité légèrement sceptique, s'empresse de retirer toutes les cartes glissées sous la statuette et qui sont les résultats successifs d'opérations diverses exécutées avec cinq jeux différents.

L'expression d'ironie sceptique fait immédiatement place à un ahurissement et à un effarement comiques, car *toutes* les cartes rendues visibles sont des AS DE CARREAU.

Réflexions

L'hypthèse de *l'inconscient* est admissible pour une partie des phénomènes concordants de cette belle expérience, notamment pour la vision de la carte inconnue et sa détermination au moyen du piquage, du pendule et de l'écriture automatique.

Mais si nous accordons à cet *inconscient individuel* la science et la puissance psychique nécessaires pour agir sur le cerveau, sur le système musculaire du médium, nous voyons une difficulté d'application de cette théorie dans l'élimination.

En effet, il est visible que les deux opérateurs Maurice D... et Sim..., sous une fausse apparence de libre arbitre dans le choix du nombre de paquets et du nombre de cartes qui les composent, ne sont que des *instruments* entre les mains d'une puissance *x*, qui *voit* sans discontinuer pendant toute la durée de l'opération les *cartes résidus* et qui agit constamment sur le système musculaire avec une certitude déconcertante pour obliger les opérateurs à ne *jamais* avoir ensemble les cartes résidus qui répondent à la carte à détermier.

Ne serions-nous pas autorisés, dans cette expérience, à admettre un *incoscient collectif* qui ne serait qu'un agrégat des *inconscients individuels* des membres du groupe, absorbés par *l'inconscient individuel* du médium et utilisés par lui ?

Nous devons avouer que cette théorie scientifique est très complexe et... assez obscure ; mais puisque la Scolastique se refuse formellement à l'étude de

la thèse spirite, il faut, avant d'accepter cette dernière, épuiser toutes les autres théories.... Ce sera long !...

EXTRAIT DE LA SÉANCE DU 19 FÉVRIER 1916

Mathématiques occultes

Sont présents : H. Poutet ; Mad. P...; Maurice D...; Sim...; Mad. S...; B...t.

Réunion à 8 heures. De 8 h. à 10 h., causerie et homogénéisation par le système habituel.

On passe dans le bureau, salle destinée aux expériences ; la chaîne est formée à l'exception de H. Poutet, qui sténographie. Comme toujours, l'entité Stasia, par la typtologie, donne ses instructions et les assistants opèrent avec une passivité absolue, sans savoir quel sera le genre de phénomène qu'ils auront l'agréable surprise de constater, mais ils ont la *certitude intuitive* qu'ils seront satisfaits.

Opérant chacun à son tour, les assistants tirent successivement, au hasard, huit cartes qu'ils étalent sur la table.

La première sortie est AS DE TRÈFLE.

La dernière sortie est NEUF DE PIQUE.

H. Poutet à Stasia : « Que vas-tu nous faire ce soir ? »

Stasia : « Avec la première carte, je vais faire la dernière par les mathématiques. »

H. Poutet : « Comment ? »

Stasia : « Traduisez la première carte en chiffres correspondant à l'ordre des lettres dans l'alphabet. »

On opère :

A	S	T	R	E	F	L	E
1	19	20	18	5	6	12	5

Stasia : « Divisez ce nombre par 125. »

On opère et on obtient 9 5 3 6 1 4 8 4 9.

Stasia : « Supprimez un chiffre sur deux après le 9. »

On opère, et il reste 9 3 1 8 9.

Stasia : « Puisqu'avec as je vais faire 9, supprimez le 1 et remplacez-le par 9. »

On opère : il reste 93989.

H. Poutet : « Que faut-il faire ? »

Stasia : « Je vais vous dicter par coups frappés les chiffres qui composent un nombre. »

H. Poutet inscrit :

1 5 4 5 0 3 3 6 6 6 9 0 9 9 7 0 3 0 7

et demande à Stasia : « Ensuite ? »

Stasia : « Multipliez le nombre que je viens de dicter par le nombre obtenu avec la transformation de *As trèfle ;* les 19 chiffres à gauche de la multiplication, que vous traduirez en lettres correspondantes de l'alphabet, vous donneront la solution du problème.

On opère :

```
            1 545 033 666 909 970 307
                              × 93 989
--------------------------------------
           13 905 303 002 189 732 763
          123 602 693 352 797 624 56
        1 390 530 300 218 973 276 3
        4 635 101 000 729 910 921
      139 053 030 021 897 327 63
--------------------------------------
      145 216 169 319 201 199 184 623
```

NEUF PICS TASIA

L'entité est sans doute fière de sa prouesse, car elle signe bravement la solution. Quant aux assistants, quoique favorisés par des expériences sans nombre, ils ne peuvent se défendre d'un certain frisson spécial indéfinissable, tenant de la joie et de l'effarement.

Un Inaudi eût été probablement capable de résoudre instantanément la multiplication, mais ce qu'il n'aurait pu faire, c'est en premier lieu *d'obliger* les assistants à tirer les deux cartes *as trèfle* et *neuf pique* qui, par convention, *représentent deux personnalités* du groupe, et en second lieu, de choisir précisément les cartes qui permettent seules de subir les transformations nécessaires pour que Stasia puisse signer son œuvre.

Or, dans le groupe, il n'y a pas d'Inaudi conscient. Maurice D..., H. Poutet et B...t, quoique connaissant les mathématiques, sont absolument incapables de pareil tour de force.

Et alors de nouveau la question : *Inconscient* ? *Esprit* ? Et si l'hypothèse de l'inconscient est admise, cet inconscient, possède-t-il le pouvoir de diriger le système musculaire des opérateurs abolissant ainsi la maîtrise du système nerveux dont il use à sa guise ?

EXTRAIT DE LA SÉANCE DU 26 FÉVRIER 1916

Mathématiques occultes

Réunion à 8 heures. Causerie générale sur la guerre, principalement sur les évènements tragiques qui se déroulent près de Verdun. Les assistants sont inquiets ; ils sentent la gravité de la situation ; leur esprit n'est pas aux expériences.

Il est 11 heures. H. Poutet, pour réagir sur la dépression morale qui gagne le groupe, détourne la conversation ; il rappelle la belle expérience de la séance précédente et il réussit dans sa tentative;

il propose alors, malgré l'heure tardive, de tenter l'obtention d'un phénomène.

H. Poutet tire une carte au hasard ; il la dépose, *inconnue de tous*, dans le tiroir de son bureau. Les assistants, à l'exception de H. Poutet, forment la chaîne.

H. Poutet dit à Stasia : « Il est tard ; si tu veux opérer par les mathématiques, nous désirons que tu agisses promptement. »

Stasia : « Oui. »

H. Poutet : « Cela indique que tu connais déjà la carte ? »

Stania : « Oui ; écrivez votre prénom et transformez-le en chiffres. »

H. Poutet : « Qui ?... Moi ?... »

Stasia : « Oui. »

H. Poutet opère : H E N R I
8 5 14 18 9

Stasia : « Multipliez par le nombre composé des chiffres que je vais frapper, et les quatorze derniers chiffres à droite donneront la solution. »

On inscrit :

1 1 1 9 5 2 15 7 7 3 1 6 6 2

Stasia : « Il y a erreur, il faut remplacer 15 par zéro. »

Une discussion s'élève et on constate en effet que Stasia a raison : *quinze* n'est pas un chiffre, c'est un *nombre*. Mais alors pourquoi quinze coups frappés ?...

H. Poutet : « Nous ne comprenons pas la relation de quinze à 0. »

Stasia : « Comment frapper zéro ? aucun coup ? J'ai pris la lettre O, la quinzième ; regardez la forme. »

Les assistants comprennent tardivement ; ils félicitent Stasia et se déclarent moins intelligents qu'elle.

Stasia : « Oui. »

H. Poutet remplace donc 15 par zéro et opère la multiplication.

```
          11 195 207 731 662
                   8 514 189
    ------------------------
         100 756 869 584 958
         895 616 618 532 96
       1 119 520 773 166 2
      44 780 830 926 648
     111 952 077 316 62
   5 597 603 865 831 0
  89 561 661 853 296
  --------------------------
  95 318 114 521 631 552 118
          N   EU  FCO EU  R
```

H. Poutet ouvre le tiroir, prend la carte inconnue, il la retourne... Stupéfaction générale : c'est NEUF COEUR. Or coïncidence, cette carte est la carte adoptée pour représenter H. Poutet dans le groupe... Stasia *force* cet opérateur à tirer la carte qui le représente... Elle solutionne le problème avec son prénom. Inaudi, où êtes-vous ?

EXTRAIT DE LA SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1916

Première Expérience

Lecture à travers les corps opaques

Sont présents : H. Poutet ; Mad. P... ; Maurice D... ; Sim... ; Mad. S... ; B...t ; Pierrard (invité).

La ville de Bruxelles est punie par l'occupant ; la circulation dans les rues étant interdite après 6 heures, la séance a été fixée à 4 heures du soir.

M. Pierrard, président de la Société métapsychique de Bruxelles, a été invité pour qu'il puisse contrôler un phénomène : il demande : « Stasia, savez-vous lire ma pensée écrite sur un morceau de papier ? »

Stasia : « Oui. »

M. Pierrard prend une feuille du bloc-notes, s'isole dans le fond de la salle, écrit un mot, plie le papier en quatre, l'enferme dans le tiroir du bureau et revient ensuite vers le groupe sans mot dire, toujours en dehors de la chaîne.

H. Poutet est également exclus de la chaîne ; il prend les notes.

Stasia : « Je veux indiquer l'*équivalent* du mot écrit au moyen d'un livre que Pierrard prendra lui-même dans la bibliothèque ; il piquera *à volonté* au moyen de quatre épingles pour déterminer les pages ; pour la lecture on suivra l'ordre du piquage et on prendra la page paire. »

M. Pierrard opère, pique 4 épingles et reprend sa place hors de la chaîne.

Stasia dicte : « *Première page :* la 13e lettre à partir du premier mot de la 7e ligne. »

« *Deuxième page:* 2e ligne — avant-dernier mot — deux dernières lettres.

« *Troisième page :* 9e ligne, 4e mot, 3e lettre.

« *Quatrième page :* 14e ligne, 5e mot, 1re lettre. »

H. Poutet : « Est-ce tout, Stasia ? »

Stasia : « Oui, vérifiez. »

Le livre pris au hasard est : *Etats superficiels de l'hypnose*, par *de Rochas*, qui a été relié avec *Les Etats profonds*, placés à la suite.

On procède à la vérification :

— *Première épingle*, page 94. On lit la 7e ligne : QUE SUR LA VUE. S'ILS DÉSIRENT... la 13e lettre est D.

— 2e *épingle, page* 130. On lit la 2e ligne : BISON D'UNE PARALYSIE PSYCHIQUE DATANT PEUT-ETRE DE FORT... — Les deux lettres de l'avant-dernier mot, sont D E.

— 3e *épingle*, page 154. On lit la 9e ligne : TROP IMPRESSIONNABLES. — LES COEURS... La troisième lettre du 4e mot est : E.

4e *épingle*, page 48 (des *Etats profonds* à la suite) TENAIT SON BRAS DROIT AU DESSUS... — La première lettre du 5e mot est : A

On voit déjà une répétition voulue dans les lettres et on simplifie DEA.

M. Pierrard, déçu, va chercher le papier enfermé dans le tiroir, le déplie, l'étale sur la table... On lit : « DIEU. »

Les membres du groupe sont dépités, ils eussent été heureux de pouvoir satisfaire M. Pierrard. On questionne Stasia :

Stasia : « C'est réussi, j'ai dit *équivalent.* »

On réfléchit, on cherche assez longtemps le nœud de l'énigme ; tout à coup, Maurice D... s'écrie : « Mais DEA en grec c'est *Divinité*, équivalent de *Dieu* (1).

Décidément, Stasia, que tu sois *Inconscient, Individuel* ou *Collectif*, ou Esprit... tu es bien intelligente et bien puissante.

Je m'excuse d'avoir retenu si longtemps votre attention par la communication de ces procès-verbaux ; je me proposais de ne vous donner qu'une expérience, mais j'ai réfléchi que ce serait par trop insuffisant, et puis j'ai été entraîné dans l'engrenage des souvenirs, en même temps que se dégageait, plus impérieux, le désir de vous convaincre de la réalité des phénomènes. Je ne dis rien de leur interprétation, je laisse à votre science le soin de suppléer à mon incompétence.

Je termine en vous priant de noter ue ces expériences détachées ne sont pas les plus intéressantes ; nous avons résolu des problèmes de cryptographie, très curieux, par l'intermédiaire de Stasia, bien entendu.

Mais la séance la plus merveilleuse a été celle dans laquelle un excellent sujet hypnotique, Jane, m'ayant promis 15 jours à l'avance de me prouver son influence psychique à une distance de 3 kilomètres, a parfaitement réussi dans sa tentative. Depuis 8 heures du soir jusqu'à minuit, une carte désignée à l'avance sortit sans discontinuer, quelle que fût la méthode employée pour la déterminer : pendule, élimination, piquage, saut d'une carte, vision dans un livre, etc., etc. Ce fut un véritable enchantement (1).

Veuillez agréer mes civilités distinguées,

H. POUTET

L'un des côtés les plus intéressants des expériences dont on vient de lire le compte rendu est sans doute celui qui tient à leur rapprochement, à leur application à certains systèmes de divination, et surtout à la cartomancie. Les psychites, en général, sont peu disposés à voir dans les cartes et de semblables adminicules employés par certains devins, autre chose qu'un moyen de fixer et mettre en action, pour ainsi dire, les facultés subliminales du sujet. Or il est manifeste que, si les phénomènes de Bruxelles sont authentiques, comme il semble, il pourrait bien y avoir en tous ces systèmes de divination quelque chose de plus réel, de plus objectif au moins: une Entité — quelle qu'elle soit — pouvant forcer une carte à sortir, de préférence qu'une autre, exerçant une influence mystérieuse sur la personne qui les manie. — Mais il est à peine besoin d'ajouter qu'en tout cas, ce phénomène ne peut se produire qu'en des cas très rares, avec des sujets exceptionnellement doués, et non à volonté, à jet continu, comme le prétendraient la plupart des cartomanciens.

Pour le moment, et dans une question qui demande tant de prudence, il nous suffira de toucher à cette question uniquement à titre d'hypothèse, méritant peut-être un examen attentif.

Note de la Rédaction.

(1) En latin, italien, espagnol, portugais, DEA signifie DÉESSE; une *Déesse* peut être considérée comme l'équivalent d'un Dieu. — *N. de la R.*

(1) Nous espérons pouvoir publier, dans nos prochains numéros, le compte rendu d'autres séances du groupe de Bruxelles.

H.-A. DALLAS

Quelques Problèmes des Investigations psychiques

A propos du livre « Raymond »

Nous avions depuis peu publié notre analyse sur le dernier ouvrage de Sir O. Lodge : Raymond, quand Miss H. A. Dallas eut l'amabilité de nous envoyer l'article que l'on va lire et dans lequel elle répond à quelques objections que nous avions faites (ainsi que, d'ailleurs, les firent d'autres critiques), au caractère des « communications sur la vie de l'Au-delà », attribuées à l'esprit de Raymond (Voir notre numéro de janvier 1917, page 7). Dans cet article, Miss H. Dallas soutient avec habileté et avec mesure les points de vue des spirites. Ce qui constitue l'intérêt de son argumentation, c'est qu'elle s'applique, non seulement aux « communications » qu'on rencontre dans Raymond, mais aussi à la plupart des autres, attribuées également à des Esprits. — N. de la R.

Il est encore trop tôt pour conjecturer quel sera l'effet permanent du livre intitulé *Raymond* qu'a publié Sir Olivier Lodge, mais nous pouvons déjà nous rendre compte de son effet immédiat. On peut affirmer sans exagération qu'aucun ouvrage concernant les sciences psychiques n'a jamais exercé une influence si étendue en si peu de temps. Il a arrêté l'attention d'un grand nombre de personnes qui avaient jusqu'ici passé à côté de ce sujet sans le daigner d'un regard ; il a fléchi des doutes qui avaient résisté à toutes les autres preuves, il a réconforté des cœurs affligés, il a renforcé la conviction des croyants, il a encouragé à tenter de nouveaux efforts des personnes qui déjà avaient lutté, durant des années, pour une cause impopulaire. C'est là un beau résultat, pour atteindre lequel l'auteur du livre n'a cependant pas échappé à de dures épreuves : d'abord, la plus douloureuse, c'est-à-dire le sacrifice d'un fils tendrement aimé ; ensuite une foule de circonstances désagréables et de critiques souvent désobligeantes.

Naturellement, il y a aussi un revers à la médaille. Le livre a causé de la perplexité et peut-être quelque défiance. L'opposition qu'il a rencontrée en certains milieux n'est pas toujours, ni entièrement, de parti pris. Ceux qui sont disposés à admettre la valeur probative de plusieurs incidents exposés dans l'ouvrage et qui seraient bien heureux d'accueillir les conclusions se dégageant de ces faits, se trouvent arrêtés par quelques détails qui, à leur avis, abaissent l'idée qu'ils s'étaient faite d'une vie future. On ne peut s'empêcher de sympathiser à ceux qui éprouvent ce sentiment. Ils ne savent pas comment apprécier la valeur relative du « vérifiable » et de l' « invérifiable » ; si le premier justifie la croyance que Raymond Lodge s'est réellement manifesté après sa mort, ils ne comprennent point pourquoi Sir Olivier Lodge semble si incertain au sujet de l'authenticité des communications dont on ne peut pas vérifier le contenu. Sir O. Lodge explique les raisons de ses doutes à la page 192 de son ouvrage; mais les personnes ayant déjà étudié le médiumnisme et constaté la difficulté des communications, seront probablement les seules à saisir complètement ce qu'il entend par la phrase: « Quelques affirmations sont probablement dûes à des dénaturations involontaires provenant du médium ». Les notes qu'on rencontre aux pages 196 et 199 montrent qu'il n'accepte pas entièrement bien des choses que dit le « contrôle » Feda ; ce sont probablement ces choses qui constituent la pierre d'achoppement pour les lecteurs moins entraînés, ceux-ci hésitent à accepter les conclusions auxquelles les amèneraient les épisodes probants, pensant qu'on ne peut admettre ces derniers sans admettre en même temps d'autres affirmations qui choquent et semblent indignes et absurdes.

Pour les personnes bien au courant de ces questions, l'affaire se présente, naturellement, sous un tout autre aspect. Ces personnes ont appris, en effet, qu'une communication à travers un médium est une chose bien plus compliquée que ne le supposent généralement les gens inexpérimentés ; elles savent que, loin d'être faciles, ces communications sont sujettes à toutes sorte d'obstacles. D'abord, l'être dont vient le message *pense* ; il ne parle pas. Un de ces êtres, se manifestant au moyen de Mme Piper entrancée, s'exprimait ainsi : « Je ne sais pas dire au juste comment vous m'entendez... Comment pouvez-vous m'entendre parler, alors que je ne fais que *songer* ?... » Parfois un mot est transmis exactement, mais le plus souvent ce n'est que l'*idée* qui atteint l'esprit du médium, voire même celui du « contrôle » (1), et elle prend

(1) C'est-à-dire l'Esprit qui, selon le système généralement admis surtout par les spirites anglais, sert d'intermédiaire entre les autres Esprits qui se communiquent et le médium, après être entré en rapport avec ce dernier, ou en « avoir pris le contrôle ». — *Note du Trad.*

une forme dans la langue dont le médium trouve plus facile de se servir. L'idée peut être mal comprise, mal traduite, pour ainsi dire ; les conditions existant dans une autre vie n'étant pas familières au médium, elles peuvent être exprimées dans un langage qui convient uniquement aux choses terrestres. Ces descriptions sont ainsi très sujettes à être détournées de leur vraie signification ; on ne peut pas y attacher beaucoup d'importance ; toute tentative pour les considérer comme exactes et autorisées a beaucoup de probabilité — comme le dit Sir Olivier Lodge — « de retarder la conviction des personnes douées d'esprit critique » (p. 192).

Dans un livre très intéressant (malheureusement épuisé) : *From Matter to Spirit*, par M. De Morgan, se trouve enregistrée la communication suivante : « L'Au-Delà a ses couches, ses lieux de repos, ses abris, ses « *conforts* » ; personne n'a à regretter ceux de la Terre ; mais quand on s'efforce de leur donner des noms empruntés aux choses terrestres équivalentes, la ressemblance disparait... les mots font alors défaut comme les idées (p. 204).

De même, M. Underwood, dans un ouvrage intitulé *Automatic Writing*, raconte qu'une question posée par son mari : « Que pouvez-vous dire au sujet de la nature de la sphère que vous habitez ? » reçut la réponse suivante :

Il n'y a pas dans votre langage des paroles dont nous puissions faire usage pour vous répondre à ce sujet. Les expressions verbales sont inadéquates pour indiquer des choses dont il n'y a pas l'équivalent dans votre plan.

Ces communications, ainsi que d'autres analogues, semblent fort raisonnables ; mais ceux qui sont tout nouveaux à ces études n'ont pas le moyen de faire des comparaisons leur permettant d'interpréter plus justement ce qu'ils lisent.

Une autre cause de confusion avec laquelle sont familières les personnes s'occupant d'études psychiques ce sont les « pensées marginales » pouvant intervenir dans la communication ; c'est-à-dire les pensées présentes dans l'esprit du médium, ou celles qui passent d'une façon fugitive dans l'esprit de l'Intelligence, auteur de la communication. Dans une communication reçue par ce consciencieux investigateur qui est le professeur Hyslop (1), on trouve les paroles suivantes :

Il est à peu près impossible de ne laisser sortir que les termes voulus. Essayez vous-mêmes dans les conversations ordinaires de la vie ; vous constaterez combien les idées fugitives s'entremettent considérablement en embrouillant l'idée que vous vous proposez d'exprimer.

Il peut être impossible de corriger les erreurs faites de cette manière, parce que l'Intelligence se communiquant peut ne même pas connaître en quelle mesure son message est parvenu, ou en quelle forme il a été transmis. En outre, en plusieurs cas, seulement des fragments de l'idée transmise ont été réellement reçus ; il est vraisemblable que les parties ainsi supprimées du message auraient éclairci celui-ci. Dans une communication censée venir de Frédéric Myers (au moyen de Mme Holland, bien connue dans les Recherches psychiques), on lit : « Alors nous avons l'impression comme si une seule phrase sur vingt que nous avons cherché de vous transmettre, vous était parvenue ». (*Proceeding of the S. P. R.*, Part LV).

A ces causes de confusion et à d'autres semblables il faut ajouter les interrogations adressées par l'un des expérimentateurs pendant qu'on attend un « message ». Nous devons nous représenter l'intelligence invisible qui s'efforce de concentrer la pensée de façon à ce qu'elle puisse atteindre les incarnés et être nettement reçue par eux ; nous comprendrons alors quel dérangement peuvent apporter dans la communication les questions qu'on adresse inopportunément.

Le professeur Hyslop nous dit que « toute question peut plus ou moins déranger l'équilibre établi par l'intelligence qui se communique ». L'une de ces intelligences exprime ainsi cette difficulté : « Chaque mot venant d'un autre met en mouvement un train de pensées ». Ce train de pensées peut se déclancher de l'esprit du médium, avec ce résultat, que la passivité est perdue et que le message de l'invisible ne parvient plus ; il peut aussi frapper l'imagination du « contrôle », ou empêcher la concentration de la part du transmetteur.

En certains cas, il peut être désirable de s'exposer à ces dangers afin d'atteindre un but d'une certaine importance. Sir Olivier Lodge et le prof. Hyslop adressent parfois des questions d'une manière bien délibérée ; mais enfin, nous devons prévoir le dérangement qui peut en résulter et troubler les réponses dans une mesure quelconque.

George Pelham, l'un des « contrôles » se communiquant le plus nettement par l'organe de Mme Piper, trouvait évidemment fort fatigantes les

(1) Quelques-unes parmi les questions discutées dans cet article se trouvent largement développées par le prof. James H. Hyslop dans son *Journal of the American Society for Psychical Research*, Janvier et Février 1917.

interruptions. Il dit à un certain moment : « Pourquoi me confondez-vous ainsi ? Pourquoi ne pas me laisser parler librement et vous rapporter à ce qu'elle dit, sans m'interrompre sans cesse ? »

Ce n'est que grâce à la concentration que l'intelligence transmettant les messages peut se maintenir en contact avec le médium récepteur. Les « transmetteurs » parlent de la « perte de contact » comme d'une des causes de confusion, en disant, par exemple : « Alors, j'ai commencé à perdre ma prise sur la lumière (1). » » J'ai perdu ma prise sur la lumière ; c'est de là que vient le dérangement ». Quand la concentration fait défaut, les pensées de passage sont prêtes à intervenir ; les pensées d'autres cerveaux peuvent s'introduire dans celui du médium. Ce qui se produit au téléphone quand on intercepte des fragments d'autres conversations peut montrer cette cause de confusion dans les expériences médiumniques.

Ces considérations feront comprendre pourquoi ceux qui n'ont jamais étudié la médiumnité rencontrent des pierres d'achoppement là où les personnes expérimentées peuvent se frayer aisément un passage.

Ceci n'implique aucunement que nous soyons justifiés à négliger entièrement les descriptions que nous rencontrons en *Raymond* et en d'autres ouvrages, concernant les conditions de l'existence dans l'Au-delà. Il faut faire attention à « ne pas jeter négligemment le bébé avec l'eau de son bain ». Il est fort possible qu'on puisse remonter à la source des détails élaborés qui sont fournis en *Raymond* et ailleurs. Cette source peut être d'origine terrestre. Sir Olivier Lodge laisse bien entendre qu'il est de cet avis quand il écrit : « J'avoue que je crois que Feda peut avoir tiré une grande partie de tout cela — peut-être même le tout — de personnes ayant lu ou écrit quelques-uns des livres auxquels je fais allusion dans mon Introduction » (p. 198). Et un peu plus loin : « Je n'ai pas pu remonter à la source de ce prétendu renseignement » (p. 199).

Mais quand nous possédons des preuves de contact avec Raymond dans le même entretien, nous devons admettre qu'il est au moins possible que le même Raymond est aussi l'auteur des descriptions de la vie de l'au-delà, contenant probablement certaines idées qu'il désirait transmettre, bien qu'elles aient pu subir une déformation plus ou moins profonde au cours de la transmission.

A quelle méthode devons-nous avoir recours pour séparer les idées exactes de celles fictives et erronées ? D'abord, il nous faut tâcher de découvrir l'idée constituant la base des descriptions dont il s'agit ; si nous croyons l'avoir saisie, il nous faut la comparer avec d'autres affirmations, provenant d'autres médiums, sans exclure celles qui nous paraissent de prime abord absolument contradictoires ; celles-ci peuvent peut-être nous fournir, à leur tour, quelques éclaircissements utiles. Si nous trouvons que ces idées, dans leur ensemble, se confirment mutuellement, nous pourrons examiner ultérieurement la question à la lumière des analogies qui sont à notre connaissance. En effet, l'unité de l'Univers se manifeste très nettement dans l'universalité des principes ou des lois qui le gouvernent. Nous n'avons aucune raison pour supposer que le fait de la mort produise une réelle rupture dans la continuité de la vie, ou que les mêmes principes fondamentaux qui règlent la vie ou l'esprit sur la terre ne règlent plus la vie ou l'esprit dans un autre état d'existence.

Pour mieux éclaircir ce point, je prendrai l'un des paragraphes qui ont paru les plus étranges et même les plus choquants en *Raymond*. Je fais allusion à la page 197.

Gardant bien présentes à la mémoire les considérations émises aux pages précédentes, examinons les affirmations faites médiumniquement au sujet des désirs physiques éprouvés et satisfaits dans l'au-delà, et tâchons de découvrir les idées principales qui semblent s'en dégager.

Voici comment s'exprime Feda (« contrôle » de Mme Léonard, le médium) : « Il [Raymond] dit qu'il n'éprouve pas maintenant le besoin de manger, mais il ajoute que quelques-uns l'éprouvent bien et se satisfont, grâce à quelque chose qui a toute l'apparence de mets terrestres. Les êtres qui se trouvent dans ce monde-ci tâchent de se procurer tout ce qu'il leur faut. Un gaillard qui est arrivé, l'autre jour, parmi nous, désirait vivement un cigare. » Après avoir dit qu'on peut manufacturer toute sorte d'articles, Feda continue en disant :

Ce n'est pas comme dans l'autre plan, mais on a pu manufacturer ce qui paraissait un cigare... Seulement, quand il commença à le fumer, il s'aperçut que cela ne lui procurait pas tant de plaisir. Il en a fumé quatre en tout, et maintenant il ne se soucie guère

(1) Le médium est appelé une *lumière* par quelques-un des transmetteurs, parce qu'il présente pour eux un certaine luminosité, à ce qu'ils affirment.

d'en avoir d'autres. On n'en tire pas la même satisfaction que sur la terre, et alors on les néglige. Mais quand on arrive ici, on désire telle et telle chose... Il [Raymond] veut faire comprendre que cela est aussi naturel que dans le plan terrestre.

L'idée principale se cache dans cetté dernière phrase. « Aucun paradis, aucun enfer attend soudain l'homme de l'autre côté de la mort. La vie y paraît naturelle, *parce que les mêmes principes qui règlent la vie de ce côté président aux conditions dans l'au-delà* ! Raymond désire nous faire comprendre que « c'est aussi naturel que dans le plan terrestre ».

L'un des principes que nous voyons en œuvre dans notre existence, est la force de l'habitude. C'est un principe dominant en toute évolution : c'est par l'habitude que les créatures s'élèvent ou descendent dans l'échelle de l'être. Un Tommy britannique qu'une mort violente a arraché de son corps n'est pas immédiatement délivré de la force de ce principe. Il est peut-être mort sa pipe à la bouche, *et s'il était esclave de son habitude de fumer*, est-il probable qu'il perde soudain tout désir de satisfaire sa passion ? Il n'y a aucune raison pour s'attendre à ce miracle, contraire à tout ce que nous apprend l'expérience. Le rapprochement avec d'autres communications médiumniques semble confirmer d'un façon surabondante la croyance que les habitudes qui se sont formées au cours de cette vie continuent tant que l'esprit n'a pas appris à s'en libérer.

Qu'il en est ainsi pour les habitudes mentales, c'est ce que l'on sera probablement tout disposé à admettre. Ce qui est difficile à comprendre, c'est comment cette règle peut s'appliquer, après la mort, à des habitudes corporelles. Et pourtant, pour résoudre cette question, on n'a qu'à songer que, ainsi que nous l'apprend la science, les sensations physiques sont en réalité et en dernier ressort des sensations *mentales*. C'est l'esprit qui est conscient des sensations : les molécules du corps, les nerfs eux-mêmes ne sont que les voies par lesquelles les vibrations sont transmises au cerveau, où elles produisent des changements qui, d'une façon inexplicable quelconque, sont interprétés par l'intelligence comme des sensations.

Une fois que nous avons bien saisi le fait que c'est l'intelligence, et non pas le corps, qui ressent le plaisir ou la souffrance, nous n'aurons pas de difficulté à admettre que des esprits chargés de ce ministère puissent, si c'est nécessaire, produire des sensations en d'autres esprits soumis à leurs soins et qui viennent à peine de se désincarner.

L'expérience et la science admettent la possibilité que l'on crée de ces illusions. Mais il reste encore une question : pourquoi les esprits exerçant dans l'au-delà leur ministère se plieraient-ils à ces désirs terrestres ? Une analogie peut suggérer la réponse.

Dans certaines maisons où l'on soigne les alcooliques on a l'usage de se servir d'une boisson sans danger, qui est administrée aux personnes prises par l'envie d'alcool. Une fois que l'habitude s'est trouvée ainsi rompue, le patient peut être soumis de temps en temps à son désir d'alcool sans qu'on le satisfasse, et ce système est manifestement sage, en ces moments de lutte intérieure. Ainsi les patients sont guéris, peu à peu, comme par l'emploi des béquilles, jusqu'au jour où il peuvent se passer d'aide. Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas un grand nombre de personnes qui, ayant toujours, jusqu'au moment de leur décès, identifié leur vie consciente avec le corps physique et ce qui l'entoure, se sentent, après la mort, comme s'ils possédaient encore leur corps matériel ; en ces conditions, leurs pensées ne peuvent que se tourner naturellement aux choses terrestres.

Un fait analogue se produit souvent quand un membre a été amputé : la personne ayant perdu une jambe a encore la sensation de l'avoir. Un choc soudain peut amputer — pour ainsi dire — tout l'organisme humain ; alors le décédé éprouve encore l'impression d'en disposer, parce qu'il garde des sensations, devenues une habitude mentale. Cela devrait nous réconforter de croire qu'une tendre sympathie nous attend pour aider aux besoins d'un esprit en ces conditions, et qu'on aura soin de lui avec autant de sagesse et d'habileté que s'il se trouvait dans une maison de convalescence sur la terre ; il sera graduellement détaché des choses physiques, et le sevrage sera fait aussi rapidement que possible.

Feda dit : « *Quand il commença à le fumer il n'éprouva pas autant de plaisir qu'il l'avait escompté* ». On dirait que la *concentration de la pensée* sur le désir de fumer a été détournée par la sensation désirée. « Il n'éprouve pas la même satisfaction qu'avant, et alors celle-ci tombe peu à peu. Mais quand ils sont arrivés, ils désiraient telle et telle chose ». Il n'est point nécessaire d'insister sur le naturel et le sens commun de cette remarque.

Mon intention n'est pas d'affirmer que l'effet est

uniquement produit par la suggestion mentale ; les paroles attribuées à Raymond semblent bien indiquer qu'on emploie des moyens qui sont aussi réels et objectifs pour ceux de l'au-delà que les objets extérieurs le sont pour nous. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais cela prolongerait excessivement cet article ; il me suffira donc d'éclaircir le principe général de l'interprétation par ce que j'ai dit.

Je ne peux toutefois pas terminer sans toucher au côté éthique de la question. S'il est vrai que les habitudes et les sensations physiques finissent par faire partie de notre mentalité et ont une persistance qui peut durer après qu'on a quitté pour toujours le corps physique, combien ne devons-nous pas tâcher de maîtriser toutes nos habitudes, et de les abandonner si nous croyons devoir le faire. Ceux-là seulement qui sont devenus les esclaves des habitudes en cette vie, et qui ont identifié leur conscience avec le corps et son entourage physique se trouveront encore liés à la terre par leurs pensées et leurs sensations quand la porte d'un autre monde se sera ouverte pour eux.

La condition idéale de ceux qui prétendent arriver au contrôle d'eux-mêmes et à la liberté d'êtres spirituels n'a peut-être jamais été mieux exprimée que par le philosophe-esclave, Epictète :

Nous aussi nous sommes Ses rejetons. Chacun de nous peut se nommer un fils de Dieu. Comme nos corps sont reliés à l'univers matériel, sujets, durant notre existence, aux mêmes forces, dissous quand nous mourons dans les mêmes éléments, ainsi, en vertu de la raison, nos âmes sont reliées à Lui, dont elles constituent un prolongement, étant réellement des parties et des rejetons de Lui... Si nous parvenons à réaliser cette union, aucune pensée basse et indigne ne peut pénétrer dans nos âmes. Le sentiment de Dieu constitue une règle, un modèle pour notre vie. Il nous a donné la liberté de volonté ; il n'y a aucun pouvoir au ciel ni sur la terre pouvant s'opposer à notre volonté. Nous sommes des athlètes de Dieu auxquels il a fourni une opportunité de montrer de quelle étoffe nous sommes faits.

Encore des visions de troupes et combats

Dans nos fascicules de Novembre-Décembre 1915, Janvier, Février et Mars 1916, nous avons publié toute une série de documents qui se rapportent à des visions de batailles ou des défilés de troupes apparaissant en l'air, ou sur la terre et même de combats navals. Parmi ces visions, quelques-unes pouvaient peut-être être attribuées à un mirage, bien que la chose n'ait pas été prouvée; d'autres ne pouvaient pas être expliquées ainsi, du moins quand elles paraissaient se rapporter à des événements passés ou à d'autres qui ne se sont réalisés que plus tard. Le caractère supranormale d'un grand nombre de ces visions, ayant eu parfois une foule de témoins, paraît incontestable ; il est probable qu'il soit souvent analogue à celui de certains phénomènes de hantise. L'importance de ces visions, qui a été, jusqu'ici, trop négligée, nous amène à en recueillir quelques-unes encore qui nous ont été signalées en ces derniers temps.

La vision du berger de Tiree

Nous commencerons par la relation autographe de Mrs. Low, de Courie, Perthshire, Ecosse, traduite par Mr. C. J. H. Hamilton, à qui elle a été confiée par le *Light*, qui en a publié un résumé.

Dans l'île de Tiree, comté d'Argyleshire, Ecosse, demeurait un berger appelé Angus Macdonald. Pendant qu'il rentrait chez lui à pied, une nuit éclairée par la lune, entre minuit et une heure du matin, il vit un long cortège composé d'hommes qui s'avançait vers lui en rangs de quatre. Il se dépêcha afin d'arriver à une petite ferme qui avoisinait la grande route, et avait atteint la première porte, qui était celle de la grange, lorsque le défilé s'avança près de lui et il vit, à sa grande surprise, qu'il était composé de soldats habillés en tuniques écarlates. Il s'arrêta ébahi pendant qu'ils défilaient au nombre de trois à quatre cents hommes, ayant derrière eux un officier monté sur un beau cheval gris. Son étonnement fut tel, qu'après le défilé du dernier rang, il les suivit pendant quelques moments sur la route jusqu'à ce qu'ils débouchèrent sur une lande. A ce moment l'officier s'arrêta, et avant qu'Angus puisse se rendre compte de ce qui allait arriver, tous les soldats étaient assis sur l'herbe. Sans attendre pour voir davantage, le berger courut vers la ferme et éveilla les habitants en leur montrant le commandant et les soldats, mais

ils ne pouvaient rien voir de tout cela. L'histoire se répandit au point qu'à la fin les jeunes gens ne voulaient jamais traverser cette partie de la route seuls pendant la nuit. Le berger raconta son histoire à tout le monde. Quelques-uns disaient qu'il était halluciné, d'autres qu'il avait l'esprit dérangé, et le ministre de la paroisse lui demanda s'il n'était pas ivre ce soir-là. A la fin, il refusait de répondre aux questions qu'on lui posait sur ce sujet et l'incident fut oublié.

Vingt-deux ans et un mois s'écoulèrent jusqu'au moment où avait lieu ce qu'on appelait dans les *Highlands* les émeutes des *crofters* (petits fermiers). Dans cette île, il y avait une ferme inoccupée. L'intendant du Duc d'Argyle l'afficha ; mais les *crofters* trouvant l'occasion belle pour obtenir cette ferme comme pâturage pour leur bétail, s'adressèrent au duc et essuyèrent un refus. Alors ils passèrent outre, prenant possession de la ferme, et devinrent de toutes façons si turbulents que l'intendant du duc fut effrayé et quitta l'île. Le duc demanda l'envoi de cinquante agents de police de l'île de Tiree ; ils vinrent et arrêtèrent neuf des meneurs. Ils furent jugés à Edinbourg et condamnés à des peines variant entre neuf à douze mois de prison. Mais cela ne suffit pas pour arranger l'affaire, et les *crofters* se conduisaient aussi mal qu'auparavant, jetant des pierres contre les policiers et les maltraitant de toutes les façons.

Mais par une belle matinée du mois de juin les habitants se réveillèrent pour voir plusieurs vaisseaux de guerre à l'ancre dans la Baie de Scarinsh. A sept heures du matin, des fusilliers marins furent débarqués et reçurent l'ordre de se rendre à Greenhill, endroit qu'ils pouvaient atteindre seulement en passant par la petite ferme dont il a été fait mention. Le bruit se repandit comme une traînée de feu que les soldats arrivaient, et les gens affluaient de toutes les directions pour les voir. Le vieillard Macdonald se posta dans le même portail de grange (de sa vision) pendant le défilé. Aussitôt qu'ils furent arrivés à la lande dont il a été question, l'officier monté sur le cheval gris (le capitaine Eagles) ordonna une halte, et les soldats s'assirent sur l'herbe et se mirent à déjeuner. Le ministre de la paroisse s'approcha du vieux berger et lui dit : « C'est bien ce que vous avez vu, Angus ». Celui-ci répondit : « Oui, et plusieurs de ces garçons qui viennent de passer ne devaient pas encore être nés cette nuit-là où je me suis posté dans ce lieu même, il y a vingt deux ans au mois dernier, et où je les ai vu passer de la même manière que nous les avons vu défiler tout à l'heure. »

Depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre on pouvait voir les soldats qui s'amusaient dans les champs à aider les paysans qui moissonnaient. Je me rappelle très bien de cela ; j'avais neuf ans à cette époque. Quelques-uns des fusiliers étaient logés dans les bâtiments de notre école. Au mois de septembre ils quittèrent l'île de Tiree pour Plymouth.

Déclaration de Mrs. Low, de Mill of Ross, Cowrie, Perthshire, Ecosse, auteur du récit traduit ci-dessus.

Je soussigné, Isabella Sinclair Low, me souviens des soldats et de l'émeute des *Crofters*, etc. Je les ai vu défiler devant la maison de mon père en route pour Greenhill. J'avais dix ans et demi au moment où les soldats étaient logés dans le bâtiment de l'école, à environ un quart de mille de la maison de mon père. Je me rappelle aussi que les soldats sont venus dans notre maison pour boire du lait. Mr. Mac Deatmid est encore l'agent du duc d'Argyle, et Angus Macdonald, le visionnaire, est mort à son service comme berger. La veuve de Macdonald est décédée il y a environ trois ans, à l'âge de 99 ans. Au moment de l'émeute des *crofters*, le duc en possession du titre était le septième duc d'Argyle. Le huitième duc était alors Marquis de Lorne. Je suis âgée actuellement de quarante-deux ans.

Angus Macdonald a parlé de sa vision à beaucoup de monde, mais ne croyait pas qu'il vivrait assez longtemps pour la voir se réaliser. Il avait l'habitude de parler de la belle manière dont les soldats défilaient et faisait la remarque que le dernier rang de quatre levaient leurs pieds en même temps que les soldats du premier rang. N'ayant aucune connaissance militaire, ce fait le frappa comme une chose merveilleuse, *et la vision fut connue sous le nom des « soldats d'Angus » pendant des années avant l'arrivée des soldats.*

Angus était ausi un notable joueur de cornemuse.

1er Novembre, 1918.

(Signé) : Isabella Sinclair Low.

Pour traduction conforme :

— C. J. H. Hamilton.

Note du traducteur : L'émeute des *crofters* eut lieu en l'an 1886, et la vision du berger Angus Mac Donald vingt-deux ans et un mois auparavant ; donc en 1864.

Dans son récit, Mme Low dit que les troupes sont débarquées dans l'île de Tiree « un matin de juin ». Dans une note qui nous a été communiquée par M. Hamilton, le *War Office* précise qu'elles débarquèrent le 25 juillet : cette petite rectification de date n'a d'ail-

leurs, qu'une importance minime. Un autre document, émanant de l'*Admiralty* britannique, confirme qu'en 1886 la *Royal Marine Light Infantry*, à laquelle appartenaient les troupes débarquées, portaient « des tuniques écarlates et des pantalons bleus ».

Dans le Ciel, au-dessus de la Manche, en 1914

Dans son fascicule d'Octobre 1917, *la Revue du Spiritisme* a publié le récit suivant, communiqué à Mme Maurecy par une dame anglaise, Miss Edwards, « qui a une cinquantaine d'années et est une femme instruite, intelligente, nullement encline au merveilleux ».

Au mois de novembre 1914, je me trouvais chez Mme X qui habite la ville de Clavedon, au bord du Bristol-Channel.

Du salon de la maison, on découvre par une large baie vitrée, un immense horizon : on voit le Bristol Channel dans toute sa longueur, jusqu'à la Manche : — la ligne de la mer comme un fil argenté traverse l'horizon de l'Est à l'Ouest.

Nous nous trouvions à vol d'oiseau à peu près en face de Cherbourg ; mais naturellement, on ne pouvait voir la France.

La dame chez laquelle je me trouvais est la femme la plus terre à terre qu'il soit. Neurasthénique, elle ne s'intéresse à rien. Elle n'a aucune imagination, et n'est pas du tout au courant des sciences psychiques.

Un après-midi, vers 5 heures, Mme X m'appela : — Miss, venez vite, vite. Il y a quelque chose qui arrive « au Ciel ». — J'accourus dans le salon, je regardai l'horizon, et je vis avec stupeur dans le ciel très clair, au dessus de la ligne de la Manche, une bande vert pâle, et, au-dessus un ligne grise qui ressemblait à une chaussée. Sur cette chaussée venant de l'Ouest, c'est-à-dire de l'Atlantique, s'avançaient en rangs serrés des lanciers. Je voyais les chevaux qui se cabraient, les petits fanions qui flottaient au vent. Ils étaient en très grand nombre ! Ils avançaient assez vite, mais sans avoir l'air de se presser. Stupéfaite, je dis : Ce doit être des nuages qui forment ces sortes de fantômes. Je détournai mes regards vers l'Est, et je vis venir de ce côté encore des bataillons de lanciers. Arrivés à un certain point ils tournaient, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest, vers la France.

Ce mouvement indique que ce n'étaient pas des nuages, puisque ce que je voyais ne suivait plus le sens du vent.

Mme X et moi, nous restâmes à regarder muettes d'étonnement, jusqu'à ce que, la nuit tombée, la vision s'effaça.

Une vision aérienne en 1665

Lettre écrite d'Elseneur aux Etats généraux (de Hollande) par leur résident : « Hauts et puissants seigneurs. On a vu au Sont en plein midy, en l'air par-dessus le détroit, deux grandes armées navales près de Helmstede, en action l'une contre l'autre ; de façon que les habitants d'île de Hallant et de Helmstede ne l'ont pas seulement veu, mais aussi entendu comme le bruit de canons et de mousquets ; ils ont veu aussi grande quantité de barques et de chalouppes avec des soldats qui prenoient la route de Hallant, comme s'ils vouloient mettre pied à terre. J'en ay entendu faire le récit à des personnages dignes de foy, qui l'avoient veu de leurs yeux propres, et quelques-uns d'eux comme les prestres et les plus qualifiez de la province, avoient esté obligez d'en envoyer bonne attestation en Suède.» (I. N. de Parical, *Continuation de l'histoire de ce siècle de fer*. Lyon, Barthe-Rivière, 1665, in-18.)

L'apparition d'une ville

L'Echo du Merveilleux a publié en 1901 la lettre suivante, qui lui venait de Bergerac (Gascogne) et paraît se rapporter à un phénomène rare dans nos parages, mais tout à fait naturel, de « Fata Morgana ».

Le 15 août, vers cinq heures et quart, après le lever du soleil et alors que le ciel était absolument pur, un phénomène curieux s'est produit au-dessus de Bergerac, dans la direction du sud-ouest, c'est-à-dire exactement vers les lieux dits Franchemont et les Nébouts. Le mirage était surtout visible pour les personnes qui se trouvaient en bateau sur la Dordogne.

A une distance évaluée à huit kilomètres environ, une ville, dont la population paraissait être de quinze à vingt mille âmes, est apparue soudain aux yeux des rares spectateurs qui se trouvaient vers le barrage à cette heure matinale. Cette ville était édifiée en amphithéâtre et offrait cette particularité qu'elle paraissait être un centre industriel, car de très nombreuses cheminées d'usines et de hauts fourneaux l'entouraient.

Un cours d'eau apparaissait très nettement, semblant avoir une largeur moindre que la Dordogne, et traversait la ville en diagonale.

Détail typique : les cheminées des usines fumaient.

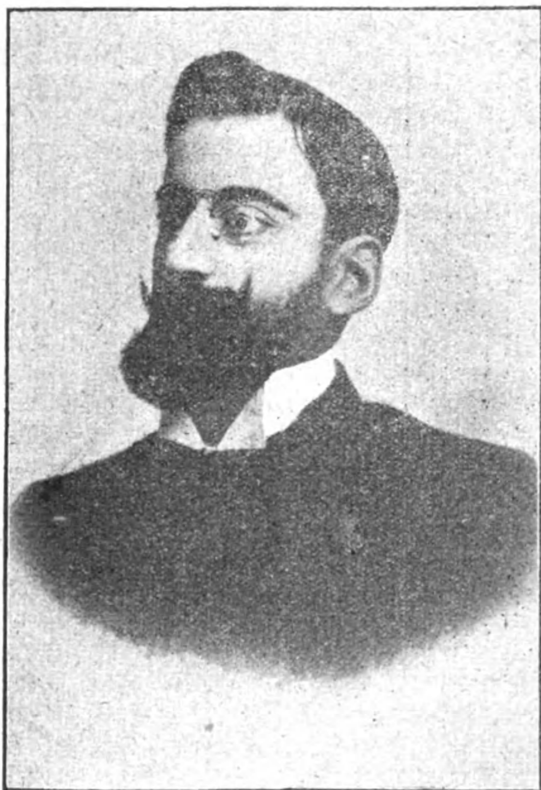
Le phénomène a duré environ dix minutes et s'est éloigné à mesure que le soleil montait, pour disparaître ensuite complètement.

Un vieux pêcheur qui levait ses engins près du barrage a prétendu avoir été témoin deux autres fois de faits a peu près semblables et dans la même direction, visibles surtout étant placé vers le milieu de la Dordogne ; mais les cas s'étaient produits le soir vers huit heures.

Encore les Phénomènes de Matérialisation de Lisbonne

Le portrait de França Borges. — Le Prof. Feijão

Au sujet de la lettre de Mme Madeleine LACOMBE, que nous avons publiée dans notre dernier fascicule (page 26), on nous demande de différents côtés pourquoi nous n'avons pas publié le portrait de feu M. Antonio Borges, afin qu'on puisse le comparer avec celui du fantôme du militaire et se faire une idée de la ressemblance. Il nous avait semblé que la déclaration de M. Eduardo França, reconnaissant dans le fantôme son neveu décédé, pouvait suffire. Cependant, cédant à la légitime curiosité de quelques-uns de nos lecteurs, nous publions ici les deux photographies.





L'un de nos lecteurs nous demande quelques renseignements sur M. P. d'OLIVEIRA FEIJAO, dont nous avons publié, en même temps, la déclaration en faveur des phénomènes de Lisbonne. Nous les avons demandés à Lisbonne. Voici ce qu'on nous a répondu :

Médecin et professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Médecine de Lisbonne ; Membre associé de l'Académie des Sciences de Lisbonne, ainsi que de l'Académie des Sciences médicales, dont il a été le Président ; Président de l'Association Centrale d'Agriculture Portugaise. Il a été le professeur et l'examinateur de la plupart des médecins actuels de la capitale ; médecin des rois Don Fernando, Don Luiz et Don Carlos. On nous excusera de laisser de côté la liste des distinctions honorifiques qu'on nous a transmise en même temps : Grand' Croix de l'Ordre d'Isabelle la Catholique d'Espagne, Commandeur de l'Ordre du Christ, du Portugal, etc, etc.

Ceci pour ceux qui sont portés à doser leur confiance en un homme d'après ses titres scientifiques, titres dont personne, d'ailleurs, ne conteste entièrement la valeur.

Deux Visions télépathiques concordantes constatées judiciairement

La Scuola positiva, une revue italienne d'anthropologie dirigée par le professeur Enrico Ferri, a dernièrement publié une étude de M. Alessio Milone, substitut procureur du Roi, qui mérite d'être signalée. Il s'agit, en effet, d'un cas au sujet duquel le représentant du Ministère Public n'hésite pas à proclamer : « Le phénomène télépathique que nous rapportons présente un intérêt spécial, ayant eu l'honneur d'une constatation judiciaire. » Nous allons reproduire intégralement le récit de M. Milone.

Le comte Ubaldo Béni, appartenant à une noble famille de Gubbio, habitait depuis quelques mois dans la petite commune de Piétra Montécorvino, en qualité de directeur des travaux d'extraction d'une terre savonneuse, dont les carrières appartiennent à la Société *Kill*, de Florence. Il vivait avec Mme Anne Gasparini avec laquelle il avait contracté le mariage religieux et qu'il se proposait d'épouser civilement aussitôt qu'elle serait parvenue à régler un procès avec les héritiers de son premier mari, relativement à une condition de veuvage, insérée dans le testament. Le couple vivait régulièrement, en parfaite harmonie, entouré du respect du pays.

Pour l'expédition de la glaise savonneuse, le comte Béni employait le jeune M. Garibaldi Vénéziani, fils du chef de gare de Lucéra. En cette qualité, M. Vénéziani était chargé de toucher les sommes arrivant à la gare de Lucéra pour la Société Kill ; dans ce but, le comte Béni lui remettait les reçus avec sa signature en blanc.

Au mois de mai 1916, M. Vénéziani garda 900 francs sur 1.200 qu'il avait touchés pour le compte de M. Béni ; celui-ci ne tarda pas à découvrir le pot aux roses et il s'en suivit des scènes très vives. La Société Kill, que le comte informa du fait, tout en admettant la nature peu scrupuleuse de M. Vénéziani, ne crut pas devoir renoncer à ses services, parce qu'il se rendait très utile dans les travaux d'expédition (1).

Depuis cet incident, M. Béni commença à se méfier de Vénéziani. Celui-ci, sachant que le comte avait l'intention de renoncer à la direction de la carrière, désirait lui succéder, et sut agir avec tant d'adresse que, au cours de la deuxième quinzaine d'août, deux jours avant le départ du comte, il fut chargé de remplacer provisoirement le directeur. Malheureusement, M. Béni, avant de partir, passant par la gare de Lucéra, pouvait vérifier la régularité de l'administration de Vénéziani.

Le 24 août 1916, M. Béni se rendit à Lucéra pour traiter la vente d'un cheval et, vers 8 heures du soir, il repartit pour Piétra Montécorvino en cabriolet, accompagné de Vénéziani qui le suivit à bicyclette durant une bonne partie du chemin et rentra ensuite au pays.

Le lendemain matin, les passants virent le cadavre du comte Béni, couvert de blessures de genres divers, sur la route de Lucéra à Piétra, près d'un petit bois. On trouva sur lui la montre avec sa chaîne et le portefeuille contenant 20 lires.

L'endroit où fut trouvé le cadavre n'est éloigné que de quelques centaines de mètres du point où Vénéziani affirma l'avoir quitté pour rentrer à Lucéra. Les soupçons ne tardèrent pas à tomber sur Vénéziani. On chercha les motifs qui avaient pu le pousser au crime et on constata que, de l'avril au juillet 1916, il avait touché différents mandats pour un ensemble de 1.600 lires, dont il aurait dû rendre compte à M. Béni au moment de son départ, désormais imminent. Or il n'avait rien dit au comte des sommes qu'il venait de toucher ; dans un premier interrogatoire, il nia même les avoir reçues. On lui mit sous les yeux les récépissés de la poste et de la maison Kill, alors il avoua avoir bien touché ces sommes et les avoir gardées quelque temps, ajoutant cependant les avoir remises au comte quelques jours avant la mort de celui-ci.

Vénéziani fut arrêté sous l'accusation d'homicide et de détournements de fonds. L'instruction était sur le point d'être terminée, lorsque le juge qui en était chargé reçut du commissaire de police de Spolète (Ombrie), résidence de la famille Béni, une note accompagnant deux lettres, l'une de la comtesse Anne Béni-Gasparini (la veuve) ; l'autre de la comtesse Catherine Béni, mère de la victime. Voici les deux documents :

Je déclare que, la nuit du 24 courant, pendant que j'attendais avec anxiété le retour d'Ubaldo, j'ai vu devant moi mon mari qui m'a dit : « Regarde, on

(1) Sans doute en sa qualité de fils du chef de gare.

m'a enlevé des mains les rênes du cheval. Cherche le traître. Le coupable a une tache dans l'œil. « Le lendemain matin, j'ai aussitôt parlé de ce qui précède à Mme Philomène Ramponi, à Piétra Montécorvino; je l'ai aussi raconté au prince Strozzi, de Florence.

Anne Béni.

La nuit du 26 courant, j'ai la certitude d'avoir vu se dérouler le crime qui a frappé mon pauvre fils Ubaldo. Il me semblait le voir venir dans mon cabriolet, sur une route déserte, lorsqu'il fut attaqué. L'agresseur avait un signe spécial consistant dans une tache dans l'œil. Mon pauvre fils, tombant à terre au bas de la route, a fait comme un mouvement. Alors l'assassin s'est enfui précipitamment.

Catherine Béni.

Le commissaire de Spolète garda ces déclarations dans son bureau jusqu'à la clôture de l'instruction, les jugeant indignes d'intéresser la justice. Le juge d'instruction, M. Uccello, n'en fit rien à son tour. On avait cependant remarqué que Vénéziani avait, en effet, une tache blanche sur l'œil gauche ; mais elle était presque imperceptible, à tel point que même ses intimes l'avaient à peine observée.

Au cours des débats à la cour d'assises de Foggia, le professeur Longo et le député Amicarelli, défenseurs de l'imputé, soulevèrent la question des deux visions, afin de laisser supposer que la femme de la victime avait eu recours à un truc dans le but d'éloigner d'elle-même les soupçons et les faire tomber sur Vénéziani. Le ministère public et la partie civile durent alors entreprendre une enquête pour répondre à ces insinuations. Le résultat confirma entièrement l'authenticité du double phénomène. Le frère et la sœur de la victime prouvèrent que leur mère leur avait parlé de sa vision le matin du 26 août, lorsqu'elle ne connaissait encore le décès d'Ubaldo que par un télégramme laconique de sa belle-fille, disant : « Ubaldo mort assassiné ». Mlle Béni en avait, à son tour, aussitôt parlé à la domestique de la maison, Mlle Loréta Félicetti, qui confirma les détails de la tache dans l'œil et du petit bois à côté duquel s'était déroulé le drame.

Quelques jours après (le 30 août), la veuve de la victime, arrivant à Spolète, apprit la vision qu'avait eue la comtesse mère, et alors seulement elle raconta à la famille la sienne, presque identique. Mais elle en avait déjà parlé, avant son départ, au commissaire de police de Lucéra, M. Bella, à M[me] Philomène Pomponi, de Piétra Montécorvino, et au prince Strozzi, de Florence. La déposition de ces trois témoins ne laissait aucun doute à ce sujet.

Il résulta, en somme, que la comtesse Béni-Gasparini et la comtesse mère avaient eu la même vision, avec le détail caractéristique de la tache dans l'œil, la première, le lendemain du crime, la deuxième deux jours après, alors qu'elle ignorait encore tous les détails du drame, sauf celui-ci : qu'il s'agissait d'un assassinat (1).

La première idée qui vient lorsqu'on tâche de se rendre compte de la nature du phénomène, c'est qu'il s'agit d'un double cas de télépathie, dont le comte Béni aurait été « l'agent », au moment où on l'assassinait. Mais on a de la peine à admettre cette hypothèse pour la vision de la comtesse mère, s'étant produite deux jours après le crime ; c'est vraiment un peu trop de retard.

On peut aussi supposer que la veuve, ayant eu sa vision à Lucéra, l'a transmise ensuite — pour ainsi dire — à sa belle-mère, à Spolète.

L'agent serait-il Vénéziani ? Sa tache dans l'iris pourrait le faire considérer comme un bon sujet métapsychique, selon l'observation bien connue du D[r] J. Maxwell. Mais, s'il connaissait M[me] Béni-Gasparini, il ne connaissait certainement pas la comtesse mère.

Pour ce qui concerne cette dernière, le procureur du roi, M. Milone (2), a recueilli et exposé un certain nombre de faits métapsychiques qui se sont produits autour d'elle et prouveraient qu'elle est, à son tour, un médium inconscient. Il en est de même de sa fille, Mlle Béni.

L'avocat Zingaropoli, de Naples, est porté à croire qu'au moins la vision de la comtesse mère s'étant produite deux jours après le crime, peut être de nature spirite, c'est-à-dire une manifestation *post-mortem* de la victime. « La vision — dit-il — tire sa valeur du fait que le décédé, comme pour prouver indirectement l'identité de l'assassin, fournit un détail ignoré de la percipiente et de son entourage : la tache dans l'œil. S'il s'était borné à faire connaître le nom de l'assassin, la preuve aurait été discutable, puisque le bruit public indiquait déjà comme coupable Vénéziani ».

(1) G. Vénéziani a été condamné par la Cour d'Assises à 21 ans de réclusion : son pourvoi en Cassation a été repoussé.

(2) *Luce e Ombra* 28 février 1919, p. 22.

Le Danger de certaines Doctrines philosophiques

L'analyse du nouveau livre du Dr G. Geley : *De l'Inconscient au Conscient*, que j'ai publiée dans le derier fascicule des *Annales*, ou quelques mots concernant le même ouvrage, que j'ai insérés dans l'analyse d'un livre de M. Maeterlinck, m'ont valu une petite lettre de l'auteur, qui me dit :

Pour mon livre, je vous remercie du compte-rendu. Mais il y a un malentendu que je regrette vivement : je n'ai, nulle part, envisagé « la perte de la mémoire individuelle ». Tout mon livre tend, au contraire, à établir la *permanence de la conscience personnelle*.

Or je n'ai aucune difficulté de reconnaître que, dans plusieurs endroits de son ouvrage, le Dr Geley affirme la permanence de la conscience personnelle ; malheureusement, en d'autres endroits, il semble dire le contraire. Comme, en pareille matière, il n'y a qu'une chose qui compte : la reproduction des passages « incriminés », je m'empresse de les soumettre à l'appréciation des lecteurs. Les voici :

L'élargissement, infiniment vaste, de la conscience de l'Etre doit avoir pour résultat fatal de faire éclater, pour ainsi dire, les cadres factices et transitoires de l'individualisation.

Dès lors, les monades reviendront à l'unité originelle dont elles étaient sorties.

Mais cette unité, synthèse de toutes les consciences, les absorbera, tout en les laissant, dans son sein, indélébiles et éternelles.

Arrivée à son summum, chaque conscience individuelle sera « élargie » jusqu'à embrasser la conscience totale : *elle sera devenue la conscience totale elle-même*.

Le « sommet » de l'évolution pourrait donc être imaginé comme une sorte de « *nirvana conscient* ». (Page 250).

Supposons, en effet, l'évolution générale très avancée, avancée idéalement jusqu'à un degré voisin de l'omniscience (et cette évolution à ce degré se réalisera nécessairement un jour). A la conscience universelle, omnisciente, rien ne saurait échapper, dans le temps ni dans l'espace, relativités sans valeur pour elle.

Dès lors, comment cette conscience universelle aurait-elle, en elle-même, toutes les connaissances hormis une seule, celle des états individuels réalisés pendant l'évolution ? Cela est impossible. La conscience universelle contiendra forcément la somme des consciences individuelles : elle en sera précisément le total. (Page 314).

Or il est évident que, si l'on suppose une conscience universelle, ayant absorbé la somme de nos consciences individuelles, de telle façon que chacune de celles-ci connaisse exactement ce que connaît l'autre et la compénètre, il n'y a plus de différences entre une conscience et l'autre ; toutes étant identiques, toutes faisant partie d'une tout unique omniscient. En des questions aussi élevées — on serait tenté de dire « éthérées » — on a presque honte de s'appuyer sur des grossières analogies matérielles. Et cependant celles-ci sont parfois utiles à la compréhension d'une question ; on voudra donc m'en permettre une.

Donc, si nous groupons un certain nombre de verges autour d'une hache, nous pourrons appeler cela un « faisceau », mais c'est là un nom indiquant un groupement d'individualités qui continuent à exister, chacune des verges gardant son individualité. Si par contre nous versons dans une tasse dix gouttes d'eau, les éléments qui les constituent continueront à exister, oui ; mais l'individualité « goutte » n'existera plus, toutes étant mêlées ensemble ; pas plus que n'existera la conscience *personnelle* quand elle aura fusionné avec les autres, constituant ce que M. Geley appelle la conscience *totale*. Si une conscience est *totale*, elle n'est plus *individuelle*, et vice-versa. Le Brahmanisme, le Bouddhisme, la Théosophie le reconnaissent : comment donc s'y prend-il, M. Geley, pour ne pas le reconnaître ? Qu'il veuille bien l'expliquer. Ou alors, revenons au mystère de l'Unité et de la Trinité de Dieu, etc., contentons nous de mots et ne cherchons même plus de raisonner, de bâtir une doctrine scientifique, comme le voudrait justement le Dr Geley.

On me dira que tout cela n'a point, en somme, beaucoup d'importance ; ce sont des disquisitions métaphysiques inoffensives. Inoffensives ? en êtes-vous bien sûrs ? Croyez-vous donc que ces doctrines philosophiques et religieuses n'aient aucune influence sur la mentalité d'un peuple, sur sa prospérité, sur son avenir ? C'est là un paradoxe que peu de personnes seront disposées à accepter ; c'est contre ce paradoxe que je me suis élevé dans mon analyse de *Les Sentiers de la Montagne*, de M. Maeterlinck.

Imaginez qu'un bon clergyman, pendant qu'il est en train de relire tranquillement le Sermon sur la Montagne, s'aperçoive que dans la chambre à côté, son fils est en train d'écouter les sages conseils d'un ami qui lui tient ce langage :

« Et moi je te dis de ne point résister à celui qui te traite mal ; au contraire, si quelqu'un te frappe

sur la joue droite, présente-lui encore l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre toi pour te prendre ta robe, abandonne-lui encore ton manteau... Ne repousse point celui qui veut emprunter de toi... Ne te fais point de trésors sur la terre... Ne t'inquiète point où tu trouveras de quoi manger pour le soutien de ta vie, ni d'où tu auras des vêtements pour couvrir ton corps... Ne t'inquiète point pour le lendemain, car le lendemain aura soin de lui même, etc. etc. »

Vous verrez le bon pasteur bondir, mettre à la porte l'ami et expliquer à son fils que toutes ces maximes, dans le Livre où elles se trouvent, signifient, en réalité, exactement le contraire de ce qu'elles disent. Dans tous les autres cas, les mots ont une signification relativement précise ; là, ils n'en ont aucune : « Je te baptise carpe ».

Connaissez-vous rien de plus immoral et de plus démoralisant que d'affirmer que : « Ne t'inquiète point pour le lendemain » signifie : « Sois prévoyant », et ainsi de suite? Et cependant, voyez-vous ce que deviendrait un individu, un peuple qui appliquerait réellement les maximes ci-dessus ? On ne peut se poser cette question sans songer aux « *Doukhobors* », à ces sept mille russes qui, il y a vingt ans, s'étaient proposés de mettre strictement en pratique les théories de Tolstoy ; leur existence étant devenue impossible dans leur pays, ils furent autorisés à émigrer à Chypre, où ils ne purent pas vivre, malgré toutes les facilitations que leur avait faites le gouvernement anglais : alors ils allèrent au Canada, où on leur accorda des terres et tout ce qu'il leur fallait; mais là aussi, leur existence devint impossible ; ils s'adonnaient à toutes sortes de fantaisies mystiques ; par exemple, ils mirent en liberté tous les animaux domestiques, chevaux, bœufs, moutons et traînèrent eux-mêmes les chars et la charrue. Jamais le mot de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête » n'avait reçu une application plus littérale. Une fois dans cette voie de mysticisme morbeux, les malheureux devaient aller jusqu'à bout, jusqu'à la folie. Refusant de se soumettre aux lois, un beau jour, en différents groupes, ils abandonnèrent leurs villages et partirent dans les prairies immenses, vers un but qu'ils ignoraient ; les femmes, les enfants tombent de lassitude et d'inanition et l'exode termine dans une lamentable débacle qui n'a pas laissé de traces. Malheureusement, d'autres disciples de Tolstoï étaient restés en Russie...

Je ferai remarquer que je parle ici en dehors de toute préoccupation de parti. Même dans une Société collectiviste, les individus devront-ils donc ne pas résister à ceux qui les traitent mal, se laisser gifler, céder à tout plaideur inique ; se laisser emporter même leurs robes et leur manteau, ne plus s'inquiéter du lendemain de l'individu et de la collectivité, etc. ?

Un an avant la guerre, j'avais découpé d'un journal spirite, paraissant dans une ville du département du Nord, un article sur la Réincarnation, dans lequel l'auteur prônait la fraternité des peuples et la haine de la guerre, ce qui est fort bien ; mais il allait plus loin, en soutenant ceci : que la doctrine de la Réincarnation doit nous éloigner des « horreurs sanguinaires dûes au patriotisme » et nous empêcher de tourner nos armes contre ceux qu'on appelle à tort « les étrangers » , et qui peuvent être, en réalité, notre père, notre grand'père réincarnés ! Un an après, les pères et grand'pères réincarnés dont il s'agit arrivaient dans la ville où paraissait notre confrère spirite, et la détruisaient presque de fond en comble, sans pitié pour leurs fils et petits-fils possibles. Le Directeur du journal, réfugié dans la banlieue de Paris, a dû publier une annonce pour prier ses anciens abonnés de lui faire parvenir une collection de son périodique, ayant perdu cela avec tout le reste. Quant à moi, tout ce que je peux lui envoyer, c'est la coupure du numéro du 5 décembre 1913, contenant la niaiserie réincarnationaliste en question, que je sais toutefois avoir été publiée avec les meilleures intentions du monde.

On voit le danger de certaines théories mystiques — surtout de celles « intégrales », ne tenant pas compte de la *relativité* de toute chose dans le monde où nous vivons. Et l'on comprend aussi qu'on se préoccupe de ces doctrines orientales qui représentent notre existence, ou la suite de nos existences, comme *fatalement* vouées à la souffrance, de telle façon qu'on ne peut arriver au bonheur qu'en « faisant éclater les cadres factices et transitoires de l'individualisation... en une unité qui absorbera tout... dans une sorte de nirvana conscient, » etc.

Toutes ces rêveries métaphysiques peuvent devenir dangereuses pour notre mentalité individuelle et sociale, d'autant plus qu'en somme, à ce sujet, nous ne connaissons pas le premier mot de la réalité.

Ce qui ne m'empêche pas de reconnaître tout ce qu'il y a d'admirable dans certaines doctrines venues de l'Orient le plus proche ou de l'Extrême Orient, comme dans l'ouvrage du Dr Gustave Geley, l'un des plus intéressants ayant été publiés, de tout temps, sur les questions métapsychiques.

C. V.

DES FAITS

Adieu d'un mourant ou d'un mort à travers l'Océan

Le 23 janvier 1893, la frégate-École *Iphigénie*, en croisière d'instruction se trouvait au large des Antilles, faisant route pour rentrer en France.

Devant prendre le quart de 4 h. à 8 h. du matin, je me retirai vers 11 h. du soir dans ma chambre, dont je fermai la porte. A peine, ma lumière éteinte, fus-je tombé dans l'état de demi-connaissance qui précède le sommeil, je perçus sur ma poitrine la sensation du poids et l'impression tactile d'un petit corps humain qui s'y serait appuyé soudain, sans effort préalable apparent pour se glisser dans ma couchette, qui se trouvait pourtant surélevée au-dessus du plancher. La place est, en effet, fort ménagée dans une chambre de navire de guerre, et le petit lit était installé sur un caisson ou armoire à linge de hauteur appréciable. Simultanément à la sensation de contact et d'oppression de la poitrine, j'eus l'impression fort nette que deux petits bras entouraient mon cou et qu'une bouche embrassait la mienne.

Plus que surpris, je saisis le corps à deux mains et le repoussai brusquement. En dépit du nombre d'années écoulées depuis, ma mémoire des sens a parfaitement conservé le souvenir du poids soulevé. Puis, je frottai vivement une allumette et l'approchai de la bougie placée à ma portée immédiate. La flamme jaillit aussitôt et je constatai que la cire n'était pas encore figée. Par habitude professionnelle, sans doute, j'avais retrouvé très vite toute ma lucidité, et je conclus que j'avais dû tomber presque instantanément dans le demi-sommeil. L'hypothèse d'un rêve me paraissant dans ces conditions invraiesmblable, je me jetai en bas de ma couchette et explorai rapidement ma petite chambre. Je visitai la grande armoire qui me servait de penderie d'effets : j'étais le seul être vivant dans la cabine.

Il me revint alors à l'esprit que je n'avais entendu ni le bruit du corps tombant sur le plancher ni celui qu'aurait fait la porte en se refermant.

Je ne possédais, au temps que j'évoque, aucune connaissance des phénomènes du Psychisme. Tout au plus avais-je vaguement entendu parler de manifestations dites télépathiques. Je *compris* néanmoins qu'un être humain qui avait pour moi de l'affection était mort en France.

Le lendemain, au déjeuner, je confiai mon aventure nocturne à un camarade de promotion ami intime, qui était mon voisin de table au Carré. Bien que fort sceptique en général, cet officier m'avoua plus tard que la précision de mon récit n'avait pas laissé de l'impressionner. Et plus le croiseur se rapprochait d'Europe, plus mon camarade s'efforçait de dissiper ma préoccupation. Je sentais, pourtant, que son ton plaisant sonnait faux.

A la relâche de Gibraltar, le courrier m'apprit que mon petit garçon, âgé de deux ans à peine, avait été atteint du croup et était décédé à Paris le jour même où j'avais reçu un baiser dans ma chambre solitaire. Et, après avoir fait soigneusement la correction d'heure pour la longitude par laquelle je naviguais à cet instant, je constatai que l'heure de décès coïncidait exactement avec l'heure de l'hallucination tactile.

En arrivant à Toulon, je trouvai les miens en grand deuil. « Si quelque chose, me dit-on, peut « en quelque mesure atténuer notre cruel chagrin, c'est d'apprendre que notre enfant, atteint « de diphtérie, est mort d'une embolie au moment précis où, embrassant votre photographie, « il balbutiait : Papa... bateau... sur l'eau » !

Y a-t-il eu simple coïncidence dans la simultanéité de l'ultime baiser posé par l'enfant sur un portrait et de la sensation tactile éprouvée par le père à plusieurs milliers de kilomètres de distance? L'ensemble des circonstances que j'ai rapportées avec fidélité — en de telles conjonctures les détails les plus précis se gravent dans la mémoire — ne me permet pas de le croire. Je reste persuadé que j'ai reçu un « adieu télépathique, que j'ai été le sujet d'une hallucination véridique ».

Cet adieu, s'il est admis, émanait-il d'un être encore en vie ou la mort avait-elle déjà fait son œuvre ?

Je ne le « saurai » jamais.

En plaçant au point de vue purement spirite, je puis dire que mainte observation ultérieure semblerait confirmer pour moi la seconde hypothèse. Scientifiquement, je ne possède aucun élément de conviction.

Cet aveu, je le sais, enlève beaucoup de valeur à ce récit, qui ne conserve que l'intérêt anecdotique des milliers de faits de même nature qui ont été observés.

Puisse-t-il néanmoins, en s'ajoutant au dossier déjà formidable de la cause, contribuer un jour à élucider le mystère de la Survie !

F. M. MOUREAU
Commandant de frégate.

Rouen, le 1er Novembre 1916.

Rêve prémonitoire ou suggestion mentale ?

Cette, le 15 Août 1917.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je désire vous faire connaître un fait qui entre dans le cadre du journal *Les Annales des sciences psychiques.*

Je faisais une visite médicale dans la famille Galy, de Cette. J'y rencontrai la fille de la maison, Mademoiselle Marthe (1) et, comme elle devait incessamment passer un examen oral devant la Faculté de Montpellier, je lui souhaitai d'avoir la chance d'une dame de ma connaissance qui avait lu dans un rêve le sujet d'une composition, celui précisément qu'elle eut à traiter quelques jours après.

Ce souhait date du 4 juillet dernier. Le 10 juillet suivant, pendant le cours d'une nouvelle visite, la garde-malade m'annonça que Mademoiselle Marthe, qui devait être en ce moment sur la sellette, était partie pleine de confiance parce qu'elle avait connu en rêve, dans la nuit du 8 au 9, trois des questions auxquelles elle aurait à répondre.

— Vous rappelez-vous ces questions ? lui dis-je.

— Oui, les voici :

Les cent jours de Napoléon.
Région de Reims.
Religion des Romains.

Je pris note par écrit et manifestai le désir d'être renseigné par l'intéressée, dès son retour. En effet cette dernière ne tarda pas à me faire savoir par téléphone qu'elle était reçue et que le rêve s'était réalisé complètement.

Le lendemain j'allai la voir pour l'interroger. Elle avait vu dans son rêve un professeur femme qui la questionnait :

1° Quelle était la religion des Romains ?

2° Parlez-moi des cent jours de Napoléon ?

3° Connaissez-vous Reims et Soissons ? Dites-moi ce que vous savez de la Champagne.

(1) Les noms sont imaginaires

Les questions se présentèrent en réalité dans l'ordre, avec le sens et dans les formes qui étaient ceux du rêve. Elles furent posées par un professeur homme. Le rêve entier comprenait toutes les questions de l'examen, mais seules les trois formulées plus haut étaient restées, et très claires, dans la mémoire, au réveil.

Mademoiselle Marthe a-t-elle menti en disant que les questions posées étaient celles du rêve ? La franchise est sa qualité dominante.

S'agit-il d'une coïncidence ? C'est improbable, sinon impossible. Il faudrait que la coïncidence portât à la fois sur le nombre, l'ordre, le sens et même les termes des questions.

Quelle interprétation comporte ce fait ? Il n'y a pas eu clairvoyance, sinon la clairvoyante aurait commis l'erreur de prendre un homme pour une femme, et puis où aurait-elle lu des questions qui n'avaient sans doute jamais été écrites et qui, pendant la nuit du 8 au 9 juillet, devaient être si floues dans l'esprit du professeur ?

La transmission de pensée est le phénomène le plus simple ; c'est lui qui a dû se produire. Mademoiselle Marthe a inspiré inconsciemment trois pensées au professeur qui, les ayant reçues non moins inconsciemment, les a exprimées sous la forme interrogative.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, etc.

Dr. BOREL.

Télépathie et Pressentiment

Vers le mois de — 19 — , un de mes camarades d'école était de service, le dimanche, au Palais de Glace, et m'avait invité à l'y aller voir.

Bien que cette petite promenade me fût plutôt agréable, j'éprouvai, à peine arrivé, un vif désir de rentrer chez moi. Malgré les instances du Docteur, je descendis donc les Champs-Elysées et arrivai à la rue Royale où je fis la rencontre d'un ami, M. le Comte de..., peintre distingué qui, désirant prolonger la conversation, me pria d'entrer au café de... Je refusai de me rendre à cette invitation, que j'eusse acceptée en toute autre occasion et pressai le pas pour rentrer au Boulevard des Capucines que j'habitais alors.

En montant l'escalier, j'éprouvais un sentiment de vague anxiété, que dissipa heureusement, en approchant de l'étage que j'occupais, le bruit des jeux et la voix de mes enfants.

Toutefois, à peine entré, je remarquai que ma femme n'était pas présente, et je m'enquis auprès de ma belle-mère. Celle-ci répondit tranquillement que sa fille prenait un bain.

J'attendis un moment, mais toujours poussé par le même pressentiment inconscient, je frappai à la porte de la salle de bain, qui était fermée. Aucune réponse !

Je frappai une seconde fois, sans plus de succès. Alors pris d'une crainte subite, je poussai vigoureusement la porte et après avoir fait sauter la targette, j'aperçus ma femme évanouie dans sa baignoire.

Il ne fut heureusement pas difficile de la rappeler à elle, bien qu'elle eût subi un commencement d'intoxication provenant du mauvais fonctionnement d'un chauffe-bain au gaz. Toutefois, on peut se demander ce qui serait arrivé si je n'avais pas été ramené chez moi, — contre toute raison apparente, — au moment précis où mon concours était nécessaire.

M. X., *professeur à l'Ecole dentaire de Paris.*

Note de M. Duchatel, vice-Président de la S.U.E.P. (à qui nous devons cette observation de M. le Professeur X).

« On peut se demander si la télépathie ne fut pas provoquée par une sorte d'appel mental adressé par la victime de l'accident à son mari, à travers l'espace, — assez restreint du reste — qui sépare le Palais de Glace du Boulevard des Capucines. Toutefois il semble qu'il y eut une sorte de prémonition, car l'évanouissement ne semble pas avoir pu durer le temps nécessaire à la conversation de M. le Professeur avec le docteur de service au Palais de Glace, son retour jusqu'à la rue Royale, sa nouvelle conversation avec le peintre à l'entrée du café de..., enfin les divers incidents qui ont suivi son retour. Il s'agit donc d'un cas assez complexe, qui se rapprocherait des observations d'avertissements prémonitoires (inconscients), relatifs à un danger imminent d'un parent proche, constatés par la *Society for Psychical Research*, et qui ont servi à asseoir sur des bases solides la notion, toujours moins contestée parmi nous, de la télépathie ».

NÉCROLOGIE

Madame E. d'Espérance

Madame Elisabeth d'Espérance (un pseudonyme, naturellement), est morte à Copenhague en juillet dernier. Elle était née à Londres et était fille d'un Capitaine de marine. Dès son adolescence, comme elle l'a elle-même raconté plus tard, elle croyait voir des fantômes, des esprits, dont elle a d'ailleurs fixé les traits en des croquis singuliers qui ont été publiés. Quel que fût le caractère de ces hallucinations - véridiques ou purement pathologiques - elle ne tarda pas à s'intéresser au spiritisme et en des séances auxquelles elle prit part, sa médiumnité se manifesta. En sa présence se produisaient même des matérialisations, des apports en assez grand nombre. Ces séances avaient lieu en des cercles familiers, Mme d'Espérance, qui se trouvait en des conditions financières aisées, n'ayant jamais cherché à tirer profit de sa médiumnité. Des hommes remarquables, tels que le professeur Zöllner et Alexandre Aksakhof, se proposèrent ensuite d'étudier les phénomènes qu'elle produisait — Aksakof surtout, qui le fit avec le plus grand dévouement. Par exemple, il alla tout exprès en Finlande pour faire une enquête sur la « dématérialisation des jambes du médium », au cours d'une séance: il consigna dans un livre, traduit en français, le résultat de ses investigations à ce sujet.

M. Aksakof étudia aussi avec beaucoup de constance les phénomènes de matérialisation présentés par Mme d'Espérance ; on sait qu'au cours d'une de ses séances on put s'assurer que le prétendu fantôme n'était autre que le médium lui-même, qui vraisenblablement cédait à une sorte d'auto-



suggestion, ainsi que le fait supposer le fameux

épisode : *Suis-je Anne, ou Anne c'est moi ?*, qui constitue le chapitre XXIV du livre que Mme d'Espérance : *Shadow Land*, traduit en français sous le titre de : *Au pays de l'Ombre* (1). Il faut bien reconnaître que les séances de ce médium, si elles ont pu donner lieu à des études intéressantes au point de vue psychologique, ne présentent guère beaucoup de phénomènes objectifs pouvant être retenus par leur authenticité incontestable. Frédéric Myers lui-même était de cet avis. Mais devant les mystères troublants du médiumnisme, peu de psychistes douteront de la bonne foi de Mme d'Espérance et même de la somme de fait supranormaux réels qui se mêlaient à ceux que, par une simple convention de langage, nous appelons naturels et pathologiques.

Mme d'Espérance a passé une grande partie de son existence en Suède, en Finlande, en Bavière, en Saxe, dans le Tyrol. Elle était en Allemagne quand éclata la guerre et ne récupéra sa liberté que depuis un an environ ; elle fut alors autorisée à se rendre en Danemark, après avoir eu assez à souffrir, à ce qu'elle a raconté dans des lettres qui ont été publiées.

Lord Rayleigh

On annonce le décès de Lord Rayleigh, le célèbre physicien, qui avait été nommé, il y a un an à peine, Président de la *Society for Psychical Research* et dont nous avons résumé, dans notre dernier fascicule (page 36), le discours présidentiel. Il avait 78 ans.

Au Milieu des Revues

Un curieux cas de hantise

L'apparition d'un Duc de Wurtemberg

Le fascicule de novembre 1918 du *Journal of the American Society for Physical Research* contient le curieux récit suivant :

Waterbury (Connecticut), 23 oct. 1917.

La semaine avant la Noël de 1891, ma mère, qui était alors encore jeune fille, et sa tante, Mme David Wholf Bruce, se trouvaient à Vienne. L'Hôtel où elles étaient descendues avait un intérêt historique considérable, ayant été le palais du Duc de Wurthemberg. Il était parfaitement aménagé, au point de vue confort, mais son caractère triste exerçait une certaine impréssion sur l'esprit des deux dames. Les hautes voutes paraissaient plongées en des ombres mystérieuses, que lumière de la suspension électrique ne parvenait pas à pénétrer complètement. En vain ma mère alluma-t-elle toutes les bougies qu'il lui arrivait de trouver ; le local demeurait sombre. Pas plus que sa tante, elle n'aimait pas faire allusion à la sensation fâcheuse qu'elle éprouvait dans ces appartements, mais toutes les deux, instinctivement, marchaient sans bruit, jetant un regard furtif derrière elles, comme si elles s'attendaient à rencontrer quelqu'un. Malheureusement, ma grand'tante est décédée depuis, mais je me souviens de son récit avec une exactitude que la signature de ma mère prouvera du reste.

Un soir, après que ma mère se fût retirée dans sa chambre, ma grand'tante tâcha de s'intéresser à un nouveau livre, s'efforçant de chasser la sinistre impression de l'ambiance. Elle y parvint d'abord, mais peu à peu elle s'aperçut qu'elle suivait machinalement les caractères imprimés, pendant que son intérêt était ailleurs. Contrariée, elle persista à lire, cependant que l'influence, quelle qu'elle fût, qui était présente, semblait se centraliser sur le seuil de la chambre de ma mère. Elle commença alors à tourner les pages nerveusement, sans rien comprendre d'ailleurs à l'histoire qu'elle était en train de lire, et finit par avoir l'impression qu'une Volonté étrangère à elle-même était présente et s'efforçait d'attirer son attention. Elle refusa fermement de lever les yeux, jusqu'au moment où l'impression d'être regardée devint trop fort pour pouvoir résister plus longtemps. Alors elle mit de côté son livre et regarda franchement vers la porte. Il y avait là un homme âgé, avec une barbe blanche et des yeux très clairs ; il souriait en l'observant avec une sorte de poli amusement. Son attitude avait quelque chose d'aristocratique, de princier. Il était impossible qu'un étranger fût pénétré dans ces appartements ; par conséquent, ma tante se rendit compte qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire et cependant elle n'éprouvait aucune frayeur. Elle n'était même pas si surprise, étant quelque peu sujet psychique, d'une façon toute naturelle, et ne trouvait rien de terrifiant dans un vieux gentleman inoffensif qui la

(1) L'édition française est épuisée. Une édition italienne vient de paraître par les soins de Luce e Ombra.

regardait en souriant, du seuil de la porte. Il lui sembla qu'une expression d'approbation commençait à poindre sur le visage du vieillard, qui s'avança enfin, marchant sur le parquet et s'assit sur un fauteuil, de l'autre côté de la table. (J'ai demandé à ma tante si l'apparition était transparente ; elle me répondit qu'elle ne l'était probablement pas, semblant absolument normale).

On ne saura jamais ce qui aurait pu alors se produire, la voix de ma mère ayant, à ce moment, rompu le charme de la scène en criant : « Oh, tante ! viens ici ! Mon lit bouge ! »

Ces mots avaient été prononcés sur un ton de surprise et de frayeur ; aussi ma tante accourut-elle dans l'autre chambre ; elle trouva ma mère qui, ayant sauté en bas de son lit, regardait celui-ci avec un étonnement manifeste.

A partir d'ici, le récit est de première main ; c'est ma mère qui me dicte ce dont elle a été le témoin.

Il paraît qu'elle était bien éveillée encore et couchée dans une position commode pour attendre le sommeil, songeant à des choses différentes, lorsqu'elle remarqua que son lit bougeait un peu ; elle ne s'en inquiéta point tout d'abord, supposant qu'un gros camion passait peut-être dans la rue. Mais au lieu de s'arrêter, le mouvement alla en s'accentuant, jusqu'à ressembler à celui d'un berceau. Elle avait de la peine à croire à ses sens, se demandant si elle ne rêvait pas et restant tranquille pour s'assurer si elle ne se trompait point. Ce fut en observant que la ligne de hauteur de son bureau changeait continuellement qu'elle se prit à crier, ce qui fit accourir ma tante. Mais sa première terreur passa vite. Les deux dames se regardèrent un instant comme en se demandant ce qu'elles allaient faire. Au moment où le fait s'était produit, ma mère était absolument sûre que le lit avait bougé ; même à présent, elle ne pouvait pas s'expliquer ce qui s'était passé ; en tout cas, il n'y avait pas trop de quoi s'épouvanter ! Ma tante se garda bien de lui raconter alors ce qui concernait le vieux monsieur. Quand elle rentra dans sa chambre, elle constata qu'il avait disparu.

Naturellement, elles passèrent la nuit ensemble et quittèrent l'Hôtel le lendemain, comme la plupart du monde l'aurait fait aussi. Après tout, ce ne sont pas, la plupart du temps, les phénomènes supranormaux eux-mêmes qui nous mettent en fuite, mais plutôt une pusillanimité exagérée qui est bien de notre cru. C'est ainsi que, le matin suivant, ces deux dames faisaient leurs malles et battaient en retraite devant quelques ombres et un aimable vieux monsieur !

Elles n'avaient encore jamais employé l'imposant escalier central, trouvant plus commode de se servir de l'ascenseur ; mais cette dernière fois elles jugèrent intéressant de descendre par là. C'était une belle pièce d'architecture, conduisant à une partie de l'Hôtel qu'elles n'avaient pas encore explorée. Elles regrettaient vraiment de devoir quitter un si bel endroit.

Pendant que ma mère parcourait les pièces regardant les tableaux et le reste, ma tante s'arrêta net, muette de surprise, devant une certaine statue. C'était l'effigie exacte de son mystérieux visiteur de la veille! Impossible de s'y tromper. Elle appela un employé et lui demanda qui donc représentait cette statue. Il répondit que c'était une excellente effigie de feu le Duc de Wurtemberg. Elle ne lui raconta pas ce qui s'était passé, mais se renseigna pour connaître l'usage auquel étaient destiné, dans le temps, les pièces qu'elle venait d'occuper. Elle apprit alors qu'elles faisaient partie de l'appartement où le Duc passait une grande partie de son temps.

Ma mère signe ce récit pour attester son exactitude ; j'y joins ma signature pour ce qui concerne mon souvenir du récit de ma grand'tante.

Mme FLORA H. GRIGGS
CATHERINE HARTLEY GRIGGS

La Nature a-t-elle donc son propre phonographe ?...

(Du *Light*, 19 Juillet 1919)

Cette question est suggérée par les faits suivants, absolument authentiques ; seulement nous avons dû supprimer les noms, à cause du carctère délicat de l'affaire.

Dans les premiers jours de mars 1918, une dame qui vivait depuis quelque temps avec sa sœur dans un appartement au rez-de-chaussée d'une maison de Londres, manifesta des symptômes accentués et pénibles d'altération mentale. Un jour, elle disparut de l'appartement et ne reparut pas durant deux ou trois jours ; après un incident très vif, elle fut placée pour quelque temps, dans une maison de santé. Les médecins étaient toutefois d'avis qu'on ne devait pas l'y laisser longtemps, quoiqu'il y eût peu de doute que les centres émotionnels de son cerveau étaient dérangés. Dans ces conditions, ses parents ne pouvaient pas s'empêcher de la reprendre dans leur appartement — ce qui eut lieu un après-midi d'avril 1918. Une scène pénible se produisit alors ; la malade entra dans une grande excitation, commença à faire du bruit, reprochant violemment à ses parents, durant plus

d'une heure, de l'avoir fait renfermer. Tout le monde était vivement ému. Outre à causer de grands dérangements dans la maison, la malade était très volontaire ; après être restée un mois dans l'appartement, elle le quitta de nouveau pour vivre à sa guise. Cette fois, ses parents ne purent rien faire, et durant plusieurs mois la malade ne rentra pas au logis et ne communiqua pas avec les parents qui y vivaient.

L'étage supérieur de la même maison est occupé par une autre famille, dont font partie un tout jeune homme et une jeune fille. Le soir du 1er juillet 1919, cette jeune fille, ayant été au théâtre, rentra vers 11 heures ; pendant qu'elle montait l'escalier, elle remarqua une lumière à travers la porte vitrée de l'appartement au rez-de-chaussée. Etant entrée dans son appartement, elle y trouva son frère, qui lui dit que la malade en question était rentrée à la maison. La jeune fille avait de la peine à le croire ; alors son frère lui dit d'écouter. Elle ouvrit la porte sur le palier et entendit distinctement une altercation venant d'une pièce de l'appartement au rez-de-chaussée et, spécialement, la voix haute et irritée de la malade, déclarant à ses parents qu'elle n'oublierait jamais ce qu'ils lui avaient fait. On entendait ensuite la voix de la sœur de la malade, ainsi qu'une voix d'homme priant la malade de ne pas parler si fort. Les voix continuèrent ainsi durant quelque temps : le frère et la sœur racontèrent à leur mère ce qu'ils avaient entendu, et cette dame, parlant, le lendemain, à la sœur de la malade, lui exprima son regret de la visite désagréable qu'elle venait de recevoir. Or la malade n'avait pas remis les pieds dans la maison.

Questionnée depuis, la jeune fille déclara que les voix paraissaient si réelles et qu'elle avait entendu si nettement des phrases, qu'elle rapporta, qu'elle aurait juré que la malade était vraiment rentrée au logis et soulevé une dispute. Et cependant la personne qui écrit ces lignes, et qui était éveillée dans la chambre d'où semblaient venir les voix et avait été présente à l'altercation d'avril 1918, n'avait rien entendu de spécial. Ce qui est remarquable, c'est que les voix paraissaient, en somme, reproduire ce qui s'était passé un an avant. A noter cette coïncidence, que toutes les personnes qui avaient été présentes à la dispute, moins la malade, se trouvaient, ce soir-là, dans l'appartement.

Le *Light* dit que le monsieur qui lui a envoyé cette extraordinaire histoire est, depuis longtemps, l'un de ses collaborateurs.

Disant que, au moment où le phénomène se produisit, *il n'avait rien entendu de spécial*, il exclue qu'une discussion fût alors engagée dans l'appartement au sujet de la scène qui s'était passée en avril 1918 — ce qui aurait pu donner lieu à une méprise.

Le *Light* rapproche le fait en question avec le fameux cas du Trianon, à Versailles, publié par Miss Morison et Miss Lamont dans leur livre : *An Adventure*, et qu'une enquête de la *Society for Psychical Research* n'a certainement pas élucidé. (Voir *Annales*, sept. 1911). Mais on peut remarquer qu'un autre cas absolument analogue, arrivé à Miss Katharine Bates, se trouve enregistré dans le nouvel ouvrage de M. E. Bozzano : *Les phénomènes de Hantise*, que la Librairie Félix Alcan publiera dans quelque temps.

Vision coïncidant avec une mort

M. Léon Denis a communiqué à la *Revue Spirite* une lettre qui lui a été écrite, le 23 juin dernier, par M. Ferdinand Busson, secrétaire de Mairie à Khroub (Algérie). M. Busson raconte comment il fut amené à étudier le spiritisme par la lecture *d'Après la mort*, l'ouvrage bien connu de M. L. Denis.

...A quelque temps de là — écrit M. Busson — ma mère vint passer quelques mois chez nous. Nous étions alors à Tunis. Elle repartit en pleine santé. Elle habitait Marseille et était venue voir nos deux jeunes enfants qu'elle ne connaissait pas.

Une nuit, ma femme se leva pour changer la veilleuse qu'elle avait coutume d'entretenir dans une grande pièce à côté de notre chambre, à cause de nos enfants. Je l'entendis pousser un cri de frayeur. Je me levai pour en connaître la cause. Elle me désigna un fauteuil sur lequel elle avait placé ses effets en se déshabillant, et me dit : « Je viens de voir ta mère ; elle était très pâle, me regardait en souriant et avait l'air de souffrir. »

Ne voyant rien, j'allai au fauteuil pour rassurer ma femme. Je soulevai ses vêtements en lui disant : « Tu as eu une hallucination ; tu vois, il n'y a rien. »

En retournant me coucher, je regardai l'heure à ma pendule qui était sur la cheminée ; elle marquait deux heures moins dix minutes.

Le lendemain, je recevais de Marseille un télégramme : Ma mère était morte à deux heures moins dix.

Le Mouvement Psychique

Le prix Fanny Emden décerné à un ouvrage spirite

Durant la guerre, le prix Fanny Emden, biennal, de 3000 fr., destiné à récompenser un ouvrage sur les sciences métapsychiques, a été décerné deux fois; mais par exception, a été transformé en des secours à des personnes éprouvées par la guerre, et même par des accidents étrangers à la guerre. Enfin, cette année-ci, le prix a pu être destiné à un livre psychique. Le choix de la Commission de l'Académie des Sciences, sur le Rapport du professeur Charles Richet, est tombé sur *On ne meurt pas*, le beau volume de M. Léon Chevreuil, que nous avons présenté à nos lecteurs dans notre fascicule d'Août-Septembre 1916 (1). — Il est à remarquer que le livre a été présenté au Concours par des amis, à l'insu de l'auteur, vraiment trop modeste.

Les psychistes ont été unanimes à déplorer que ce livre n'ait pas été décerné durant la guerre, quand il aurait pu contribuer à soutenir le courage de nos soldats et de leur familles, comme avaient cherché de le faire Sir O. Lodge par son *Raymond*, et d'autrse écrivains. Ceci aurait été plus urgent, plus significatif, plus pratique que tout autre chose.

Mais l'Académie des Sciences n'a pas moins montré, par sa décision, une largeur d'idée qui l'honore autant qu'elle honore le lauréat lui-même et Mlle Juliette de Reinach, fondatrice du prix.

C. V.

Recherches sur la Télépathie à la Harvard University

Une somme assez importante a été remise, il y a quelques années, à la Harvard University (l'Université de Boston), et appelée « Hodgson Memorial Fund », parce qu'elle provenait d'une donation faite pour honorer la mémoire de cet infatigable psychise qu'a été le Dr Richard Hodgson. Les fonds en question ont été accrus par un don de Mme Riddle (auparavant Miss Pope). Ces sommes devaient servir pour l'étude des phénomènes psychiques. En effet, le Dr Léonard Thompson Troland les employa à l'examen du phénomène de la télépathie au moyen d'un appareil : il espérait ainsi recueillir des matériaux pour l'application des mathémathiques aux lois du hasard. Il a publié dernièrement à ce sujet une brochure intitulée : *A Technique for Experimental Study of Telepathy and Other Alleged Clairvoyant Processes.*

Le résultat de ces recherches a été, une fois encore, entièrement négatif : le prof. Hyslop ajoute que « tout homme expérimenté aurait pu le prévoir, ou du moins aurait été surpris si même un soupçon de télépathie eût été apparent, dans ces conditions, » la méthode purement « physique » d'examen appliquée par M. L. T. Troland allant absolument à rebours de tout ce que les psychistes ont observé dans la télépathie.

(1) Jouve, éditeur, Paris, rue Racine.

Une Société anglaise pour l'étude de la Photographie psychique

A Londres a été constitué une *Society for the Study of Supernormal Pictures*, qui ainsi que l'indique d'ailleurs son titre, se propose surtout l'étude de la photographie psychique. Les premières réunions ont eu lieu le 5 et le 6 juillet ; le Dr Abraham Wallace a été élu Président ; Mr W. G. Mitchell, qui a longtemps étudié cette classe de phénomènes , est Vice-Président ; Mr Fred Barlow est le Secrétaire honoraire et le Trésorier.

La Société prie toutes les personnes ayant obtenu des résultats psychiques de nature photographique, de les lui communiquer.

Pour des Temples spirites

Un souscription a été ouverte par la *National Spiritualists' Association*, de Washington, pour l'érection d'un Temple Commémoratif National, splendide et commode, qui sera quelque chose comme le quartier général spirite des Etats-Unis. Ce temple comprendra, outre les édifices de l'Administration, une bibliothèque, une salle de lecture, des salles de conférences et un « Lyceum ».

Depuis quelque temps, les spirites anglais, de leur côté, ont publié un manifeste pour la fondation d'un *Spiritualits National Memorial Church* (Eglise Commémorative Nationale des Spiritualistes). Ce monument, qui contiendra 700 personnes, devrait être destiné à commémorer les spirites britanniques morts au cours de la guerre. La somme demandée est de 6.000 livres (150.000 francs).

L'amphithéâtre de la Société Théosophique

Le grand amphithéâtre de la Société Théosophique, à Paris, a été inauguré, le dimanche 2 novembre, par une belle conférence de M. G. Chevrier sur *La Théosophie et l'Orientation actuelle des idées philosophiques*. La vaste salle, de 700 places au moins, est vraiment digne du reste du siège de la S. T. F. Elle pourra aussi servir, espérons-le, à des conférences psychiques, grâce à l'obligeance de la Direction de la Société Adyar, qui nous a offert de nous faire des conditions spécialement favorables.

Les Nouveaux Livres

Sydney Alrutz. — **Till Nervensystemets Dynamik** (Upsala et Stockholm, Alqvist, 1917).

Ce travail considérable est une contribution expérimentale à l'étude de la sensibilité, de la motilité et de l'énergie nerveuse pendant l'hypnose, et résume des recherches qui ont duré sept ans. L'auteur a examiné notamment si les « passes magnétiques », c'est-à-dire des mouvements faits avec la main le long des membres ou du corps du sujet, et *sans le toucher*, peuvent influer sur sa sensibilité cutanée et sur les mucles ou les nerfs moteurs, quand on élimine ou neutralise rigoureusement toute source d'erreur, comme la suggestion, la télépathie, et toute stimulation de la sensibilité par la température, les courants d'air, etc.

Le sujet étant en hypnose, Alrutz place une plaque de verre au-dessus de son avant-bras, sans qu'il y ait contact entre le verre et le bras. Puis, au-dessus de la plaque, il fait des passes *descendantes*, pendant environ une minute. Résultat : la région cutanée qui se trouve au-dessous de la plaque devient insensible à la douleur et aux températures, parfois aussi au toucher ; la région symétrique, à l'autre bras, devient hypersensible. (Au cours de l'expérience, la tête du sujet est recouverte d'une étoffe tout à fait opaque). — Si, dans les mêmes circonstances, l'on fait des passes *ascendantes*, le sujet commence à se gratter et à ressentir de la chaleur et des piqûres. — Si l'on place une plaque de verre de chaque côté, en couvrant l'une d'elles d'un morceau de laine, et qu'on fasse des passes descendantes des deux côtés simultanément, on trouve que le côté où la plaque n'a pas été couverte est insensible, tandis que l'autre est hypersensible.

Si l'on met entre la main et la plaque un carton ayant une ouverture correspondant à l'un des doigts, les passes n'affectent que ce doigt, qui devient insensible. — Alrutz a aussi obtenu des contractures de certains muscles en visant avec son doigt (toujours à travers la plaque de verre) certains points moteurs de l'avant-bras du sujet. Il se demande si ce n'est pas l'hyperexcitabilité neuro-musculaire de Charcot qui s'est manifesté dans ces cas.

Ces phénomènes, et d'autres, notamment sur l'irradiation de l'influence lorsqu'on augmente les passes, ont été obtenus sur une vingtaine de sujets, et conrôlés par divers collègues de l'auteur : des précautions spéciales ont été prises pour éviter la suggestion consciente ou inconsciente de l'expérimentateur. — (*Archives de Psychologie*, de Genève).

Sir Arthur Conan Doyle : **La Nouvelle Révélation**. Traduction de A. Tougard de Boismilon. — (Payot, éd., Paris, 106, boulevard St-Germain, 1919. — 5 fr.)

Ce livre, qui a obtenu, quand il parut, l'année dernière, un grand succès d'intérêt en Angleterre, rencontrera-t-il le même acceuil en France ? Sans doute, il ne faut pas oublier qu'il a été écrit pour le grand public anglais, dont la mentalité est différente de celle latine. Cependant, le nom de l'auteur est populaire en France comme partout et il n'est pas possible que ceux qui ont tant admiré la finesse, la pénétration étonnante du romancier policier ayant créé Sherlock Holmes, ne désirent pas connaître comment il a su envisager la question mystérieuse du Spiritisme. L'intérêt du lecteur augmentera sans doute quand il apprendra que Sir A. C. Doyle est un médecin distingué, ayant exercé sa profession jusqu'à ces derniers temps, et qu'il n'est donc pas étranger aux recherches scientifiques.

L'auteur dédie son livre « A tout ceux, hommes et femmes, du plus humble au plus instruit, qui ont eu la force de caractère, pendant soixante-dix ans, d'affronter le ridicule ou les préjudices de ce monde, afin d'affirmer leur foi en une vérité suprême ».

Sir Arthur expose, dans la première partie de son ouvrage, comment il fut amené à s'occuper des phénomènes spirites, bien qu'il fût, après avoir terminé ses études médicales, un matérialiste convaincu, du moins en ce qui concerne notre destinée. Il expose les premiers étonnements éprouvés en face des phénomènes, les premiers doutes, auxquels l'un de ses amis, le général Drayson, sut cependant fournir des explications satisfaisantes. Ensuite l'auteur répond aux principales objections qu'on a l'habitude de faire aux Spiritisme, dont celle fondée sur l'appellation de « science illicite », que toutes les Eglises lui décernent à l'envi. « Ruskin a déclaré — dit-il — que sa conviction de la vie future lui venait du spiritisme... Le nombre est considérable — *quorum pars parva sum* — de ceux qui, sans aucune réserve, peuvent déclarer qu'ils passèrent du matérialisme à la croyance de la vie future, avec tout ce qu'elle implique, rien que par l'étude du spiritisme. Si c'est là l'œuvre du diable, on avouera

que le diable est un ouvrier bien maladroit, puisqu'il obtient des résultats si éloignés de ceux qu'il était censé souhaiter ».

Plusieurs lecteurs de *La Nouvelle Révélation* songeront sans doute que mieux aurait valu que Sir A. C. Doyle ne fût pas descendu, dans la deuxième partie de son ouvrage, à des détails sur les révélations des Esprits, qui sont toujours le côté faible de ces ouvrages de propagande. Cependant, parmi ces derniers, il y en a peu qui conviennent autant à une certaine classe de personnes que celui publié par l'auteur de Sherlock Holmes : clair, court, écrit comme on parle, et par conséquent, facile à lire.

Dr Fr. Haldank : **Karta z Zamknietej ksiegi Bytu.** — (Varsovie, Gebethner i Wolff, éd. 1919).

Cet ouvrage — le premier volume psychique ayant paru dans la Pologne reconstituée — a une histoire assez curieuse. On sait que le Dr Julien Ochorowicz est décédé, durant la guerre, à Varsovie. Il y occupait deux chambres faisant partie du logis de Mme Edvige Domanska, qui lui servait de secrétaire et de lectrice. Durant la maladie prolongée de M. Ochorowicz, Mme Domanska lui prodiguait ses soins et assista à son décès ; elle eut donc l'occasion d'apprécier le caractère et les qualités élevées du défunt ; c'est pourquoi sa mort l'impressionna vivement.

Mais voilà que, presque immédiatement après, Mme Domanska, sous l'influence de certains faits et après avoir reçu les instructions nécessaires (ce sont là des détails qu'il faudrait connaître avec la plus grande précision), commença à écrire automatiquement des traités se rapportant à la Psychologie, à la Philosophie et à d'autres sujets, traités remarquables, paraît-il, quant au bon sens et à la logique d'argumentation, écrit en un style irréprochable. Mme Domanska prétend avoir la sensation de se trouver, à certains moments, sous l'influence immédiate, personnelle d'Ochorowicz, dont l'individualité prendrait alors possession de son esprit ; ce serait lui qui serait l'auteur de ces communications, se servant de l'appareil psychique du médium comme d'un outil indispensable. Ceux qui ont lu les publications d'Ochorowicz croient reconnaître dans ces écrits son style et ses idées. On fait observer que Mme Domanska, jeune femme intelligente, douée d'un sentiment très subtil et d'une exquise délicatesse de sentiment, a reçu son éducation dans un simple pensionnat de jeunes filles ; jamais elle ne s'était occupée des sciences exactes.

Ce sont ces « messages » que le Dr F. Haldank présente et examine dans cet ouvrage, qui sera d'ailleurs probablement traduit et publié en langue française.

Félix Rémo : **Le Pélerinage des Existences.** — (Paris, Librairie Leymarie, 42, rue St-Jacques, 1918. — 3 fr. 50, plus la majoration).

Nous recommandons vivement ce livre aux personnes qui veulent bien connaître et pénétrer la philosophie, les croyances des spirites Kardécites. Il est bien conçu, bien écrit. Sans doute, dans une question comme celle du Spiritisme, où les incertitudes, les doutes surgissent à chaque pas, il est toujours un peu étonnant pour des mentalités comme la nôtre, de voir qu'il y a des personnes pour lesquelles ces difficultés n'existent pour ainsi dire pas et qui, de toute façon, trouvent tout naturel de les résoudre victorieusement et invariablement en faveur de leur croyance favorite. Sa culture est complètement « spirite», il ignore tout du «psychisme ». Mais parmi les croyants, il y en a qui ne savent ni penser, ni bien présenter les choses, ni écrire : l'ouvrage de Félix Rémo est, au contraire, de nature à charmer le lecteur, à le faire réfléchir et même, dans une certaine mesure, à le convaincre.

C. Flammarion : **Les Forces Naturelles Inconnues.** — Nouvelle édition en deux volumes.

Dans un petit Avertissement à cette « édition de guerre », l'auteur remarque que douze mille exemplaires de cet ouvrage, publiés en éditions normales de 3 fr. 50, s'étaient répandus dans le monde en portant à la connaissance générale les faits importants qui commencent à nous fournir la solution du problème de notre âme, lorsque les difficultés matérielles de cette guerre interminable, l'augmentation considérable du prix de fabrication du papier et de la main d'œuvre typographique, ont conduit l'éditeur à scinder ce travail en deux volumes.

Augustin Guyau : **Œuvres posthumes.** — (Librairie Félix Alcan, Paris, 108, boulevard St-Germain. — 5 fr.)

L'auteur est tombé au champ d'honneur, le 1er juillet 1917, et à ce moment s'est produit un cas supranormal très intéressant dont nous avons parlé, sans toutefois désigner de leur vrai nom les personnes qui y étaient impliquées. Mr Augustin Guyau était fils du célèbre philosophe et poète

Jean-Marie Guyau, auteur de *L'Irréligion de l'Avenir*, *Esquisse d'une Morale sans obligation, ni sanction*, et tant d'autres ouvrages bien connus. Ce volume, publié par les soins de la mère de l'auteur, et pour lequel le prof. Paul Janet a écrit une Notice, contient des relations de voyage, des feuilles volantes, un journal de guerre où ressort bien le caractère noble et héroïque du décédé. Il contient 80 planches hors texte.

Chev. Le Clément de St-Marcq : **Dieu**. — (Calais, imp. Prumery, 1918).

Plaquette dans laquelle l'ancien Président de la Fédération Spirite Belge continue à développer ses idées philosophiques, assez paradoxales.

Léon Denis : **Le Spiritisme et les Contradictions du Clergé catholique**. — (Paris, Librairie Leymarie, 42, rue St-Jacques, 1919. — 0 fr. 25).

Le célèbre écrivain spirite répond avec de bons arguments, dans cet opuscule, à des attaques contre le spiritisme, dûs au Père Coubé, qui a fait à ce sujet des conférences fameuses dans l'Eglise de la Madeleine, à Paris, et au Père Mainage, qui a publié des articles dans la *Libre Parole* et la *Revue des Jeunes*.

Almanach d' « O Pensamento », 1920. — Scientifico, astrologico, philosophico a literario. Ornado de numerosas gravuras. — (O Pensamento, Rua Rodrigo Silva, 40, S. Paulo, Brésil).

Ceux qui nous quittent, Extraits de Communications médiumniques obtenues par Mme de W... (15e mille). — (H. Durville, éd., Paris, 21, rue St-Merri. — 1 fr. 25).

Nouvelle édition de la brochure de propagande que nous avons déjà annoncée à nos lecteurs et qui a reçu un si bon accueil du public.

C. W. Leadbeater : **Une Esquisse de la Théosophie**, traduit da l'Anglais par F. T. N. — (Publications théosophiques, 4, Square Rapp, Paris).

Brochure de propagande, écrite par le célèbre théosophe et qui résume les doctrines élémentaires des croyants au « Bouddhisme occidental ».

Chr. Lyngs : **De mange Jordliv**. — (Copenhague, Ved Graensen, 23, Vanlose St.).

Dans ce volume se trouve enregistré le compte rendu de séances médiumniques ayant eu lieu grâce à la médiumnité de Mme « Astrid ». Ces relations avaient déjà paru, pour la plupart, dans le *Sandheden*, que M. Lyngs dirige. Le volume est illustré d'un grand nombre de gravures.

Louis Gastin : **Comment on entre dans la Société théosophique ; Comment on en sort**. — (Marseille, 49, rue Montaux. — 1 fr. 50).

M. Gastin, directeur de *l'Etoile*, expose dans cette brochure ses motifs de mécontentement contre l'attitude de la Société Théosophique Française,

René Schwaeblé : **Les Pierres vivent et meurent. (Vie de la cellule minérale)**. — (Paris, 1914. — 4 fr.

C'est un ouvrage fort curieux, qui tend à prouver que les minéraux eux aussi *vivent*, dans une certaine mesure, et que le passage du règne minéral au règne végétal, déjà vivant, est un fait scientifiquement démontrable. Le Dr. Stéphane Leduc, professeur à l'Ecole de Médecine de Nantes, connu surtout pour l'étude des « croissances osmotiques », a écrit une préface pour ce livre, qui devrait étayer ses doctrines.

M. Schwaeblé, un adepte de l'alchimie, appuie les doctrines de l'osmose aussi sur de nombreuses considérations tirées de cette science, ou prétendue science.

L'ouvrage est illustré d'une douzaine de planches hors texte, rapprochant les photographies de certaines croissances osmotiques à celles de quelques végétaux inférieurs.

Van der Naillen : **A Estrema Vida Espiritual e a Vida submissa**. — (S. Paulo, Brésil. « O Pe .samento », édit. —

C'est une traduction portugaise de l'ouvrage bien connu du savant écrivain théosophe et spirite.



Le Rédacteur en chef-Gérant : C. de Vesme. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

29e Année — 1919. — Nos 6-7

SEVEMSONN

LE PROFESSEUR DICKSONN

et sa campagne de diffamations et de mensonges

Depuis une quinzaine d'années déjà, un prestidigitateur que la médiocrité de son art avait voué jusque-là à l'obscurité et à ses conséquences, a trouvé moyen de parvenir à la notoriété et à la richesse en faisant des conférences accompagnées de démonstrations, sous le nom de « professeur DICKSONN ». Le sujet de ces conférences est invariablement le même : « *Les Mystères du Spiritisme dévoilés... Les trucs des médiums... Mr. Dicksonn reproduira les phénomènes spirites et les expliquera ensuite, etc., etc.* »

Si un homme capable, sincère, réellement compétent au sujet de la doctrine métapsychique et des phénomènes médiumniques, se proposait de dénoncer les supercheries des faux médiums, personne n'y trouverait rien à redire : les psychistes et spirites convaincus seraient, au contraire, les premiers à l'applaudir et à l'encourager dans son œuvre d'épuration. Le cas s'est d'ailleurs déjà présenté à plusieurs reprises, même en ces derniers temps.

La fraude est partout. Quand nous buvons du lait, nous savons bien qu'on l'a probablement additionné d'eau ; quand nous buvons du vin, nous songeons tristement qu'on en fabrique, dit-on, « même avec du raisin » ; nos étoffes de laine pure se transforment généralement en coton au blanchissage ; le charlatanisme domine notre pharmacopée ; nos denrées sont à base d'*ersatz ;* nos meubles anciens viennent généralement du faubourg Saint-Antoine, comme nos Corots de l'atelier d'un rapin de Montmartre et nos Rodins d'une fonderie clandestine de Montparnasse. L'imposture règne en maîtresse dans les religions, dans les partis politiques, dans la finance, et ainsi de suite. Que dis-je? Nous constatons que même l'illusionnisme compte en son sein au moins une brebis galeuse. Et le médiumnisme devrait faire exception à la règle universlle et être, seul, à l'abri de l'ingéniosité des fraudeurs?...

Ce qu'on ne peut absolument pas admettre, c'est qu'on conteste l'existence du lait pur, de la laine non mélangée, des médecines sérieuses, des vins, denrées, meubles anciens, tableaux et statues authentiques, des apôtres sincères de toutes les religions et partis politiques, des entreprises financières régulières et des illusionnistes honnêtes ; de même on ne peut pas admettre qu'on calomnie indistinctement *tout* et *tous* dans le médiumnisme. Car dans les conférences de ce pître, il ne s'agit aucunement de polémique scientifique ; tout y est un tissu de personnalités, d'injures, de diffamations, de mensonges effrontés, de mauvaise foi sans pareille, même de faux cyniques.

Voici comment M. Dicksonn, ce grand homme des tours de passe-passe, parle dans ses conférences de nos savants qui ont étudié les phénomènes médiumniques et en ont proclamé l'authenticité. Il a d'ailleurs consigné dans une de ses brochures ces mots que je transcris fidèlement :

> Je sais que vous direz : Comment se fait-il que tant de savants ont certifié ces phénomènes ? car enfin ils étaient de bonne foi.
>
> Oui, ils étaient de bonne foi ; mais les spirites se sont joués de leur ignorance dans l'art de truquer...
>
> *Ceux qui s'en sont aperçus étaient engagés et nous connaissons ce travers de l'humanité. Lorsqu'on a été mystifié, on cache sa mystification par peur du ridicule et on devient le complice inconscient du mystificateur, en attendant de le devenir soi-même.*

Dans ses conférences, dont j'ai pris un compte rendu presque sténographique, Dicksonn précisait sa pensée. Parlant des phénomènes qui ont été constatés à l'Institut général Psychologique, grâce à la médiumnité d'Eusapia, Dicksonn disait ces paroles textuelles : « *Des phénomènes se produisaient, oui, mais parce qu'il y avait des savants qui en faisaient marcher d'autres.* »

Le conférencier ne s'est d'ailleurs aucunement gêné de faire le nom d'un de ces savants promus de la classe des mystifiés à celle des mystificateurs ; vous devinez qu'il s'agit du docteur Charles Richet, professeur à l'Université de Paris, membre de l'Académie des sciences, lauréat du prix Nobel pour la science. M. Richet n'assistait cependant pas aux expériences de l'Institut général Psychologique ; les savants qui y faisaient « marcher » leurs confrères étaient donc d'autres que lui : les d'Arsonval, les Curie, les Bergson, etc.

Tout dernièrement, une lettre me prévenait que Dicksonn venait de déclarer dans une conférence, à Cannes, que M. C. Flammarion avait aidé, chez lui, Eusapia à truquer !

Vous savez que Sir Oliver Lodge, le grand physicien, Principal de l'Université de Birmingham, a publié, il y a deux ans, un livre dans lequel il rapporte comment il a trouvé une consolation à la perte cruelle d'un fils bien-aimé, Raymond, tombé en combattant, en Champagne ; cette consolation lui est venue en communiquant, ou croyant communiquer avec l'esprit de son fils, au moyen de médiums. Or, Diksonn n'a pas honte d'insinuer que Lodge s'est avisé « de faire une bonne affaire avec ce livre, dont les éditions se sont succédées aux éditions. »

Voilà, Français, voilà, Anglais, comment l'obscur avaleur de sabres parle de vos savants.

Quant aux simples mortels, vous pouvez vous imaginer comment ils sont traités par ce diffamateur professionnel.

Vous avez probablement remarqué que, dans les quelques lignes que j'ai rapportées plus haut, ce ne sont point les médiums qui ont trompé les savants, non, ce sont les *spirites*. « Les spirites se sont joués de l'ignorance des savants dans l'art de truquer. »

Dans plusieurs conférences, M. Dicksonn a aussi affirmé qu'il possède un dossier sur « *des scènes de débauches qui se sont réalisées dans chacun des endroits où les séances spirites ont été tenues et des phénomènes se sont produits.* »

Toutes les personnes connaissant Mme Alexandre Bisson ont été frappées par le dévoûment sans bornes, vraiment héroïque, avec lequel cette dame, vivant dans le monde le plus intellectuel, le plus brillant, a tout sacrifié pour parvenir à faire triompher aux yeux de la science ce qui constitue pour elle la vérité la plus incontestable. Toutes les personnes ayant assisté aux séances de son médium — savants, magistrats, officiers, hommes de lettres, dames de qualité — ont rendu hommage à sa bonne foi. Lui, M. Dicksonn, n'ayant pas assisté à une seule séance, proclame que Mlle Eva C... triche, et que Mme Alexandre Bisson ne peut qu'être de connivence avec son médium, et le noble chevalier errant de la diffamation et de la goujaterie traîne dans la boue, au cours de chacune de ses conférences, cette dame et le nom de sa famille, de ses enfants.

Les années ont succédé aux années et M. Dicksonn a continué à entasser les écus, devenant tout rose et rondelet, sans rencontrer chez les spirites, psychistes et honnêtes gens aucun obstacle sérieux. Quand on a tâché de réagir, on n'a pas su s'y prendre. Quant à moi, je dois dire que je ne suis aucunement un partisan de la « non-résistance au mal ». Je ne suis d'ailleurs pas, non plus, de ceux qui supposent que cette propagande intensive ne fait, au fond, aucun mal à la cause de la vérité. Sans doute, elle n'a pas prise sur les personnes qui suivent les publications psychiques et se mettent à même d'entendre aussi l'autre son de cloche. Mais cette élite constitue une minorité infime en France comme partout. La masse, elle, est toujours d'autant plus portée à prêter l'oreille aux apôtres d'une doctrine, que celle-ci est plus mauvaise.

D'autre part, une discussion théorique, possible avec des esprits éclairés, ne l'est pas avec ce simple bateleur, n'ayant pour ainsi dire jamais lu un livre de psychisme, ne suivant aucune des publications périodiques métapsychiques ; pour lui, toute la littérature sur le sujet se résume en quelques articles parus dans le *Matin* et deux ou trois autres journaux quotidiens, et en une paire d'ouvrages publiés par des illusionnistes cléricaux.

Enfin, est-on assez naïf pour croire que, même si on dessillait les yeux de M. Dicksonn à la vérité, il aurait assez de bonne foi pour reconnaître son erreur ? Quant à moi, je serais tout disposé à croire la chose possible, en principe. Malheureusement, c'est notre prestidigitateur-conférencier lui-même qui n'est pas de mon avis sur ce point — et alors, il est bien possible que je fasse erreur. N'est-ce pas M. Dicksonn, en effet, qui a dit, comme nous l'avons vu tout à l'heure : « Nous connaissons ce travers de l'humanité : lorsqu'on a été mystifié, on cache sa mystification par peur du ridicule et on devient le complice inconscient du mystificateur, en attendant de le devenir soi-

même. » Ce qui peut être vrai pour les savants, l'est sans doute aussi pour un passeur de muscade ; il lui serait dur, en effet, après tant de boniments, de réciter humblement le *Mea culpa*. Après tout, M. Dicksonn est peut-être un grand connaisseur du cœur humain et il faut absolument renoncer à tout espoir de lui voir employer un peu de bonne foi.

Il faut d'autant plus y renoncer qu'il n'est pas facile de convaincre un homme — un tel homme, du moins, — à renoncer, pour la beauté d'une idée, aux sources de ses gains. Plus d'une fois par semaine, d'un bout à l'autre de l'année, des affiches gigantesques, répandues à profusion, annoncent que le « professeur Dicksonn » va parler à Paris, dans une grande ou petite ville de France ou de l'étranger, dans une ville d'eaux. Avant la guerre, ses conférences à l'Hôtel des Sociétés savantes lui rendaient, l'une sur l'autre, une somme nette de 700 francs ; depuis lors, tout a été majoré, naturellement. Un calcul très simple, que j'abandonne aux lecteurs, permet de se rendre compte des recettes annuelles que s'assure ainsi le disert orateur. Et vous voudriez qu'il renonce à cette exploitation de la crédulité et de l'ignorance publique? — Non, vous êtes cruels!...

Que faire alors? Voici ce que je propose.

Si les conférences de M. Dicksonn ne contenaient que de faux raisonnements, dame! le cas serait peut-être désespéré : on peut disserter à l'infini sur une doctrine quelconque, sans pouvoir absolument prouver de quel côté est la raison. Mais dans les boniments que Dicksonn promène sur la face du globe, il y a autre chose : il y a des FAITS. Or, Dieu merci, les faits ont, la plupart du temps, une base plus solide ; on peut parfois montrer leur réalité ou leur fausseté. Eh bien! l'incompétence, l'ignorance de Dicksonn en matière médiumnique est telle, que ses conférences fourmillent littéralement d'erreurs concernant les *faits*. S'il écrivait un livre composé de tout ce qu'il a débité au cours de ses conférences, et si nous devions ensuite déchirer les pages contenant quelque mensonge ou quelque erreur concernant, non pas les doctrines, mais les *faits*, nous les arracherions toutes, les unes après les autres ; il ne resterait même pas la couverture, sur laquelle il s'est attribué le titre pompeux de « Professeur ».

Je m'empresse d'en fournir quelques exemples.

Vous avez recueilli et répété cent fois une sotte histoire, souvent rééditée par les journaux quotidiens (ce qui constitue déjà un commencement de présomption d'inexactitude), selon laquelle Daniel Dunglas Home, le célèbre médium de Sir William Crookes, aurait été surpris au moment où il fraudait, au cours d'une séance médiumnique organisée par l'impératrice Eugénie, à Biarritz. Cette histoire n'a aucun fondement, et on est vraiment surpris qu'il y ait encore quelqu'un pour la rappeler. Elle n'a même pas un commencement de vérité. Toujours, quand on la rééditée, on a eu soin de l'entourer du témoignage de personnes mortes depuis longtemps et qui jamais, de leur vivant, n'avaient rien dit ou écrit de semblable. Podmore lui-même qui, mettant en doute tous les phénomènes physiques de la médiumnité, consacre un long chapitre de son *Modern Spiritualism* à jeter la suspicion sur la médiumnité de Home, observe :

> Pour ce qui concerne le prétendu démasquement de Home aux Tuileries, on n'a jamais présenté aucun témoignage se rapprochant, même de loin, à un témoignage de première main. — (Vol. II, livre IV, chapitre III, page 230.)

Comme pour Podmore, tout phénomène médiumnique de nature physique ne peut être que de nature frauduleuse, il cherche à expliquer le fait que Home n'a jamais été surpris en flagrant délit de fraude (1), par cette circonstance que, « n'étant pas un médium professionnel, ses expérimentateurs étaient, pour ainsi dire, ses hôtes ». En effet, notre illusionniste, qui remplit son coffre-fort en diffamant la mémoire de Home, sera fort surpris d'apprendre que ce dernier, plus désintéressé, *ne s'est jamais fait payer ses séances*. Il avait une modeste fortune personnelle et s'aidait en donnant des conférences ; il avait épousé la sœur d'Alexandre Aksakof, conseiller aulique de Russie, elle-même assez riche. Un indice de sa nature idéaliste est fourni par sa conversion au catholicisme, qui devait naturellement lui procurer assez d'hostilités parmi ses concitoyens d'Ecosse.

Podmore parle des Tuileries, et non pas de Biarritz, parce que, comme il arrive toujours de ces commérages de concierges, on n'est d'accord ni sur l'époque, ni sur le lieu où le fait se serait produit, ni sur les personnages qui y assistèrent. Dans la *Wesminster Gazette* (février 1899), Mr. W. J. Stillmann place la fameuse scène au château de Compiègne!... M. Dicksonn ajoute que l'Empereur, furieux d'avoir été mystifié pendant plus d'un an, appliqua contre Home un arrêté d'expulsion. Aucunement! Napoléon III, avant d'admettre Home aux Tuileries, avait fait prendre des renseignements sur lui ; il existe sur Home un dossier de la

(1) *Home was newer publicly exposed as an impostor there is no evidence of may weigth that he was even privately detected in trickery.* (Podmore, *ibidem*)

police à Paris ; consultez-le ; vous vous assurerez de la fausseté de votre allégation : *Home continua à vivre en France* durant deux ans ; il y revint plus tard et y mourut même, en juin 1886 ; et il a été enterré à Saint-Germain-en-Laye, où est aussi le tombeau de sa fille.

Evidemment, le seul témoin oculaire qui pourrait parler aujourd'hui est l'impératrice Eugénie. L'infortunée souveraine déchue ne parlera pas, mais elle n'aura rien à se reprocher pour cela, sachant bien qu'elle a parlé déjà indirectement à ce sujet. Et voici comment.

M. Frédéric W. H. Myers, l'éminent auteur de la *Personnalité Humaine*, et Mr. Barrett, professeur de physique à l'Université de Dublin, se sont occupés, en 1888 et 1889, d'éclaircir certains points de la vie de D. D. Home. M. Myers écrivit à ce sujet dans le *Journal of the Society for Psychical Research* (juillet 1889) : « Il y a aussi une histoire, répétée souvent, selon laquelle Home aurait été découvert aux Tuileries (ou à Compiègne, ou à Biarritz), se servant d'un gant bourré, et qu'il reçut alors l'interdiction de revenir à la Cour impériale. Nous nous sommes efforcés, en France, de remonter à la source de cette histoire, mais en vain... » [Remarquez que le pied de Home est devenu, ici, un « gant bourré » ; il ne s'agit plus de l'expulsion de France, mais de l'interdiction de revenir à la Cour !]

Dans la *Wesminster Gazette* de février 1899, le même Myers écrivait : « L'histoire a été racontée en des formes différentes, mais je ne suis jamais parvenu à découvrir aucun témoignage à son appui. »

Seulement, dans l'ouvrage bien connu : *D. D. Home : His Life and Mission*, Mme veuve Home avait publié, entre autres documents, une lettre écrite en 1863 par ordre de l'impératrice Eugénie à M. Home. Elle est signée par *Le Secrétaire des Commandements, Damas Hinard*. Dans cette lettre, la souveraine remercie M. Home pour l'envoi de son livre : *Incidents of My Life*, et ajoute qu'elle lira l'ouvrage avec intérêt.

Or M. Dicksonn a dit, écrit et imprimé que le fameux démasquement de Biarritz a eu lieu en 1857 — remarquez bien : en 1857. Comment est-il possible — observe M. Myers — que Home ait offert son livre à l'Impératrice cinq ans après le scandale de son démasquement, et — ce qui plus est — que l'Impératrice lui ait fait répondre par une lettre aimable de remercîment et d'intérêt? Cependant, Myers et Barrett, après avoir examiné le document en question, affirment qu'il n'y a pas plus de doute sur son authenticité que sur celles des autres lettres insérées dans *D. D. Home : His Life and Mission.*

Myers rappelle aussi, incidentellement, le faux bruit qui se répandit en Angleterre, en 1858, selon lequel Home se trouvait en prison, en France !

Vous répétez, Monsieur Dicksonn, que « Home est mort en Angleterre, en prison, où il avait été condamné pour escroqueries. » Autant de mots, autant de mensonges. *Jamais Home n'a été poursuivi pour escroquerie ni pour un autre délit quelconque.* Son procès avec Mme Lyon, qui a fait tant de bruit, n'était qu'un procès *civil ;* le médium l'a perdu, mais sans que sa réputation ait eu rien à en souffrir auprès des personnes impartiales. En tout cas, le procès a eu lieu en 1866 — vingt ans avant le décès du médium !

On peut être étonné que le procès Home-Lyon ait donné lieu aux bruits d'un procès pénal suivi de condamnation. Mais on n'a pas une idée de l'effronterie et de la légèreté avec lesquelles on compromet la réputation d'un homme, surtout lorsque cet homme est un médium ou un psychiste. En voici un exemple.

On sait qu'Elisabeth Browning, la célèbre poétesse, était une spirite convaincue. Son mari, Robert Browning, ne partageait pas sa manière de voir et écrivit un poème célèbre contre Home. Questionné à ce sujet par Frédéric Myers, il avoua que personnellement il n'avait jamais constaté que Home trichât, mais « *qu'il avait entendu dire* que ce médium avait été surpris en flagrant délit de fraude, au cours d'une séance quelque part, en Italie » !!!

On sera moins étonné de tout cela en apprenant que la plupart des calomnies contre D. Dunglas Home sont tirées de l'ouvrage : *La Fin du Monde des Esprits*, du Dr Philip Davis, pseudonyme de l'immonde Léo Taxil.

Vous dites, Monsieur Dicksonn — et vous avez écrit et publié — que le Dr Rivail, plus connu sous le pseudonyme d'Allan Kardec, « *ne possédait qu'une instruction très sommaire* » (ce sont vos propres mots). Or, Rivail était *docteur ès lettres et philosophie* et l'un des disciples les plus distingués du célèbre pédagogue suisse Pestalozza. D'ailleurs, rien que son titre de docteur devrait vous faire comprendre, malgré toute votre ignorance, qu'il ne pouvait pas posséder seulement une instruction très sommaire. Tout le monde n'est pas docteur comme vous êtes professeur !

Vous dites d'Allan Kardec : « Il affirme « sérieusement » que ses écrits lui furent dictés par les esprits de saint Jean, de saint Augustin, de Socrate, de Platon, de Fénelon; etc. » C'est faux, archifaux ; vous n'avez qu'à lire le paragraphe 12 de son Introduction au *Livre des Esprits* pour voir le contraire.

Vous dites que Papus était un disciple d'Allan Kardec. Loin d'être un adepte de la doctrine spirite kardéciste, Papus a été l'adepte, *dès sa première jeunesse*, et est ensuite devenu le chef, d'une école occultiste concurrençant (pour ainsi dire) l'école spirite. C'est un rien, mais qui prouve votre ignorance dans ces questions.

Vous dites qu'une somme de 50,000 francs est déposée à l'Académie des Sciences et destinée à celui qui lirait quelques mots sans le secours des yeux. C'est là une des vieilles rengaines que publient depuis des dizaines d'années les journaux et que nous continuons à démentir en vain. Allez à la Secrétairerie de l'Institut de France, et vous entendrez ce qu'on vous dira.

Vous dites qu'une Société spirite vous a offert 200,000 francs — dans le temps, vous alliez même jusqu'à 300,000 — pour que vous cessiez votre campagne contre le Spiritisme. C'est faux, archi-faux. Comme l'a fort bien dit M. Delanne, si une Société spirite possédait une pareille somme, elle saurait en faire un meilleur usage. Mais aucune Société spirite ne possède un capital aussi élevé. Personne ne vous a offert 200,000 ni 300,000 francs ; c'est votre sotte mégalomanie qui vous l'a fait rêver, et nous vous défions de porter une preuve du mensonge que vous avancez. Pour le moment, il s'agit, tout au plus, d'un de vos pieux désirs. D'ailleurs, la plus belle preuve quon ne vous a rien offert, c'est que vous continuez à conférencier...

Vous avez longtemps raconté dans vos conférences avoir vu opérer le fameux médium Mme Eusapia Paladino, dans un café de province, et l'avoir surprise à tricher. Dans une conversation que j'ai eue avec vous, j'ai eu la charité de vous prévenir que la personne que vous aviez prise pour le fameux médium italien était une bateleuse comme vous, qui parcourait la France sous le nom d'Eusapio Paladina (*sic*), donnant effectivement dans les cafés des séances de fausse transmission de pensée et autres tours d'illusionnisme. Aucun spirite ne s'y laissa prendre ; la *Revue du Spiritisme* publia même des lettres de protestation contre cette farceuse. Vous, le grand prestidigitateur, l'homme qui demande qu'on lui défère l'étude des médiums, vous avez été le seul à mordre à l'hameçon de cette bonne femme, qui vous a couvert d'un éternel ridicule. Comme je vous ai signalé la mystification dont vous aviez été la dupe, vous avez, naturellement, retranché ce récit de vos conférences.

Vous avez raconté, pour expliquer les phénomènes se produisant par la médiumnité de Mlle Linda Gazzera, que celle-ci arrivait à la séance couverte d'une longue robe, sous laquelle elle en cachait une autre, ainsi que des fausses barbes, des masques, et je ne sais quoi encore. Linda était complètement déshabillée, avant chaque séance, par des dames choisies parmi les expérimentateurs, et recouverte d'une simple et légère robe de chambre, gardée toujours à cet effet dans le local des séances. Mais voici le plus curieux de l'affaire. Les fausses barbes, les masques n'auraient servi à rien à Linda Gazzera, puisque tous les fantômes, vrais ou faux, ayant été photographiés au cours de ses séances, sont *plats*, comme des images peintes sur du papier, ainsi que le prouve le stéréoscope !

Vous avez dit et écrit que « nos ennemis ont fait pénétrer le poison à la Cour de Russie, par l'intermédiaire de Raspoutine, excellent médium au service des Boches ». Ce sont vos propres paroles, dont j'ai le texte entre les mains. C'est faux, archi-faux. *Jamais cette brute de Raspoutine n'a été spirite, ni s'est occupé de spiritisme ; jamais il n'a été médium.* Jamais d'ailleurs les journaux russes ne l'ont accusé de cela, sachant fort bien que Raspoutine était un moine, ayant fondé une secte chrétienne, absolument en dehors du spiritisme. Vous faites là-dessus, comme en tout, un embrouillamini épouvantable, ayant sans doute lu quelque part que l'esprit de Raspoutine était évoqué par des cercles spirites de la Cour, comme on pourrait évoquer, ou s'imaginer d'évoquer, le vôtre, après votre mort, sans que vous ayez eu pour cela l'honneur d'avoir été spirite ou médium.

Personnellement, je n'ai jamais cru à la trahison du tsar Nicolas II. En 1818, un an après l'effondrement de l'empire moscovite, Sir George Buchanan, ambassadeur de Grande-Bretagne à Petrograd, démentit publiquement ces bruits ; la presse anglaise, la presse française, celle de tous les pays, reconnurent que le tsar avait eu sans doute des torts, mais n'avait jamais été traître envers l'Entente, comme l'ont été les maîtres actuels de la Russie.

Presque en même temps, dans la Revue de M. Jean Finot (octobre 1917), M. Bricaud, parlant du fameux occultiste Philippe, le maître de Papus, l'homme qui exerça sur le tsar Nicolas II une si grande influence, écrit : « Au cours des séances d'évocations, l'esprit d'Alexandre III faisait fréquemment promettre à son fils de maintenir intacte l'alliance franco-russe. Nicolas II promettait ; et cela ne contribua pas peu, dans la suite, à maintenir le tsar en dehors des influences germanophiles. »

Pourquoi n'insérez-vous pas cela dans vos conférences, Monsieur Dicksonn, si vous êtes

de bonne foi? Et voilà ce qui reste des accusations lancées par vous contre les spirites, au sujet des événements de Russie.

Mais la liste des mensonges de M. Dicksonn est vraiment trop longue ; nous ne pouvons pas en encombrer ce fascicule tout entier ; la suite aux prochains numéros.

En attendant, j'espère qu'on trouvera des spirites et psychistes assez énergiques et généreux pour vous dire, Monsieur Dicksonn :

« Voilà des années que le scandale de vos diffamations se poursuit impunément, que vous continuez à nous injurier, nous laissant l'alternative de choisir entre la qualité d'aliénés et celle d'imposteurs, employant à l'appui de vos dires la mauvaise foi la plus éhontée.

» Or, nous en avons assez. Notre tour est venu. Ah ! vous n'avez pas eu pitié ni des hommes les plus respectés et respectables, ni des dames les plus dévouées, ni de la mémoire des morts eux-mêmes. Vous avez promené, pendant des années, d'une salle à l'autre, d'une ville à l'autre, votre campagne d'infamies, avec une implacabilité terrible, une joie intense qui éclatait dans vos petits yeux mobiles et méchants. Vous avez répété vingt fois, cent fois, les mêmes phrases, ajoutant que vous les répéteriez chaque fois, toujours comme un défi.

» Eh bien ! c'est à votre tour, maintenant, de rester sur la sellette ! Chaque fois que vous ferez une conférence, à Paris, en province, a l'étranger, vous saurez qu'il y a l'un de nous à l'entrée de la salle, distribuant des tracts et plaquettes à tous les spectateurs qui entrent ou qui sortent. Et ces feuilles ne contiendront plus des discussions théoriques, des récits de ce qu'ont pu faire Crookes, ou Richet, ou d'autres. Elles montreront que vos conférences, que vos publications sont un tissu de mensonges. Si vous les répétez, ces mensonges, vos auditeurs sauront que vous les trompez sciemment et se règleront en conséquence. Si vous les retranchez de vos conférences, que vous restera-t-il donc à dire ? En tout cas, ces coupures innombrables prouveront que vous avez reconnu que vous mentiez et que c'est par des mensonges et des diffamations que vous avez gagné une fortune en quelques années. On vous demandera alors, comme vous le demandiez à un autre imposteur, le faux-docteur Macaura : « *Rendez-nous cet argent escroqué !* » Oui, escroqué en exploitant l'ignorance et la crédulité publique, en vous posant en défenseur de cette moralité que vous outragiez par chaque mot qui sortait de votre bouche ! »

ERNEST BOZZANO

Des apparitions de défunts au lit de mort

(DEUXIÈME SÉRIE)

Il y a quelques années déjà, j'ai recueilli et publié (1) un certain nombre de cas, choisis parmi ceux qui se rapportent aux visions de décédés, telles qu'elles se présentent souvent aux mourants, au cours de la crise préagonique. Depuis le temps de cette publication, un assez grand nombre d'épisodes du même genre ont été enregistrés ; j'ai pensé que l'heure était venue de procéder au tri de ce nouveau matériel, pour une publication complémentaire.

Dans l'intérêt des lecteurs n'ayant pas encore connaissance de ce sujet, il sera d'abord utile de faire remarquer qu'au point de vue scientifique, les cas « d'apparition de défunts au lit de mort » présentent rarement une valeur de faits véridiques ou supranormaux, les conditions préagoniques prédisposant à une forme de sensations et perceptions hallucinatoires ; or les formes de visions dont nous allons nous occuper ne diffèrent pas des autres en principe ; on est donc tenu à les envisager comme étant de la même nature, sauf toujours lorsque des circonstances spéciales se présentent pour les différencier.

Ceci une fois établi, conformément aux méthodes de l'investigation scientifique, il importe de faire remarquer que les circonstances spéciales en question ressortent assez fréquemment dans les cas examinés, généralement sous la forme d'incidents secondaires revêtant

(1) *Annales des Sciences psychiques*, mars 1906.

le caractère de contre-épreuves en faveur de l'interprétation supranormale des faits. Il est à noter aussi que, s'il est incontestable que, dans la crise préagonique, se réalisent des phénomènes de visualisation hallucinatoire, il n'est pas moins vrai que dans cet état se produisent de nombreux phénomènes de télépathie, télesthésie, lucidité, précognition, bilocation, etc.; toutes des manifestations de nature indubitablement supranormale ; il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que les apparitions de décédés puissent être, à leur tour, supranormales.

Ces conclusions sont étayées par une autre observation qu'on ne peut pas facilement éclaircir par l'hypothèse hallucinatoire : c'est que, si la pensée vivement tournée aux personnes aimées était la cause déterminante des phénomènes en question, alors le mourant, au lieu de subir exclusivement des formes hallucinatoires lui représentant des défunts (et souvent des défunts oubliés par le patient), devrait subir, le plus souvent, des formes hallucinatoires lui représentant des personnes vivantes et qui lui sont chères — ce qui n'est pas. On note, au contraire, qu'il n'y a pas un exemple d'un mourant qui aperçoive de soi-disant fantômes de vivants, et qui cause avec eux, de la même façon que ces visions, ces dialogues se produisent avec les fantômes des défunts. Par contre, on connaît des exemples de mourants ayant aperçu des fantômes considérés comme de personnes vivantes ; mais dans ces circonstances il résulta toujours que les personnes dont il s'agit étaient décédées quelque temps avant, bien que personne des assistants en eût connaissance. Il faut reconnaître que ces considérations revêtent une haute valeur inductive dans le sens de l'interprétation spirite des faits.

En tout cas, je tiens à faire remarquer qu'en publiant cette deuxième série de faits, je ne me propose pas de prouver ou illustrer une théorie ; je désire uniquement rappeler des incidents qui, pris isolément, ne présentent qu'une valeur scientifique limitée, mais revêtent une valeur spéciale si on les envisage en union avec les autres groupes de phénomènes métapsychiques, qui tous convergent vers la démonstration scientifique de la survie.

Je termine donc en manifestant l'espoir que les phénomènes métapsychiques soient un jour, eux aussi, considérés dans leur ensemble, conformément à la vraie méthode scientifique, selon laquelle aux procédés d'analyse doivent invariablement suivre les procédés de synthèse. C'est ce qu'oublient trop souvent les contradicteurs de l'hypothèse spirite ; ils concluent en s'appuyant à des inductions ou déductions légitimes en elles-mêmes, mais partielles et analytiques, en pensant de bonne foi se prononcer sur l'ensemble synthétique des phénomènes métapsychiques.

Ceci dit, je passe à l'exposé des cas, en gardant, autant que possible, l'ordre de classification adopté pour la première série.

PREMIÈRE CATÉGORIE

Cas dans lesquels les apparitions des décédés sont perçues uniquement par le mourant, et se rapportent à des personnes dont il connaissait la mort.

Ce sont là les modes de manifestations les plus fréquentes dans la casuistique en question ; on conçoit qu'ils soient aussi les moins intéressants au point de vue scientifique, puisqu'ils présentent rarement des épisodes de nature à les différencier d'une façon quelconque des hallucinations subjectives communes.

Des épisodes pouvant les différencier dans le sens supranormal se rencontrent dans les cas VII, VIII et IX de la 1re série. Dans cette 2e série, on peut en dire de même des cas X, XI et XII.

CAS I. — Je le trouve dans le *Journal of the American Society for Psychical Research* (1913, page 603) ; il représente la forme la plus simple dans laquelle se manifestent ces phénomènes. Mr Rud. C. Gittermann, membre de la S. P. R. anglaise, écrit au professeur Hyslop :

Mon père est mort en Allemagne, le 18 mars 1892, et ma mère vint vivre avec nous, à Odessa ; mais elle tomba malade à son tour et mourut le 6 mai de l'année suivante, 1893. De même que mon père, elle était toujours restée invinciblement sceptique pour ce qui concerne l'existence et la survivance de l'âme. Quelques secondes avant sa mort, elle reprit connaissance (elle était dans le coma depuis deux heures environ), se souleva toute seule dans le lit, tendit les bras et, avec une grande surprise peinte sur le visage, s'écria : « Papa ! papa ! », vraiment comme si son apparition inattendue s'était présentée à ses yeux ; ensuite elle retomba dans les bras de ma femme et expira. Ma mère avait l'habitude d'appeler son mari « Papa », comme nous autres enfants. — Je certifie que ce qui précède est la pure vérité. — (*Signé :* RUD. C. GITTERMANN.)

Le professeur Hyslop remarque :

L'intérêt de ce cas tient à ce qu'il est associé à un état d'esprit qui ne devrait point, rationnellement, provoquer un incident de ce genre. En effet, si l'on peut alléguer les habitudes religieuses de l'esprit pour expliquer les visions qui se sont produites dans certains cas, par contre, un état irréligieux de l'esprit, comme en ce cas, ne devrait pas raisonnablement provoquer une pareille vision. De toute ma-

mère, cette circonstance, en elle-même, ne vaut pas encore comme une preuve, étant donné que dans le cas dont il s'agit, on ne rencontre point des incidents suggestifs, en dehors de l'usage correct de l'appellation « Papa ».

IIe Cas. — Mr. S. Bennett communique au professeur Hyslop cet autre épisode, que j'extrais également du *Journal of the A. S. P. R.* (1918, page 609) :

Mr. G. Hall Tench mourut en 1902 d'un carcinome, après des années de grandes souffrances supportées stoïquement... Durant les dernières semaines, je l'ai veillé assidûment. Malgré les atroces souffrances qui le déchiraient, il refusa toujours de prendre des narcotiques ou des stimulants, disant à ceux qui l'y exhortaient : « J'ai toujours vécu en vrai Hall Tench, et je veux mourir tout d'une pièce. »

Dans la nuit où arriva la fin, il réveilla son fils et l'invita à réunir la famille, son heure étant arrivée. Il parla à tous de la façon la plus rationnelle et consciente ; quand enfin arriva son frère, il lui dit encore : « Adieu, Will ; je vais m'en aller. » Alors, il ferma les yeux. Ses familiers crurent que la fin était arrivée, mais après un court intervalle, il rouvrit les yeux, leva la tête, regarda avec une expression de vif intérêt en haut, vers le bout du lit, et dit d'une voix très claire : « Comment donc ! mais ce sont des personnes comme nous ! » Et aussitôt, il expira...

Tench n'était pas un homme religieux, bien qu'il ait été assisté jusqu'au bout par un ministre méthodiste ; par contre, il était un homme d'une haute moralité, rigidement honnête dans toutes les manifestations de la vie ; il était en outre nanti de beaucoup de fermeté et de courage, comme il le prouva en refusant de laisser atténuer ses souffrances aux frais de sa sensibilité. Ce n'était pas un homme très cultivé, ni passionné pour la lecture ; mais je ne doute aucunement qu'il eût longuement réfléchi à la destinée qui l'attendait, et très probablement il se sera senti la tête remplie des images habituelles des anges ailés et des harpes angéliques ; par conséquent, rien de plus probable qu'au dernier moment, il ait exprimé sa surprise en voyant que les décédés venus pour l'accueillir avaient l'aspect de « personnes comme nous ».

IIIe Cas. — L'épisode suivant, tiré aussi du *Journal of the A. S. P. R.* (1918, page 623), a été communiqué au professeur Hyslop par le Dr E. H. Pratt :

Ma sœur Hattie fut frappée d'une attaque de diphtérie maligne, quand elle se trouvait à l'école dans le Caroll Seminary. Elle fut immédiatement transportée à la maison pour être confiée aux soins de notre père, qui ne parvinrent malheureusement pas à la sauver. Après quelques jours de souffrances extrêmes, sa belle âme s'envola vers la plage qui nous paraît si ténébreuse et impénétrable, dans son immensité incommensurable. L'épisode qui s'est produit à son lit de mort fut si merveilleux, si réaliste et impressionnant, que, bien que je n'eusse alors que dix ans, je garde imprimée dans ma mémoire la scène panoramique de l'événement, comme s'il s'agissait d'hier.

Son lit était au milieu de la chambre et ma mère, mon père, l'autre sœur et quelques amis étaient autour, observant anxieusement le cher visage de la mourante, où la lumière de la vie s'éteignait peu à peu et la pâleur de la mort s'accentuait. La pauvre Hattie s'en allait lentement, en des conditions de calme parfait et apparemment sans souffrance. Bien que sa gorge fut encombrée des membranes diphtériques de façon à rendre très faible sa voix, son esprit semblait plus net et rationnel que jamais.

Elle savait de mourir et confiait à sa maman ses dernières dispositions relativement aux petites propriétés personnelles à distribuer à ses amies à titre de souvenir, lorsque tout à coup, elle leva les yeux au plafond, vers le coin le plus éloigné de la chambre, regarda avec une vive attention, comme en écoutant quelqu'un parler ; ensuite elle fit de la tête un petit geste d'assentiment et dit : « Oui, grand'maman, je viens, je viens ; attends un seul instant, je t'en prie. » Mon père demanda : « Hattie, tu vois ta grand'mère ? » Elle parut surprise de cette question et répliqua promptement : « Mais, papa, tu ne la vois donc pas ? Elle est là qui m'attend. » En disant cela, elle montrait du doigt vers le coin où elle avait regardé. Ensuite, se retournant de nouveau vers sa mère, elle termina de dicter ses dispositions au sujet des petits trésors à distribuer aux amies. Après cela, elle se tourna encore, en écoutant, vers sa grand'mère, qui, apparemment, l'invitait à venir sans plus tarder, et donna à tous l'extrême adieu. Sa voix était très faible, mais le regard, qu'elle tournait successivement vers chacun de nous, était plein d'intelligence et de vie. Enfin elle se tourna une dernière fois vers le coin de la vision et, d'un fil de voix à peine intelligible, elle dit : « Maintenant, je suis prête, grand'maman. » Et en regardant toujours dans cette direction, sans lutte et sans souffrances, elle s'éteignit.

...Sa grand'mère était morte quelques années avant, et une grande affection réciproque les liait en vie l'une à l'autre. L'épisode de la reconnaissance de la part de Hattie a été si réaliste dans tous ses détails, qu'il ne nous semble pas possible de l'expliquer autrement qu'en admettant la présence effective de la grand'mère dans une forme identique à celle qu'elle avait en vie. En somme, l'épisode fut authentique, indiscutable, réel. — (*Signé :* Docteur E. Pratt.)

IVe Cas. — Le Rév. H. Harbough, dans son ouvrage *Heavenly Recognition*, rapporte le fait suivant :

Dans une famille de ma connaissance, une fillette gentille et affectueuse eut le malheur de perdre sa mère en âge trop tendre pour que ses traits pussent lui rester empreints dans la mémoire... Cette enfant, douce, bonne, religieuse, était l'idole de la famille éplorée ; mais c'était une fleur chétive qui ne tarda pas à donner des signes de se faner d'une manière prématurée. Parfois, pendant qu'elle jouait sur les genoux de la dame qui remplaçait sa mère, elle lui entourait le cou de ses bras grêles, en lui disant : « Maintenant, parle-moi de maman ! » Et lorsque le récit répété tant de fois lui avait été renouvelé encore, elle demandait doucement : « Apporte-moi dans le salon, car je veux voir maman. » La demande était toujours exaucée et l'enfant restée couchée ainsi, pendant des heures, en regardant le portrait de sa mère.

L'heure suprême arriva enfin ; les familiers, les amis se réunirent autour de la fillette mourante. La rosée de la mort se posait déjà sur cette fleur, et à mesure que la vie s'éteignait, le pauvre petit corps était secoué par des convulsions spasmodiques. « Me connais-tu, mon ange ? » lui murmura en pleurant à l'oreille la voix du père ; mais la réponse ne vint pas. Soudain, ce petit visage pâle sembla s'animer par une influence de paradis ; ses yeux s'ouvrirent tout grands, radieux, les petits bras grêles se tendirent en haut par un suprême effort impulsif, le regard s'arrêta dans l'indéfini, comme s'il compénétrait l'au-delà, et les lèvres ne pronocèrent qu'un mot : « Mère ! » d'un accent de surprise, de joie, de transport ; et dans ce cri suprême, l'enfant passait sur les genoux de sa mère, qui l'attendait.

Le ministre qui assista à la béatitude de ce départ ne put s'empêcher de dire : « Si je n'avais pas jusqu'ici cru à l'assistance de nos trépassés au lit de mort, maintenant je ne pourrais plus en douter. » — (Cité par Robert Pike, dans son livre : *Life's Borderland and Beyond*. (Pages 11 et 12.)

Ve Cas. — Cet autre épisode est venu en lumière par suite de la publication de ma première monographie sur la classe de cas dont nous nous occupons ici. Mme Le Normant des Varennes a écrit dans les termes suivants au Directeur de la *Revue du Monde Invisible*, Mgr Méric (juillet 1906) :

L'article de M. Ernest Bozzano sur les apparitions des défunts au lit de mort m'a d'autant plus intéressée, que j'ai moi-même été témoin d'un épisode analogue...

Nous avions perdu l'un de nos fils du typhus infectif. J'avais été à Paris pour le soigner, et trois jours après, j'en rapportais le corps. J'avais laissé mon mari souffrant d'une maladie d'estomac, vieille de plusieurs années. Après la mort de notre Paul, chaque crise du mal le laissait toujours plus faible ; il déclinait rapidement, en supportant avec un courage et une résignation admirables ses atroces souffrances... Bientôt il ne put plus quitter le lit, et il ne me fut plus possible de me faire des illusions sur son état... Il reçut les Sacrements en parfaite connaissance et demanda qu'on lui apportât quelques fleurs de chrysanthèmes qu'il avait plantés sur le tombeau de son fils. Au cours de la nuit suivante, ma fille vint me remplacer au chevet du père ; mais vers 5 heures, elle me rappela : le malade empirait rapidement et parut heureux de me revoir. Je me suis assise à côté du lit et j'ai pris une de ses mains dans les miennes.

— Maintenant tu resteras, n'est-ce pas ? — dit-il — et tu ne t'en iras tant que... — Il hésita à prononcer le mot fatal.

— Je ne te quitterai plus — répondis-je.

— Merci — murmura-t-il.

Après quoi, nous restâmes tous en silence.

Vraisemblablement, il avait perdu l'usage de la voix et ne sentait plus le contact de mes mains, puisque, pour s'assurer de ma présence, il murmurait de temps en temps : « Caresse ! caresse ! » Je frictionnais doucement cette pauvre main glacée et sa figure reprenait une expression plus tranquille.

Tout à coup, nous le vîmes tendre la main restée libre et faire le geste d'en serrer une autre, en murmurant :

— Oui, oui, mon Paul.

— Tu vois donc Paul ? — demandai-je.

— Mais oui, que je le vois, — répondit-il, presque étonné de cette question.

Nous avons tous eu la même pensée : Paul vient l'assister et l'aider à mourir.

Nous songions certainement à un autre lit de mort, auprès duquel je me trouvais, seule, dix-huit mois auparavant ; mais je ne crois pas qu'aucun de nous ait eu l'idée d'une intervention tangible de notre cher décédé ; il ne pouvait donc pas s'agir de transmission involontaire de pensée.

Mon pauvre mari renouvela à plusieurs reprises le geste de serrer la main à un être invisible ; après quoi, sans aucun spasme, son âme s'exila de son corps avec un petit soupir, et une sérénité suprême descendit sur sa figure.

VIe Cas. — Dans les trois cas qui suivent, les mourants ont la vision d'entités spirituelles qui ne sont pas celles de leurs morts — circonstance assez rare dans la catégorie de visions dont nous nous occupons. Inutile de remarquer qu'au point de vue de l'hypothèse hallucinatoire, le fait rentrerait dans l'ordre naturel et à prévoir en de tels événements ; au point de vue de l'hypothèse spirite, ce seraient des « esprits gardiens », attachés à chacun de nous, qui en ces occasions se manifesteraient au lit de mort.

J'extrais ce premier exemple du *Light* (1907, page 118). Le Docteur G. J. Grosse rapporte ce qui suit :

J'avais un malade appelé D..., ancien inspecteur de finances, qui succomba aux suites d'un engorgement du foie. Mon frère était son ami intime et fut appelé télégraphiquement à son chevet, où il resta jusqu'à la mort de D..., qui eut lieu quelques heures après. Il y avait aussi un autre ami du patient, un certain M. R..., lui aussi agent de finances, qui fut surpris d'entendre son supérieur mourant le prier de le questionner sur la manière de mesurer le contenu d'un tonneau de bière, etc., etc. Il le contenta et le mourant, après avoir répondu, demanda s'il l'avait fait correctement. « Tout à fait correctement, — répondit M. R... Alors le mourant continua : « La raison pour laquelle je vous ai demandé de m'adresser des demandes, c'est que je voulais vous convaincre que je suis en possession de toutes mes facultés mentales, et que je ne suis aucunement halluciné. Or, je dois vous confier que je vois dans la chambre, avec ma femme et vous deux, d'autres formes spirituelles que je ne connais pas, mais qui sont certainement venues ici dans un but quelconque. J'ignore quel est ce but, mais je désire vous faire savoir que le monde spirituel n'est pas une hypothèse ; c'est un fait réel. » Après avoir dit cela, il s'éteignit rapidement. Mon frère, M. D... et M. R... étaient tous membres de l'Eglise Congrégationiste.

VIIe Cas. — Ce cas est tiré du *Light* (1901, page 36). Le docteur H. W. Worthen rapporte l'épisode suivant, raconté par un clergyman de Vermont (Etats-Unis) :

Je suis un ecclésiastique et, il y a quelques années, j'étais pasteur d'une ville de la Nouvelle-Angleterre, où je suis resté en service plusieurs années. Parmi les membres de la Congrégation, était une jeune femme de trente ans environ, d'une intelligence remarquable et d'un noble caractère, que j'appellerai Alice. Elle était jolie, géniale, aimée de toute la communauté. Frappée d'une fièvre infective, qui dégénéra en un abcès lombaire, elle en mourut après plusieurs semaines de souffrances.

La nuit précédente à son décès, elle me demanda, vers 2 heures du matin. Il y avait à l'assister trois dames, qui semblèrent attacher bien peu d'attention à ma venue. On aurait dit qu'elles étaient saisies d'une étrange manie, les empechant de parler. Je pris place près du lit de la patiente et je demandai à celle-ci comment elle allait. « Très faible », me répondit-elle. Après l'échange de ces quelques mots, on revint au silence embarrassant d'auparavant. Enfin, une des dames s'adressa à moi, en me disant à voix basse : « Alice a vu un ange. » Je compris alors que le silence de ces dames était dû à de la crainte et du respect ; elles sentaient se trouver sur le seuil du monde spirituel.

Je n'ai pas répondu aussitôt, attendant de m'assurer si l'on observait dans la malade des signes de délire. Finalement, j'ai rompu le silence en demandant : « Alice, vous avez donc eu la vision d'un messager spirituel ? » Elle a répondu : « Oui, réellement. » — « Et quand a eu lieu votre vision ? » — « A minuit. » — « Où et comment l'avez-vous vue ? — « Il me semblait avoir acquis de nouvelles facultés visuelles, et pendant que je regardais au loin, dans l'espace, j'ai vu comme une luminosité globale qui se dirigeait vers moi et dans laquelle j'ai aperçu une forme spirituelle humaine, qui pénétra dans ma chambre. » — « Comment était-elle habillée ? » — « De blanc immaculé. » — « Où se tenait-elle ? » — « Entre le lit et le piano. »

A ce moment, les dames présentes m'ont dit que, pendant la vision, la malade avait conversé avec quelqu'un. J'ai demandé alors : « Que vous a donc dit l'esprit qui vous a visitée ? » Elle a répondu : « Plusieurs choses, et entre autres, qu'il reviendrait me prendre dans vingt-quatre heures. »

Alors j'ai demandé : « Sauriez-vous me dire quel jour de la semaine il est ? » — « Vendredi », m'a-t-elle répondu. (C'était, en effet, 3 heures du matin, d'un vendredi.) J'ai encore demandé : « Et sauriez-vous me dire le jour du mois ? » Elle l'a dit et puis a ajouté : « Oh ! mon pasteur, vous ne devriez pas me poser de ces questions ; je suis en possession de toutes mes facultés et je sais bien ce que je dis. »

En attendant, elle s'affaiblissait de plus en plus ; quand elle sembla s'assoupir, je suis rentré chez moi... Le soir du lendemain, vers minuit, la belle âme d'Alice quittait le corps pour le séjour des immortels. Lorsque j'ai déposé le corps dans le cercueil, j'ai remarqué qu'un doux sourire éclairait ces traits si éprouvés par la douleur. La maison était remplie d'amis, dont plusieurs pensaient se trouver dans une ambiance rendue sacrée par la présence d'un ange et par l'existence qui y avait passé une femme dont on peut dire qu'elle était réellement telle.

Dans les cas que nous avons cités jusqu'ici, on ne remarque point des incidents probants au point de vue scientifique, bien que, dans leur ensemble, ils se prêtent à des développements et à des formes de dramatisation assez sensationnelles et suggestives, dans le sens de la véridicité des visions. Dans le dernier cas exposé, je ferai remarquer, à titre de note analytique, l'incident de la prédiction de l'heure du décès de la part de l'entité qui se manifeste. Ces formes de prédictions sont assez fréquentes dans le groupe de cas dont nous nous occupons ; dans la première série que j'ai publiée, on en a rencontré trois (IX et X de la 1re catégorie ; I de la 4e) ; le cas que je vais rapporter présente le même trait caractéristique, ainsi que le cas X. De toute façon, ce trait n'a pas une valeur scientifique suffisante, puisque la réalisation exacte des prédictions de mort peut vraisemblablement être attribuée à une action auto-suggestive.

VIII[e] CAS. — Il m'a été communiqué par le rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques*, M. C. de Vesme, et se rapporte au décès de M[me] Léna Botrel, qui s'est produit le 11 juillet 1916, à Pont-Aven, en Bretagne. Le mari de la décédée, qui est le célèbre « barde » breton, M. Théodore Botrel, écrit ce qui suit à M. de Vesme, en date du 1[er] novembre 1919 :

MON CHER CONFRÈRE,

J'ai lu avec attention — et émotion — l'étude de M. Bozzano... et je comprends pourquoi vous me demandez un exemplaire du *In memoriam* publié à l'occasion du décès de M[me] Botrel. Il semble à toute évidence qu'en pleine connaissance, ma chère disparue a *vu* un *ange*, entrevu un coin radieux de l'Autre Monde et, au moment de sa mort, a tout à coup aperçu l'esprit de sa mère.

Je ne puis vous envoyer qu'une édition — simplifiée — de *Memento* demandé ; mais je vous transcris, pour M. Bozzano, les témoignages de deux braves Bretonnes — sa servante et sa couturière — qui, alors que j'étais au front, ne quittèrent guère le chevet de l'agonisante, morte d'une péritonite, en cinq jours, sans avoir perdu un instant sa lucidité d'esprit.

(*Témognage de M[me] Joséphine Mainguy*). — « Elle levait les yeux au plafond et disait : « Que c'est beau, ce qui m'attend ! Que Dieu est bon pour moi de me le laisser voir un peu !... Mes amies, mes amies, voici un ange, là, à ma gauche ; ce sont vos prières qui l'ont fait venir. Mais c'est curieux, il n'a pas d'ailes !... » Et depuis, chaque fois que l'on allait vers son paravent, à la gauche de son lit, elle s'arrêtait dans sa conversation pour dire : « Ne passez donc pas par là, voyons ; vous allez déranger mon ange ! »

(*Témoignage de M[me] Joséphine Allanic.*) — « Sa figure devient rayonnante par moment, et elle reste en extase, fixant ses yeux au plafond : « Oh ! le Ciel, disait-elle, que c'est beau ! Voici les Anges ! Oh ! maman ! maman ! » Nous n'osions pas bouger, alors, tellement c'était touchant de lui voir de tels moments de joie au milieu de ses souffrances. »

(*Témoignage de M. Théodore Botrel.*) — Et je copie sur mon cahier de notes ces lignes : « Je n'arrivai à Pont-Aven qu'à dix heures, le mardi ; elle ne pouvait plus parler depuis cinq heures du matin, mais elle avait sa pleine connaissance ; à 14 heures précices, elle dit, tout à coup, et d'une voix si claire, si joyeuse : « Maman ! » Et ce fut tout : Elle avait exhalé ce dernier mot dans son dernier souffle. » — (*Signé :* THÉODORE BOTREL.)

M. Botrel, à propos de la surprise manifestée par sa femme mourante en voyant un ange sans ailes, observe justement dans une note :

Cette phrase prouve bien qu'elle n'était pas le jouet de son imagination, puisqu'elle s'attendait à voir des ailes au dos des Anges ! Elle *s'étonne* qu'ils n'en aient pas !

J'ai déjà cité un fait (II[e] cas) dans lequel le mourant, en apercevant des apparitions semblables, s'écrie : « Comment donc ! mais ce sont des personnes comme nous ! » — Au sujet de quoi le rapporteur observe : « Très probablement, il se sera senti la tête remplie des images habituelles des anges ailés et des harpes angéliques ; par conséquent, rien de plus probable qu'au dernier moment il ait exprimé sa surprise en voyant que les décédés venus pour l'accueillir avaient l'aspect de « personnes comme nous ». — Je rapporterai plus loin (IX[e] cas) un troisième épisode concernant une fillette de dix ans qui, à son tour, manifeste sa surprise en voyant des « anges sans ailes ». — Or ces incidents présentent une valeur probante réelle, puisque les fantômes hallucinatoires, comme on sait, prennent des formes correspondantes aux idées qui se sont formées préalablement dans la mentalité du malade (il ne pourrait pas en être autrement) ; il en résulte que, si l'idée des « anges ailés » dont nous avons tous entendu parler par notre mère, durant notre enfance, et plus tard nous avons lu la description dans la Bible et avons vu cent fois des représentations dans les tableaux de sujets religieux), s'était gravée dans les voies cérébrales du malade, celui-ci devrait s'imaginer d'apercevoir des « anges ailés ». Or, comme dans les cas que nous avons rapportés, nous voyons que les mourants, tout en étant dominés par cette idée préconçue, ont aperçu des fantômes dont l'apparence était contraire à l'idée en question, nous devons en conclure que, dans les circonstances rapportées, il s'agissait réellement d'« apparitions véridiques de fantômes de défunts », et non pas d'« hallucinations pathologiques ».

IX[e] CAS. — Le D[r] W. C. de Seranyn, dans son ouvrage : *Contribution à l'Etude de certaines facultés cérébrales méconnues*, rapporte le fait suivant, qu'il a personnellement observé au cours de sa longue carrière médicale :

Jean Vitalis était un homme robuste, gros, sanguin, marié, sans enfants, jouissant d'une parfaite santé. Il devait avoir 39 ans lorsqu'il fut subitement pris d'une fièvre violente et de douleurs articulaires. J'étais son médecin et lorsque je le vis, les symptômes qu'il présentait étaient ceux d'un rhumatisme articulaire aigu...

Je fus surpris, le matin du seizième jour, de trouver Jean Vitalis tout habillé, assis sur son lit, sou-

riant, ayant les pieds et les mains entièrement dégagés et ne présentant plus la moindre fièvre.

Je l'avais laissé la veille dans un triste état. Les articulations de l'épaule, du coude, des mains, du genou, des pieds étaient tuméfiées et douloureuses. Il avait une forte fièvre et je ne pouvais jamais prévoir que j'allais le trouver aussi frais et dispos.

D'une façon très calme, il me dit qu'il attribuait sa guérison subite à une vision qu'il avait eue pendant la nuit. Il prétendait que son père, mort depuis quelques années, lui était apparu.

Voici à peu près ce qu'il me dit :

— Mon père est venu me visiter cette nuit. Il est entré dans ma chambre par cette fenêtre qui donne sur le jardin. Il m'a d'abord bien regardé de loin, puis il s'est approché de moi, m'a touché un peu partout pour enlever mes douleurs et ma fièvre, ensuite il m'a annoncé que j'allais mourir ce soir, à neuf heures précises. Au moment de son départ, il a ajouté qu'il espérait que j'allais me préparer à cette mort, comme un bon catholique. J'ai fait appeler mon confesseur qui arrivera bientôt ; je vais me confesser et communier ; ensuite je me ferai mettre l'extrême-onction. Je vous remercie beaucoup pour les soins que vous m'avez donnés, ma mort ne sera pas causée par un manque quelconque de votre part. C'est mon père qui le désire ; il a sans doute besoin de moi, il reviendra me prendre à neuf heures, ce soir.

Tout cela était dit d'une façon très calme, avec un visage souriant et une réelle expression de contentement et de bonheur rayonnait sur ses traits.

— Vous avez eu un rêve, une hallucination, lui dis-je, et je m'étonne que vous y ajoutiez foi.

— Non, non, me dit-il, j'étais parfaitement éveillé, ce n'était pas un rêve. Mon père est vraiment venu, je l'ai bien vu, je l'ai bien entendu, il avait l'air bien vivant.

— Mais cette prédiction de votre mort à heure fixe, vous n'y croyez pas, sans doute, puisque vous voilà guéri ?

— Mon père ne peut pas m'avoir trompé. J'ai la certitude que je vais mourir ce soir, à l'heure qu'il m'a indiquée.

Son pouls était plein, calme, régulier, sa température normale. Rien n'indiquait que j'étais en présence d'un malade gravement atteint.

Cependant, je prévins la famille que des morts survenaient parfois dans les cas de rhumatisme cérébral, et le Dr R..., un vieux et excellent praticien, fut appelé en consultation.

Le Dr R... dit devant le malade toutes sortes de plaisanteries au sujet de son hallucination et de sa mort prochaine ; mais à part, devant la famille réunie, il dit que le cerveau était atteint, et que, dans ce cas, le pronostic était grave.

— Le calme du malade, ajouta-t-il, est bizarre et insolite. Sa croyance à l'objectivité de sa vision et à sa mort prochaine est surprenante. Ordinairement, on a peur de la mort, lui n'a pas l'air de s'en soucier, au contraire, il paraît heureux et content de mourir. Cependant, je puis vous assurer qu'il n'a pas l'air d'un homme qui va mourir ce soir ; quant à fixer d'avance le moment de sa mort, c'est de la farce.

Je revins vers midi voir mon malade qui m'intéressait vivement. Je le trouvai debout, se promenant de long en large dans la chambre à coucher, et cela d'un pas ferme, sans le moindre signe de faiblesse ou de douleur.

— Ah ! me dit-il, je vous attendais. Maintenant que je me suis confessé et que j'ai communié, puis-je manger quelque chose ? J'ai une faim atroce, mais je ne voulais rien prendre sans votre permission.

Comme il n'avait pas la moindre fièvre et qu'il présentait toutes les apparences d'un homme en parfaite santé, je lui permis de manger un bifteck aux pommes.

Je revins vers huit heures du soir. Je voulais être auprès du malade pour voir ce qu'il allait faire lorsque les neuf heures seraient venues.

Il était toujours gai ; il prenait part à la conversation avec entrain et raisonnablement. Tous les membres de sa famille se trouvaient rassemblés dans sa chambre. On causait, on riait. Son confesseur, qui se trouvait là, me dit qu'il avait dû céder aux instances réitérées du malade, et qu'il venait de lui administrer le sacrement de l'extrême-onction.

— Je ne voulais pas le contrarier, ajouta-t-il ; il insistait tellement ; du reste, c'est un sacrement que l'on peut administrer plusieurs fois.

Il y avait une pendule dans la chambre et Jean, que je ne perdais pas de vue, y jetait de temps en temps des regards anxieux.

Lorsque la pendule vint à marquer neuf heures moins une minute, et pendant que l'on continuait à rire et à causer, il se leva du sofa sur lequel il était assis et dit tranquillement :

— L'heure est venue.

Il embrassa sa femme, ses frères, ses sœurs, puis il sauta sur son lit avec beaucoup d'agilité. Il s'y assit, arrangea les coussins, puis, comme un acteur qui salue le public, il courba plusieurs fois la tête, en disant : « Adieu ! adieu ! » s'étendit sans se hâter et ne bougea plus.

Je m'approchai lentement de lui, persuadé qu'il simulait la mort. A ma grande surprise, il était mort, sans angoisse, sans râle, sans un soupir, il était mort d'une mort que je n'ai jamais vue.

On a d'abord espéré que ce n'était qu'une syncope prolongée, une catalepsie ; l'enterrement a été longtemps différé, mais il a fallu se rendre à l'évidence devant la rigidité du cadavre et les signes de décomposition qui s'ensuivirent.

Xe Cas. — Je le prends dans le *Light* (1915, page 502). Mme C. J. Chambers, infirmière volontaire, raconte ce fait :

L'épisode suivant d'un enfant mourant qui aperçoit et reconnaît son père décédé, est venu à ma connaissance il y a quelques semaines à peine, alors que j'étais de service à l'Hôpital du Comté.

J'étais de service dans la salle des militaires, lorsque j'ai vu venir l'infirmière H..., qui prêtait son œuvre dans la salle des hommes, à l'étage au-dessus.

Disposant d'une demi-heure de liberté, elle venait prendre une tasse de thé avec moi. Nous avons causé de divers cas intéressants confiés à nos soins, et à un certain moment, j'ai demandé :

— Comment va le petit Brown ?

Mon amie secoua la tête. Tommy Brown était un enfant de douze ans, sur lequel on avait pratiqué une grave opération, dans l'espoir de le sauver ; mais ce pauvre petit corps épuisé s'était montré impuissant à résister à l'épreuve. Le garçon appartenait à une famille nombreuse et très pauvre, où la mère avait trouvé impossible de résoudre le problème de l'existence ; juste à l'âge où l'enfant aurait dû se nourrir pour grandir, il savait rarement ce que c'était de ne pas avoir faim ; le plus souvent, il en était réduit à aller se coucher à jeun. En ces circonstances, sa viabilité s'était montrée trop faible pour soutenir une opération chirurgicale ; au lieu d'améliorer, il empira rapidement, malgré les soins constants et les attentions charitables des docteurs et des nurses.

— Je ne crois pas — reprit mon amie — qu'il puisse arriver jusqu'à demain... Il y a deux ans, juste à cette date, son père mourait dans le lit en regard de celui où se trouve maintenant son Tommy.

Et après une pause, mon amie ajouta :

— Pauvre enfant ! Déjà à plusieurs reprises je l'ai cru mort ; mais aussitôt que je pratique l'injection ordonnée par le docteur, il revient à la vie. Quand il revient, il subit une secousse, halette, ouvre les yeux et aussitôt regarde fixement le lit en face. L'autre nuit, pendant que sa mère le veillait, il a dit : « Maman, il y a là papa ! »

La mère regarda dans la direction indiquée par l'enfant, mais elle ne vit que le lit vide et la muraille blanche.

— Non, mon petit, il n'y a personne, — répondit la pauvre femme en caressant son enfant.

— Mais oui qu'il est là. Ne vois-tu pas, près de ce lit ? — Et il montrait de nouveau le lit où était mort son père. — Maman, va donc le saluer et lui parler.

La mère ne voyait rien, pas plus d'ailleurs que moi-même et l'autre nurse de service.

Alors la mère demanda :

— Que fait-il donc, ton père, mon enfant ?

— Il te regarde. — Et peu après : « Maintenant, c'est moi qu'il regarde ; voilà qu'il me fait un geste de la main ; il voudrait que j'aille avec lui. — En disant cela, il chercha faiblement de se lever ; nous l'avons retenu, nous efforçant de le calmer.

Une fois, la mère, croyant que le petit malade n'entendait pas, nous dit à voix basse : « Son père est mort il y a deux ans. » Mais Tommy entendit et répliqua aussitôt : « Mais non, ce n'est pas possible ; il est là à côté du lit et me fait un geste de la main. Regardez-le donc toutes ; il est là qui m'appelle... » En prononçant ces mots, il perdit connaissance... A 5 heures du matin, le pauvre petit Tommy avait répondu à l'appel de son papa.

XIe Cas. — Il est pris du *Journal of the American S. P. R.* (1919, pages 375-391). C'est l'histoire émouvante d'une fillette malade qui, dans ses trois derniers jours de vie, voit son petit frère décédé et d'autres entités spirituelles et cause avec eux, tandis qu'elle aperçoit des visions fugitives de l'Au-delà. Malheureusement, le récit occupe dix-sept pages du *Journal* en question ; je devrais donc me limiter à quelques citations.

Le père de la fillette était le Rév. David Anderson Dryden, missionnaire de l'Eglise Méthodiste ; c'est sa femme qui a recueilli ce qu'a dit l'enfant, au cours de ses derniers jours de vie. A la mort de la dame, les notes prises par elle ont été publiées en une brochure, afin d'apporter du réconfort dans quelque âme douteuse et souffrante. L'enfant s'appelait Daisy : elle était née à Marysville (Californie), le 9 septembre 1854 ; elle est morte à San José de Californie, le 8 octobre 1864. Elle était donc âgée de dix ans.

Le Rév. F. L. Higgings, dans l'Introduction de la brochure en question, observe :

Ce qui est tout à fait remarquable dans le cas de Daisy, c'est la durée inaccoutumée, et partant, la lucidité extraordinaire de ses visions et révélations. Elle eut le temps de se familiariser avec les merveilles qu'elle voyait et entendait.

Etant tombée malade de fièvre typhoïde, elle a eu le pressentiment de sa fin, malgré les pronostics favorables des médecins. Trois jours avant son décès, elle est devenue clairvoyante ; son entourage le remarqua, pour la première fois, par suite d'une citation de la Bible faite par son père ; citation qui amena dans la malade l'observation « qu'elle espérait revenir quelquefois les consoler ». — « Je demanderai à Allie si la chose est possible. » Allie était son petit frère, mort sept mois auparavant, de scarlatine. Après quelque temps, elle avait ajouté : « Allie dit que la chose est possible et que je pourrai revenir quelquefois, mais que vous ne saurez pas que je suis présente ; je serai à même, cependant, de causer avec votre pensée. »

J'extrais ce passage des notes prises par la mère :

Deux jours avant que Daisy nous quittât, le directeur de l'Ecole est venu la visiter. Elle lui parla

L'apparition d'un étrange petit être

au cours de phénomènes spontanés

Les faits que l'on va lire nous ont été communiqués par un médecin distingué de Paris. M. X... et son neveu, les protagonistes de ce récit, sont deux artistes ayant occupé dans la capitale, jusqu'à ces dernières années, une situation très en vue ; le médecin en question les connaît bien et assure qu'ils sont des hommes sérieux, incapables de machiner une fumisterie telle que celle dont ils se seraient rendus coupables si leur récit n'étaient pas véridique. — Les phénomènes par lesquels ils ont été longtemps persécutés ne sortiraient pas de la classe de ceux qu'on appelle « de poltergeist », *si on n'y voyaient paraître un petit être mystérieux — peut-être un de ceux que les occultistes et théosophes ont dénommé un* élémental ? — *jouant un rôle très rare dans ces histoires.*

N. de la R.

Ces manifestations se sont passées :

1° à P... (Maine-et-Loire).
2° à S... (Sarthe).
3° Dans un hôtel, à Cannes.
4° à S... (Sarthe).

I. — A P. (Maine-et-Loire)

5 août 1912, 22 h. 1/2. — M. X... est dans sa chambre A avec son neveu ; tous deux sont assis au coin du feu. L'orage a commencé.

Tout à coup, M. X... voit remuer l'ombre projetée par les pincettes posées à côté de la cheminée ; il en fait part à son parent. Effectivement, celles-ci ont un balancement très lent. En riant, M. X... leur ordonne d'aller plus vite : elles obéissent, s'arrêtent sur son ordre.

Une bûche, placée à côté des pincettes, s'agite à son tour. Les mouvements de balancement des deux objets de droite à gauche se font simultanément, en conservant une distance respective.

Une deuxième bûche est ajoutée ; il en est de même. Les bûches se tiennent debout, en équilibre très instable.

Les pincettes, isolées des bûches, marchent sans autre aide que leurs deux tiges.

Une bouffée d'air très chaud arrive par la fenêtre qui s'ouvre brusquement ; elle est refermée vivement.

M. X... se couche ; son neveu passe dans sa chambre B.

Au dehors, l'orage redouble.

Après un quart d'heure de tranquillité, des boîtes de métal placées sur la cheminée s'entrechoquent, viennent tomber sur M. X... Des détonations successives et de plus en plus rapprochées font tout trembler. Dans la chambre A, l'armoire à glace, la commode remuent ; les objets placés sur cette dernière tombent. La fenêtre se rouvre brusquement.

Arrivée du neveu qui jette les pincettes au dehors. La tige de fer de la fenêtre faisant manœuvrer l'espagnolette, est complètement tordue ; pour la redresser, il faut employer le marteau.

Il est 2 heures du matin ; lassé de tout ce qui se passe, M. X... va dans la chambre B., en fermant les portes de communication qui séparent le cabinet de toilette des deux chambres, ainsi qu les volets.

Dans la pièce B, des détonations plus sourdes se font entendre ; pendant un quart d'heure, bruit épouvantable dans la chambre A. Puis, tout se calme.

6 août, matin. — En apportant le déjeuner, la domestique, effarée, conte qu'elle vient de trouver tout sens dessus dessous dans la chambre A : fenêtre ouverte, table de nuit renversée, chaises, photographies (sur la cheminée), coupe de Sèvres (sur la commode), thermomètre, bûches, le tout pêle-mêle au milieu de la pièce. L'un des barreaux des persiennes a été arraché : il est sur le parquet.

Quant aux pincettes, jetées dans le parc pendant la nuit, la cuisinière les ramasse le lendemain matin, les place sur la table de la cuisine, près d'un pot à lait en fer blanc ; quelques minutes plus tard, son mari trouva ce dernier renversé et dans un équilibre très instable.

Quand M. X... fait sa toilette, les clous-crochets laissés au mur par les précédents locataires s'arrachent et voltigent autour de lui avec une violence inouïe. Un d'entre eux se plante, très droit, dans le bois de l'armoire, à 2 m/m de la glace ; une vitre est brisée par le choc d'un autre. (C'est la seule chose qui fut cassée, du reste.) Le porte-serviettes (en bois) tombe plus de dix fois à terre à côté de lui ; un verre plein d'eau placé sur la table de nuit (chambre A) vient tomber à ses pieds sans se briser, mais la figure de X... est inondée.

6 août, soir. — M. X... couche dans la chambre B. avec son neveu.

Toutes les issues sont fermées. Grand fracas dans la chambre A qui se propage dans la chambre B : chaussures frappant les fenêtres ; habits se jetant sur M. X... ; ornements placés à la tête de son lit sautant sur le parquet.

7 août, matin. — Constatations du même désordre que la veille en A. A part des détonations, quelques clous tombant autour de M. X..., et le déplacement de statuettes de bronze, pendant qu'il est seul dans son bureau au rez-de-chaussée, la journée fut assez tranquille.

Durant le séjour à P..., l'après-midi, depuis lors, ne se passait jamais sans qu'il y eût attraction d'objets en métal, principalement. Cela n'a cessé que lorsque tous furent rangés.

M. X... couche dans la chambre B.

7 août, soir. — Mêmes manifestations.

Un tableau s'étant décroché, resta sur la cheminée, posé sur un de ses angles, dans un équilibre absolument instable.

Vers 2 heures du matin, de fortes tenailles de jardinier, laissées dans l'antichambre, gravissent plusieurs marches de l'étage supérieur, en faisant un bruit formidable. Ces tenailles, mises par terre à la porte d'une autre chambre, furent retrouvées, le lendemain matin, droites, le long du mur, en équilibre sur leurs deux branches ; couchées de nouveau, elles se redressèrent.

8 août, matin. — Mêmes phénomènes.

Pendant le déjeuner, coups sourds et rapprochés. Le repas fini, des amis montent dans la chambre A, parfaitement en ordre une heure auparavant, et voient ce curieux spectacle : table de nuit, bûches, coupe de Sèvres, thermomètre, photographies, tout jeté à terre comme dans la nuit du 5. De plus, le vase de nuit renversé sur le côté, l'anse en haut, sans qu'une seule goutte de l'eau qu'il contenait fût répandue.

Or, la cuisinière servait à table, son mari était occupé dans le potager, et la femme de chambre était absente ce jour-là.

8 août, soir. — Ces messieurs prennent la résolution d'abandonner cette partie de la maison, et couchent dans la bibliothèque.

Plus de calme.

Coups sous le lit à chaque mouvement ; le sommier résonne ; sensation de draps arrachés, de traversin et de cheveux tirés. Les bougies s'éteignent.

9 août, soir. — Le vase de nuit sort de la table de nuit, le liquide contenu se répand sur les draps.

Inclinaison des volumes des bibliothèques.

M. X... reçoit de l'eau d'un broc placé à côté et en dehors de la porte qui communique avec l'antichambre. Pendant son sommeil : blaireau, brosse à ongles, timbale en argent sont attirés et retrouvés dans son lit. Tous les objets sont alors retirés et rangés dans des placards.

10 août, soir. — Coups violents sous le lit, à la tête ; il semble à M. X... qu'il les reçoit. Deux énormes détonations, puis tout se calme.

11 août, matin. — Bobèches (cuivre) du piano, boîte d'argenterie, plats d'argent placés sur une crédence de la salle à manger sont attirés.

Un coffre-fort scellé dans une pièce à côté de la bibliothèque où couchent toujours ces messieurs, et contre une porte à laquelle le lit de M. X... est appuyé, fut enlevé dans la journée.

Nuit plus calme. commotions et détonations.

Du 12 au 16 août. — Phénomènes semblables aux précédents.

Du 18 au 26 août. — Rien.

27 août. — Retour dans les chambres A et B.

A la suite d'un orage, détonations violentes, les objets sautent comme au premier jour. L'eau tombe en pluie sur la table de nuit et sur la mèche de la lampe, sans que celle-ci s'éteigne : la mèche crépite simplement.

28 août, matin. — Pendant la toilette, quelques clous, deux porte-pantalon, différents objets tombent autour de M. X...

28 août, soir. — Retour dans la bibliothèque.

M. X..., couché, entend distinctement de l'eau tomber goutte à goutte ; pourtant, aucun liquide n'est resté. Un sifflement très aigu, puis l'eau arrive sur M. X... et l'inonde.

29 août, matin. — L'eau de pluie séjournant dans une gouttière de l'étage supérieur, on pense que cette eau reçue pendant la nuit peut en provenir. Pendant le nettoyage, M. X..., seul dans sa chambre, et les issues fermées, est abondamment mouillé.

30 et 31 août. — Malgré les précautions, rien n'est changé ; la table de nuit remue constamment, le vase de nuit, plein de liquide, sort de la table et se renverse sur M. X... en sautant sur lui.

1, 2, 3 et 4 septembre. — Déplacement du lit, de la table, quelques coups. Les phénomènes dûs à l'eau se font surtout sentir.

5 septembre. — M. X... avait perdu 1 fr. 20, le matin. Le soir, au bout d'un quart d'heure qu'il était assis dans sa chambre, au coin du feu, la pièce de 1 fr. et les sous lui sautent à la tête.

6 septembre. — Rien.

7 septembre. — Un peu d'eau.

8, 9 et 10 septembre. — Rien.

11 septembre. — Impossible de boire le chocolat, la tasse remuant fortement entre les mains de M. X..., le liquide se répand sur sa chemise.

II. — A S. (Sarthe)

12 septembre. — Départ de P... pour habiter S... (Sarthe).

Septembre. — Quelques phénomènes : eau, détonations, lit secoué.

III. — A Cannes

Octobre. — Départ pour Cannes, séjour à l'hôtel.

Janvier 1913. — Lit secoué.

Mars. — Après des orages ou de grosses tempêtes : chaises renversées, lit secoué.

25 mars. M. X... écrit à un ami :

Le 25 mars, nous avons eu une très grosse tempête, après laquelle il s'est passé un fait bien curieux. Mon neveu et moi avons entendu du bruit dans le radiateur, et nous avons crû que c'était dû à l'eau ; mais nous fûmes vraiment étonnés d'apercevoir un petit bonhomme qui avait la forme d'une clé dont l'anneau serait une chevelure. Cet objet faisait beaucoup de bruit le long du fer de nos lits, venait sur le marbre de notre table de nuit, sur nos lits, avec l'air de s'y asseoir, et lorsqu'on voulait l'attraper, il s'enfuyait aussi vivement qu'une souris.

Il prenait une des grosses chaussures de mon neveu, l'élevait en l'air et se promenait dans le vide.

Ce manège durait de deux à trois heures et, en disparaissant, il éteignait l'électricité de notre chambre et celle du cabinet de toilette, sans que nous ayons pu la rallumer jusqu'au lendemain matin.

Le second jour (26 mars), ce petit lutin (?) avait mis une espèce de costume bleu et à gros pois blancs !!! en forme de turban. Il arrivait chaque jour nous voir au bout de cinq minutes que nous étions couchés et sortit toujours, en tintant, du radiateur.

Le quatrième jour, nous avons changé de chambre et tout fut fini.

Avril. — Quatorze sous placés sur la table sautent à la tête de M. X... Coups si violents que toutes les personnes de l'hôtel sont dans l'inquiétude ; on croit à une plaisanterie du personnel.

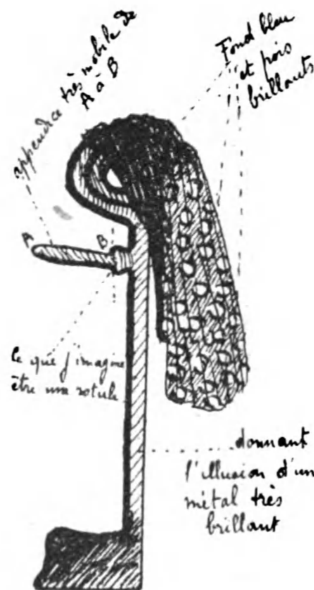
Impossible d'appliquer des ventouses ; pourtant, le neveu de M. X... lui en mettait très souvent sans que rien se soit produit.

Un soir, M. X... mange une orange avant de se coucher. La nuit, les épluchures, jetées dans un seau couvert, arrivent sur lui en menus fragments.

IV. — A S. (Sarthe)

Juillet 1913. — Les clous contenus dans une boîte laissée dans l'antichambre se répandent dans l'escalier.

17 août. — M. X... était couché. Son neveu prend une carafe ; aussitôt une partie de l'eau qui y est contenue lui arrive en pluie sur la figure.



Le tout est rigide, à part l'appendice de A à B, qui peut aller presque en tous sens.

18 août. — Pendant la friction, deux demi-verres d'eau qui étaient sur la table de nuit sont projetés sur la figure de M. X..., en mouillant fortement les draps.

De grands coups se font entendre dans le lit.

Du plafond, tombe sur sa tête une eau mousseuse. La friction cessant, ces phénomènes se sont arrêtés.

20 août. — Aussitôt la friction commencée, des boîtes en métal contenant des cigarettes, placées sur la table au milieu de la chambre, sont venues près de M. X... Un couteau d'argent et une boîte de métal renfermés dans le tiroir de la toilette sont sortis et venus se jeter au pied du lit.

Un fauteuil a remué dix minutes, puis il est tombé par terre.

Un gros trousseau de clés, mis sur une table, a sauté à la tête du lit.

Une eau mousseuse, venant du plafond, a inondé la figure de M. X...

21 août. — La taie d'oreiller fut déchirée ; sensation de cheveux et de manche tirés.

22 août. — Au réveil, on retrouve par terre les clés de la pendule, ainsi qu'une boucle de ceinture qu'on cherchait depuis quelque temps.

Au moment de la friction, divers objets de métal sautent en l'air.

Le neveu va faire sa toilette ; la porte qui sépare le cabinet de la chambre de ces messieurs étant restée entr'ouverte, la moitié de l'eau contenue dans la cuvette arrive sur la figure de M. X... : cheveux, draps, oreiller sont tout mouillés.

La porte est fermée ; rouverte cinq minutes après, le restant de l'eau de la cuvette arrive sur M. X...

Grands coups dans le lit.

24 août. — M. X... est couché. Quand son neveu entre dans la chambre, une cloche en bronze qui était sur sa table de nuit va se jeter devant la cheminée.

D'autres objets sont venus sur son lit, entre autres un petit mortier en bronze pesant 1 kilog. 200, placé sur une table au milieu de la chambre, est tombé sur son bras et lui a fait assez mal.

25 août. — Des bonbons d'eucalyptus renfermés dans une boîte en fer blanc, et dans le tiroir de la table de nuit, sont venus un à un sur la figure de M. X... Un lui a fait mal à l'œil.

Les bonbons furent mis dans la boîte et le tout dans la table de nuit. Le lendemain matin, la boîte restée dans le tiroir était fermée, mais les bonbons étaient répandus sur le lit.

31 août. — Une boîte, contenant des ordonnances, était serrée dans un placard fermé. Les papiers sont attirés un à un. Le neveu en fait un paquet qu'il met dans un tiroir de la commode. Par trois fois, les ordonnances sont venues, une à une, sur M. X...

3 septembre. — La bougie, tout allumée, arrive sur son lit, sans s'éteindre ; le drap fut taché. Impossible de la faire rester dans le bougeoir.

8 septembre. — Une lampe allumée s'éteint sans qu'on puisse, de nouveau, faire prendre la mèche.

11 septembre. — Un paquet de bicarbonate de soude, enfermé dans le tiroir de la table de nuit, saute dessus sans s'ouvrir. Ce phénomène se renouvelle deux fois après que le paquet fut renfermé dans le tiroir ; le lendemain matin, on le retrouve sur la table de nuit du neveu.

20 septembre. — Le vase de nuit vient se placer sous le couvre-pieds, après cinq minutes qu'on s'en est servi.

Pendant le séjour de 1913 à S..., chaque matin, le verre d'eau et le porte-montre étaient retrouvés déplacés.

Réflexions

1° Quand M. X... et son parent se déshabillaient en même temps, les manifestations étaient plus intenses, surtout si le neveu frictionnait son oncle, s'il lui appliquait des ventouses, ou s'il l'aidait à se déshabiller. Si M. X... se couchait d'abord et que son neveu vint vingt minutes ou une demi-heure après, les phénomènes étaient moindres ou nuls.

2° Dans le déplacement de ces différents objets, il y avait toujours attraction vers M. X..., puis répulsion.

3° Quand les phénomènes ont commencé, à S..., c'était le troisième été que M. X... l'habitait. Il n'y avait rien eu les deux étés précédents.

4° Le pays où se trouve P... est particulièrement humide ; la maison en question, au milieu d'un parc, est bâtie sur une nappe d'eau. On compte douze étangs dans la contrée.

La fosse d'aisances dégageait, surtout par les temps d'orage, de fortes émanations.

5° M. X..., d'une nature très, très calme, avait 72 ans lors des premières manifestations. Jamais pareille aventure ne lui était advenue. Son neveu était d'une nature encore plus tranquille.

6° Bien qu'appelant le jeune homme qui vivait avec lui son neveu, M. X... et lui n'étaient pas parents.

7° Depuis le soir du 20 septembre 1913, M. X... a couché seul, dans une chambre très éloignée de celle de son neveu ; il ne lui est plus rien arrivé.

Professeur HARALDUR NIELSSON (de l'Université de Reykjavik, Islande)

Un merveilleux jeune médium en Islande (1)

J'ai promis au directeur du *Light* d'écrire pour ses lecteurs quelques renseignements au sujet du Spiritisme, ou des recherches psychiques en Islande. Mais, pour le moment, je me contenterai de leur raconter comment j'ai été amené à m'occuper de ces questions.

Bien que j'aie étudié, pendant six ans, à l'Université de Copenhague, où j'ai passé mon examen en 1897, et j'aie suivi ensuite un cours à l'Université de Halle (Allemagne) et un autre à celle de Cambridge, je n'avais jamais entendu parler des études psychiques ou du spiritisme. Je crois qu'il en fut de même de la plupart de mes concitoyens jusqu'à ce que Mr. W. T. Stead publia dans sa *Review of Reviews* son admirable article sur l'ouvrage, maintenant célèbre, de F. W. H. Myers : *La Personnalité humaine et sa Survivance à la Mort corporelle*. Quelques-uns de mes amis s'abonnèrent à la Revue de M. Stead et l'un d'eux, Mr. Einar H. Kvaran (alors directeur de journal et actuellement l'un des meilleurs romanciers islandais), s'intéressa de telle manière à ces questions, qu'il fit acheter le livre de Myers pour l'une de nos Bibliothèques. Ayant étudié cet ouvrage, il constitua un cercle d'études, bien qu'il fût alors très sceptique.

Quand j'ai appris l'existence de ce Cercle, j'ai demandé à y être admis. On n'avais pas encore découvert en Islande aucune personne douée d'une réelle médiumnité. Après deux mois d'expériences, j'ai quitté le Cercle, vivement déçu, pour ne pas dire dégoûté. Mais quelques mois après, un jeune paysan, âgé d'une vingtaine d'années, appelé Indride Indridason, assista aux expériences. Aussitôt qu'il toucha la table, de forts mouvements se produisirent. Il rougit, se troubla et fut presque effrayé quand il s'aperçut de l'influence qu'il exerçait sur la table. Un vrai médium avait été découvert.

Questionné, il reconnut avoir eu jadis quelques visions remarquables. Ses facultés médiumniques ne tardèrent pas à être développées ; alors j'ai repris à fréquenter les séances du Cercle.

Nous avons d'abord obtenu de l'écriture automatique et quelques preuves d'identité. Ces manifestations furent bientôt suivies par des phénomènes de langage en état de trance et ensuite par des cas de lévitation. Le médium fut à plusieurs reprises soulevé si haut, que sa tête touchait le plafond. Une autre fois, le sofa flottait en l'air, dans la chambre, pendant que le médium s'y trouvait dessus. Enfin commencèrent les phénomènes lumineux les plus merveilleux.

Le nombre des assistants ne tarda pas à devenir si important, que le Cercle se transforma en Société Psychique expérimentale. Nous dûmes chercher un nouveau local pour les séances, la pièce que nous avions employée jusque-là ne pouvant pas contenir tous les sociétaires.

Les phénomènes lumineux étaient très intéressants. Le médium se plaçait au milieu du cercle. Des langues de lumière de différentes couleurs apparaissaient en différents endroits de la salle. Un soir, j'en ai compté plus de soixante. Je ne pouvais pas m'empêcher de songer à la manifestation décrite au IIe chapitre des Actes des Apôtres (1), surtout qu'un vent violent s'était élevé peu avant l'apparition des lumières. A un certain moment, toute la paroi derrière le médium se trouva embrasée de lumière.

Dématerialisations et Matérialisations

Les phénomènes devinrent de plus en plus remarquables. A trois reprises différentes, le bras gauche du médium fut dématérialisé, rappelant le fameux phénomène qui se produisit au cours d'une séance avec Mme d'Espérance, à Helsingfors. Le bras disparut entièrement et ne put pas être trouvé, bien que nous ayions fait la lumière et que nous ayons cherché avec une anxiété qu'on peut imaginer. La dernière fois, assistait à ce phénomène un groupe choisi de sept personnes qui rédigèrent et signèrent un procès-verbal confirmant les faits. Durant l'examen, le médium (manquant

(1) Du *Light*, 23 octobre, 1er et 8 novembre 1919. -- On comprend de divers passages de l'article que M. H. Nielsson doit être professeur de théologie protestante. N. DE LA R.

(1) On entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison où ils étaient assis En même temps ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent, et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. (*Actes*, chap. II, vers. 2 et 3).

de son bras gauche) se tenait en pleine lumière, visible pour tous les assistants. J'étais impressionné de ce spectacle au delà de ce que je ne saurais dire.

Une demi-heure après, le bras est réapparu ; j'ai aidé le médium à se réhabiller, les contrôles (esprits-guides) ayant rabattu la chemise, le gilet et le veston de l'épaule de gauche, de façon que le bras pendait tout nu.

Nous avons fait ainsi des séances une ou deux fois par semaine, durant cinq ans, avec ce jeune homme, et nous sommes devenus de bons amis de ses « contrôles ». Le principal parmi ceux-ci disait être un Islandais, ancien professeur à l'Université de Copenhague ; mais il avait plusieurs aides, dont l'un était un Danois du nom de Jensen, pouvant à peine parler sa langue au moyen du médium islandais. Quand nous avons obtenu des matérialisations, il en prit la direction. Il était le seul pouvant se rendre entièrement visible. Il fut observé, pour la première fois, contre une forte lumière rouge qui apparut sur la paroi.

Voici comment le président de notre Société a décrit, dans une conférence qu'il a faite à Copenhague le 19 mars 1910, les phénomènes qui se produisirent dans l'automne de 1907 et auxquels j'ai assisté :

Nous nous asseyions avec le médium dans une pièce assez grande, à côté de laquelle était une chambre à coucher ; les « contrôles » nous avaient demandé de la leur réserver. Quelque temps avant Noël, la chambre à coucher a commencé à se remplir d'une forte lumière blanche ; dans cette lumière, nous avons vu Jensen. Après le Jour de l'An, il s'est montré dans la pièce plus grande où nous nous tenions. Il était habillé d'une draperie blanche, extrêmement fine, tombant jusqu'au parquet. Une lumière se dégageait de sa personne. Nous l'avons vu ainsi à plusieurs reprises dans la chambre où nous étions. Il semblait parfois aussi solide que l'un de nous.

Une fois il s'est tenu sur le sofa, dans une clarté rouge produite par les esprits, semblable à un petit soleil restant derrière lui, avec une lumière blanche se dégageant de son corps. Je n'oublierai jamais ce spectacle merveilleux. Un soir, il est resté les pieds sur le dossier de la chaise du médium, sa tête touchant presque le plafond. Une autre fois, il s'est assis sur les genoux du médium. Nous avons vu plusieurs fois le médium et l'esprit matérialisé, en même temps. Nous ne pouvions rester plus de quelques instants dans cette lumière vive, mais nous avons vu la forme différentes fois dans une même séance.

Séances chez un Evêque

Un soir, sur la demande du principal « guide », nous avions invité trois témoins étrangers au Cercle à assister à la séance. Quelques-uns parmi les fondateurs du Cercle étaient des personnes ayant des titres académiques ; nous désirions que ces trois témoins fussent des hommes estimés, dans lesquels le peuple pût avoir confiance. Nous avons choisi l'évêque, le magistrat et le consul britannique. Le magistrat a examiné tout pour prévenir les fraudes.

Ces témoins ont vu Jensen paraître, ce soir-là, onze fois dans une lumière radiante, comme nous l'avons vu aussi. L'évêque, qui était mon oncle, m'a demandé si je n'avais pas de difficulté à accompagner chez lui le médium ; je m'y suis prêté volontiers. Le bureau personnel de l'Evêque est devenu alors un excellent local pour les séances ; les phénomènes s'y produisaient plus aisément que partout ailleurs. Mon cher oncle, qui est mort en décembre 1909, était un homme absolument sans préjugés, et les esprits-guides, remplis d'amour et d'amabilité, gagnèrent bientôt son cœur et celui de sa femme, comme ils avaient gagné les nôtres.

L'Evêque eut plusieurs séances chez lui, dans une période de temps s'étendant à plus de trois ans. Il était devenu complètement convaincu de la réalité des phénomènes, et une fois, il nous a dit : « Maintenant, je puis comprendre différents passages du Nouveau Testament bien mieux que je ne pouvais le faire auparavant. »

Nous commencions toutes nos séances par une prière et chantant des hymnes. Cela était fait sur la demande du chef des esprits-guides. Il déclarait que si nous n'assistions pas à la séance dans le même esprit de révérence qu'à un service d'église, il n'était pas disposé à diriger les expériences de l'au-delà.

Notre médium développa différentes formes de ses merveilleuses facultés. Il devint un médium à apports et surtout il obtint des « voix directes ». Dans ce but, nous avons fait usage de deux porte-voix, de dimensions différentes, qui étaient placés sur un soutien. Le porte-voix plus grand grossissait considérablement les sons.

J'ai souvent entendu deux voix qui parlaient ou chantaient sur un ton élevé, pendant que j'étais assis seul avec le médium à l'intérieur du filet (dont il sera question plus loin), tenant ses deux mains et causant avec le « contrôle » (1).

Parfois, le « contrôle » parlait, au moyen

(1) C'est-à-dire avec le médium entrancé. — N. de la R.

du médium, pendant que les voix chantaient ; mais le plus souvent, il se taisait durant le chant et reprenait la parole quand le chant avait cessé.

Il nous est arrivé de percevoir, dans toute la salle des séances, des vagues du plus délicieux parfum.

Nous avons pu constater plusieurs fois des phénomènes de passage de la matière à travers la matière ; un soir, le médium lui-même fut transporté, à travers une muraille, dans une chambre fermée et plongée dans l'obscurité. Ceci peut paraître incroyable ; mais bien des choses se produisent en présence des médiums qui ne peuvent que sembler absurdes à des personnes qui ne les ont jamais étudiées. Elles ne sont pas moins bien réelles.

J'ai eu en Islande des séances avec huit médiums différents, mais aucun n'était aussi merveilleux que ce jeune homme, qui est malheureusement mort en 1912. Durant ses vacances, en 1909, alors que ses facultés étaient parvenues au plus haut degré, il prit les fièvres typhoïdes et tomba ensuite poitrinaire.

Il n'a jamais été un médium professionnel. Notre Société lui payait des appointements annuels, lui procurant en outre le logement, l'éclairage et le chauffage. Il était ainsi absolument indépendant des résultats des différentes séances.

La plupart des phénomènes, sinon tous, se sont réalisés en des conditions de strict contrôle. Le nombre des assistants était parfois près de soixante-dix ; en ces cas, nous jugions nécessaire de prévenir le soupçon qu'une des personnes présentes produisît les phénomènes par des moyens frauduleux. Nous tendions donc un filet à travers la chambre, du parquet au plafond ; les manifestations avaient lieu dans la partie du filet opposée à celle où se tenait le médium, dans un état d'inconscience, insensible à la douleur, contrôlé par un et parfois par deux expérimentateurs. Les « contrôles » me désignèrent comme ce surveillant qui se tenait avec le médium au-delà du filet — privilège dont je suis bien reconnaissant. Certain soir, j'ai invité un de mes collègues, médecin fort sceptique et agnostic absolu, à se tenir avec moi au-delà du filet. Une autre fois, j'ai eu avec moi trois des expérimentateurs, dont deux médecins et un membre éminent de l'Eglise Unitaire des Islandais d'Amérique. L'un des docteurs tenait, avec moi, les deux mains et les deux genoux du médium ; en même temps, nous nous contrôlions mutuellement. Les deux autres suivaient les phénomènes de tout près. Tous les objets qu'on pouvait mouvoir, tels que les petites tables, les porte-voix, une grosse boîte à musique, etc., étaient soulevés et déplacés, — quelques-uns par des mains lumineuses. Ce même soir, nous avons aussi obtenu de l'écriture directe, pendant que le médium était tenu de la façon décrite plus haut. Tous les assistants pouvaient entendre le crayon glisser sur le papier, et le grand sceptique, qui observait près du médecin, là où le phénomène se produisait, a entendu une voix féminine dire : « Bien que nous soyons dans l'obscurité, je peux tout voir. » Le papier vint ensuite, en flottant sur nous, devant le médium. Il contenait une lettre de l'un des « guides ». J'ai gardé ce document et le ferai photographier. Même les plus sceptiques parmi les assistants furent convaincus de l'absurdité de l'hypothèse que les manifestations fussent produites d'une manière frauduleuse. Le sceptique médecin lui-même est devenu membre de notre Société, a expérimenté avec nous durant un hiver tout entier et a eu chez lui quelques séances auxquelles j'ai assisté.

La propagande psychique en Islande

Après avoir connu Indridason, je me suis toujours intéressé aux recherches psychiques, aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue religieux. J'ai commencé à étudier tous les meilleurs livres que j'ai pu me procurer sur ces questions : d'abord et avant tout, les écrits de F. W. H. Myers ; puis *Animisme et Spiritisme*, d'Aksakof, et des ouvrages tels que ceux de Carl du Prel, Friese, Flammarion, Alfred Russel Wallace, Sir Oliver Lodge, Lombroso, Flournoy, Richard Hodgson, William James, J. H. Hyslop, etc. Notre Société a organisé une petite bibliothèque et nous nous procurons maintenant autant de bons ouvrages psychiques qu'il nous est possible.

Naturellement, nous avons été d'abord très violemment attaqués. Nous avions bien de notre côté l'un des journaux les plus influents, dont le directeur, M. Bjorn Jonsson, était parmi les membres fondateurs de notre Cercle, qu'il fréquenta avec beaucoup d'intérêt, cherchant courageusement la vérité. Nous l'appelions « le Stead de l'Islande ». Il ne sera pas inutile de dire que, malgré son œuvre en faveur du Spiritisme, il était l'un des principaux hommes politiques d'Islande, devenu plus tard membre du cabinet des ministres.

Mais tous les autres journaux étaient contre nous ; quelques-uns cherchaient même à tirer parti du mouvement spirite pour rendre leurs adversaires suspects aux yeux du grand public. En réalité, les attaques ne servirent qu'à faire de la réclame à notre cause.

J'ai examiné les phénomènes durant huit

ans avant de me prononcer publiquement sur ces questions.

Durant neuf ans, j'ai travaillé à une nouvelle traduction de l'Ancien Testament ; mes recherches psychiques m'apportaient un repos bien agréable, au cours de ces occupations. Une fois terminée ce travail absorbant, je me suis considéré comme étant plus libre. Une violente attaque contre le président de notre Société m'amena à faire une première conférence en défense du spiritisme. Depuis lors, je fais chaque année différentes conférences sur ces questions.

Quelques-uns parmi nous ont cherché, en ces derniers cinq ans, de répandre la connaissance de cette cause importante au milieu de notre restreinte population. Un grand changement s'est d'ailleurs opéré durant les derniers quinze ans. Nous n'avons pas encore, à vrai dire, aucune Revue psychique, mais nous avons recours à la presse d'actualité. Les journaux ont cessé leurs attaques et maintenant ils acceptent volontiers les articles spirites ; ceci nous a été très utile. Nous avons aussi traduit quelques-uns des articles de Sir Oliver Lodge et Sir Arthur Conan Doyle. Je suis donc fondé à dire que les habitants de toutes les parties de l'île s'intéressent maintenant beaucoup à ces études, et je crois que les journaux les plus lus sont ceux qui contiennent des articles sur les recherches psychiques.

Nous avons maintenant une Société Islandaise de Recherches Psychiques, à Reykjavik, qui compte 450 membres.

C'est là un chiffre encourageant, si on le compare à celui des autres pays scandinaves, et si l'on songe que la ville de Reykjavik n'a que 17,000 habitants.

Parmi ceux qui ont fait davantage pour répandre la connaissance des recherches psychiques en Islande, la première place est tenue par le Président de la Société : le poète et romancier Einar H. Kvaran. Après lui viennent le juge Kr. Linnet et le vieux poète et romancier, Rév. Mathias Jochumsson, qui, soit dit en passant, est un des plus exquis psalmistes que l'Islande ait jamais eus. Malgré son âge vénérable, il s'intéresse vivement au spiritisme, dont les enseignements concordent si bien avec sa façon lumineuse d'envisager l'existence. Parmi les promoteurs des recherches psychiques en Islande, l'auteur du présent article peut, en toute humilité, enregistrer lui-même. Un jeune philologue, M. Jacob Joh. Smari, a étudié, à son tour, la littérature psychique avec beaucoup d'énergie et a prêté un appui considérable à la cause. Quelques membres du corps médical ont commencé à s'intéresser au sujet ; surtout l'infatigable et courageux spécialiste des maladies nerveuses, Thordur Sveinsson. Il s'est adonné aux expériences et a surtout arrêté son attention à la réalité de l'obsession. Il espère que, si cette forme de folie est réelle, elle puisse être soignée grâce aux influences psychiques fournies par les esprits désincarnés.

Comme preuve de l'intérêt croissant à la cause, je puis aussi rappeler que, l'été dernier, Mr. Einar Kvaran et moi avons voyagé à travers l'Islande septentrionale et orientale ; durant ces vacances estivales, M. Kvaran a fait près de quarante conférences sur le Spiritisme et les sciences psychiques ; pour ma part, j'ai prêché vingt fois et fait une trentaine de conférences sur les mêmes sujets, au cours de six semaines. Je fais presque toutes mes conférences en des églises et à des auditoires très nombreux. Sans doute, la curiosité des gens y est pour quelque chose, mais il y a en Islande un vif désir de connaître l'Au-delà.

On a publié sur ces sujets quelques volumes et opuscules en langue islandaise, parmi lesquels deux ouvrages traduits de l'anglais : *Letters from Julia*, de W. T. Stead, et dernièrement, *Man's Survival*, de Rév. Charles L. Tweedale. Ce dernier ouvrage a été traduit par un de mes amis, théosophe. Il y a en Islande bon nombre de théosophes ; ils ont eu toujours une attitude amicale envers nous, qui nous occupons de recherches psychiques.

Quelques observations sur les recherches psychiques

J'ai passé mes vacances d'été en Angleterre, en 1910. J'ai alors eu des séances avec six médiums et j'ai obtenu plusieurs preuves d'identité, entre autres par M. A. Vout Peters.

Cette année, j'ai passé deux mois en Angleterre et j'ai employé une partie de mon temps à lire quelques-uns des anciens ouvrages sur le Spiritisme, dans la salle de lecture du « British Museum ». On n'a malheureusement pas publié de nouvelles éditions de ces ouvrages, qui sont épuisés depuis longtemps.

Au cours de ces visites, j'ai eu des séances avec six médiums différents. Je ne crois pas préférer aucun des médiums que j'ai vu en Angleterre à notre Indridason, dont la médiumnité était si variée. Je considère comme un grand bonheur d'avoir pu expérimenter avec lui durant cinq ans. J'ai aussi beaucoup d'obligations à d'autres médiums islandais. Je n'ai pas, jusqu'ici, de médium professionnel. Parmi les médiums anglais, c'est Mme Léonard qui m'a surtout intéressé.

Je ne puis clore cet article sans remarquer quelle perte pour les sciences psychiques c'est qu'un médium exquis comme Mme Léonard

reste inconnue des savants (1). Ceux-ci devraient la prendre sous leur protection spéciale ; tout ce qu'elle dit au cours des séances devrait être toujours enregistré par la sténographie. Les savants devraient employer ses facultés remarquables, comme le Dr James H. Hyslop a employé celles du médium américain, Mme Chenoweth.

Je regrette de devoir constater combien peu les spirites anglais avec lesquels j'ai été en rapport connaissent entièrement l'œuvre merveilleuse qu'a accompli pour la nouvelle science le Dr Hyslop, qui est pourtant en première ligne parmi tous les « psychistes ». Non seulement ses volumineux *Proceedings* offrent un intérêt immense, mais on peut en dire autant d'un grand nombre de ses articles dans le « Journal of the american Society for Psychical Research ». Il appartiennent au mieux qui a été écrit sur ces sujets au point de vue scientifique. La thèse spirite n'a pas de défenseur aussi profond que lui. Beaucoup de savants et bon nombre de dignitaires de l'Eglise, de tous les pays, profiteraient en lisant des essais tels que ceux qu'il a intitulés : « L'ignorance dans les hautes places », et bien d'autres encore.

Toutes les Universités devraient établir une chaire de Recherches psychiques, celles-ci ayant déjà produit tant d'ouvrages importants. Les psychologues ne pouvant pas encore comprendre quelle mine d'or offre le médiumnisme pour l'étude de l'âme humaine, ne peuvent qu'être ignorants de ces questions, ou aveuglés par les préjugés. Leur ignorance sur ces études n'est plus excusable à présent.

L'Eglise aura, elle aussi, à souffrir à l'avenir si ses représentants continuent à mettre en avant cette stupide théorie du diable qui produirait les phénomènes, et à chercher à discréditer la vérité.

Tous les faits nous révèlent quelque chose au sujet de Dieu — et les phénomènes du spiritisme sont des faits. Tous ceux qui connaissent quelque chose du Nouveau Testament savent que le Christianisme a été fondé sur cette même sorte de phénomènes. Le Christianisme a subi de telles altérations, qu'il ne se reconnaît pas quand il voit comment il était à ses origines.

Si les psychologues peuvent ouvrir leurs yeux, on peut vraisemblablement espérer que les médiums — les instruments délicats de l'influence du monde supérieur — seront traités par les savants avec plus de ménagements qu'ils ne l'ont été quelquefois, et on n'assistera plus à des erreurs épouvantables telles que celle où le fameux (mais dans ce domaine très ignorant) professeur Birkeland est tombé, il y a quelques années, avec l'éminent médium américain, Mrs Wriedt. Il est dur que des personnes innocentes aient à souffrir du fait de l'arrogance des ignorants, et que la population d'un pays tout entier soit retardée pour des années dans l'acceptation de ces vérités.

Quant à celui qui doute avec persistance, je ne connais pas d'autre remède que le suivant : — Trouvez un médium dans votre cercle d'amis. Continuez les expériences durant des années. Observez le développement de la médiumnité depuis ses débuts jusqu'aux phénomènes les plus élevés. Quand vous serez parvenu à des phénomènes tels que les voix directes et la matérialisation, vous pourrez alors conduire le médium chez le sceptique le plus endurci, qu'il soit clergyman, évêque, lord ou savant. Tout doute finira par disparaître en face de faits invincibles. *Magna est veritas et prevalebit.*

PAUL LE COUR

De l'influence de la lumière

dans l'étude des phénomènes physiques de la médiumnité

L'étude des phénomènes médiumniques ne deviendra véritablement féconde que le jour où sortant enfin de l'empirisme actuel on instaurera des règles scientifiques précises basées sur la connaissance des conditions dans lesquelles elle doit être poursuivie.

Considérons, par exemple, ce qui a trait au rôle de la lumière dans la production des phé-

(1) C'est cependant avec Mme Léonard que Sir O. Lodge a obtenu les communications les plus remarquables enregistrées dans *Raymond*. La S. P. R. vient de s'occuper d'elle.
N. DE LA R.

nomènes physiques (mouvements sans contact, extériorisations de substance, etc.) ; il semble que jusqu'ici on ait erré à l'aventure. On constate, tout en le déplorant, que l'obscurité est éminemment favorable à leur production, mais l'on s'imagine que, dans bien des cas, les habitudes contractées par les médiums en sont la principale raison et qu'il serait possible de les entraîner à produire en pleine lumière les phénomènes obtenus jusqu'ici dans l'obscurité ou en lumière réduite.

Quand Eusapia était l'objet de l'étude de ce groupe éminemment scientifique constitué par l'Institut général Psychologique, on avait essayé de diverses combinaisons d'éclairage, depuis le bec de gaz réglable, jusqu'à la lumière diffusée par réflexion sur le plafond. On pensait sans doute que par l'emploi de cette lumière blanche diffusée, on éviterait au médium le choc visuel peut-être pénible ou douloureux d'une source lumineuse trop intense et que l'on obtiendrait néanmoins des phénomènes contrôlables par la vue.

Malgré cela, quand les manifestations devaient prendre de l'ampleur, Eusapia réclamait l'obscurité (ce qui rendait le contrôle plus difficile), ou bien se retirait dans le cabinet installé pour la circonstance.

Même obscurité dans les séances où le Dr Imoda expérimentait avec Linda ; même obscurité dans les séances où Carancini produisait à distance des déplacements d'objets ou d'autres phénomènes semblant nécessiter la formation d'un organe temporairement matérialisé.

On se souvient d'autre part que Crookes, malgré ses connaissances en sciences naturelles, n'avait rien trouvé de mieux que d'employer le procédé gênant d'une lampe à phosphore pour parvenir à voir la matérialisation produite par Florence Cook.

Au cours des expériences plus récentes avec Eva, on a employé des lampes électriques rouges de plus en plus nombreuses pour l'éclairage de la salle où avaient lieu les expériences. Le médium est enfermé dans le cabinet obscur, mais ses mains restent en dehors des rideaux et sont ainsi constamment visibles.

Ce n'est point toutefois par le seul contrôle objectif que l'on agit ainsi, mais afin de permettre l'obtention de photographies, les appareils devant rester ouverts jusqu'au moment de l'éclair magnésique ou électrique. Il serait impossible, en conséquence, d'avoir dans la salle un autre éclairage, sous peine de voiler les plaques.

L'on espère d'ailleurs, je crois, arriver à entraîner le sujet à extérioriser la substance en pleine lumière blanche.

Or j'estime, sans nier cette dernière possibilité, que l'on a réalisé cette fois empiriquement les meilleures conditions pour l'obtention des phénomènes d'extériorisation de cette matière subtile douée d'une sorte de vitalité et capable d'agir et de se modeler hors de l'organisme des médiums.

La question de l'influence de la lumière doit être, en effet, résoluble ainsi :

1° L'obscurité est nécessaire dans la première phase d'extériorisation de la force-substance psychique matérialisée ;

2° Les rayons de faible longueur d'onde, rayons ultra-violets de la lumière blanche, rayons X, etc., ont une action destructive sur ces formations ;

3° En revanche, les rayons calorifiques, les rayons de grande longueur d'onde, la lumière rouge, leur sont éminemment favorables.

Les raisons de ces influences sont faciles à concevoir, si l'on réfléchit que la formation des matérialisations est de l'ordre des phénomènes vitaux. Or les rayons ultra-violets et les rayons X détruisent la vie (stérilisation de l'eau par l'ultra-violet, accidents dûs à l'emploi trop fréquent de la radiographie), tandis qu'au contraire les rayons rouges l'intensifient (développement remarquable des plantes en serre rouge — expériences de l'Observatoire de Juvisy.)

La formation des matérialisations est analogue à la germination, à l'embryogénie, à l'histolyse. Elle doit donc nécessiter l'obscurité tant que la formation n'est pas suffisamment matérialisée. La vie ne risque le germe ou l'embryon aux rayons de la lumière blanche que lorsqu'il est suffisamment évolué. Il doit donc en être de même pour les ectoplasmes. Mais nous savons, tout au moins en ce qui concerne les plantes, que la lumière rouge est celle qui est la plus favorable à la vie. Pourquoi, en effet, le vert domine-t-il dans la nature, sinon parce que les feuillages absorbent les radiations rouges et nous renvoient la couleur complémentaire, le vert?

(Remarquons en passant le curieux parallélisme entre ce qui se passe en biologie et en chimie photographique : la plaque photographique, elle aussi, n'est risquée à la lumière blanche qu'après avoir été manipulée à la lumière rouge et fixée).

Nous voici donc en présence d'une méthode pouvant être appliquée dans les laboratoires d'expériences médiumniques et il n'y a jamais lieu de se résigner à l'obscurité si favorable à la fraude, si l'on a soin de mettre le sujet con-

tre ou dans un cabinet obscur placé dans une pièce éclairée à la lumière rouge. La formation temporaire une fois effectuée dans l'obscurité du cabinet, pourra être examinée sans crainte en lumière rouge et sa dissociation par la lumière blanche pourrait être enregistrée au moyen de la cinématographie.

On comprend maintenant quelle est la gradation de l'entraînement à faire subir aux sujets et il semble que, au moins au cours de la deuxième phase des phénomènes, les séances dans l'obscurité peuvent et doivent être évitées.

DES FAITS

Un cas de télépathie après la mort ?

Monsieur le rédacteur en chef, je vous soumets le fait suivant :

Le 7 octobre 1913, ma femme et moi perdions un fils âgé de vingt-six ans, remarquablement doué. Ma femme, qui l'aimait par dessus tout et y pensait sans cesse, aurait vivement désiré qu'il lui donnât de quelque façon que ce fût une preuve qu'il ne nous avait pas quittés pour toujours ; et, malgré ce désir elle ne le vit qu'une ou deux fois en rêve. Elle en parlait parfois en présence de mes deux autres enfants pour se plaindre que son souhait fût resté vain.

Quatre ans après, notre fille, dont la santé était devenue à son tour fort chancelante, fut atteinte aux premiers froids, c'est-à-dire le 7 octobre 1917 d'une bronchite aiguë qui, après neuf jours de grandes souffrances, nous l'enleva le mardi 16 octobre suivant, à six heures du matin. Or, dans la nuit du mercredi au jeudi, alors que je reposais avec mon autre fils dans une chambre à coucher contigüe à celle où gisait la pauvre défunte et que, de son côté, ma femme reposait dans une autre chambre également contigüe, avec ma sœur venue pour la consoler, elle entendit sur la partie inférieure et boisée de la porte vitrée, fermée et cachée encore par un épais rideau, d'un cabinet de toilette qui s'ouvrait à la tête de son lit, un grattement continu et persistant comme celui d'un ongle rayant le bois. Il était à ce moment une heure du matin et ma femme, parfaitement éveillée, pensait depuis quelques instants à ce nouveau et triste deuil. Accoudée sur l'oreiller, elle se mit donc à raisonner sur la cause de ce bruit. Ayant fermé toutes les portes, ce ne pouvait être le chat de la maison installé au delà dans la cuisine, ni une souris, sa présence les ayant chassées depuis longtemps et le grattement qu'elle entendait toujours se produisant à une certaine distance du plancher. Alors elle pensa à notre fille : « C'est toi, Jeanne ? » Le bruit cessa brusquement et presque immédiatement après, dix secondes environ, ma femme aperçut l'image de son visage, avec les traits qu'elle avait avant la foudroyante maladie, comme le seraient ceux d'un dessin au crayon faiblement éclairé. Puis, après une demi minute, l'image disparut. Il s'était écoulé exactement quarante trois heures depuis le décès de notre fille. Ma femme nous raconta, le matin même, ce qui lui était arrivé !

Que conclure ? C'est que, à mon avis, l'hypothèse d'une erreur des sens étant écartée parce que contraire à l'absolue conscience de la percipiente, la personnalité de notre fille, obéissant à une idée élaborée avant sa mort et certainement aidée par la présence médiumnique de sa tante qui n'avait cessé de dormir, a voulu, soit répondre au désir vainement formulé autrefois par sa mère envers son fils, soit la consoler elle-même par une preuve de survivance, preuve qui jaillit de la continuité du grattement dans l'obscurité du cabinet et de la confirmation du signe par l'image.

Prof. Ch. Marteaux

Je certifie exacte la relation de mon mari.

E. Marteaux

29 *Novembre* 1917.

G. Flaubert et les sciences psychiques

Monsieur le Rédacteur en chef,

En relisant dernièrement la correspondance de Flaubert, j'ai remarqué certains passages qui peuvent intéresser les personnes s'occupant de sciences psychiques. Je vous les envoie à tout haard :

« J'ai rêvé cette nuit la guillotine ; chose étrange,

ma petite nièce a rêvé aussi la guillotine cette nuit. La pensée est donc un fluide, et qui découle des pentes plus hautes sur les plus basses? Qui est-ce qui a jamais étudié tout cela scientifiquement, posément? Il faudrait un grand poète ayant à son service une grande science, et tout cela en la possession d'un très honnête homme ». (T. II, p. 216.)

« Moi qui ai entendu à travers des portes fermées parler à voix basse des gens à 30 pas de moi, moi dont etc., etc. ». (T. II, page 81).

« Jai rêvé le château de la Roche Guyon... On m'a réveillé en m'apportant ta lettre; est-ce cette lettre cheminant sur la route dans la boîte du facteur qui m'envoyait de loin l'idée de la R. Guyon? tu venais à moi sur elle.

Est-ce Louis Lambert, qui a appelé Alfred cette nuit? (Il y a 8 mois, j'ai rêvé des lions, et au moment où je rêvais, un bateau portant une ménagerie passait sous mes fenêtres ». (T. II, p. 165.)

J'ai rêvé le château de la Roche-Guyon... On m'a tence antérieure. Je suis sûr d'avoir été sous l'empire romain directeur de quelque troupe de comédiens ambulants... et en relisant les comédies de Plaute il me revient comme des souvenirs. »

Mme R. de B.

Un cas émouvant de télépathie

Paris, décembre 1919.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je vous adresse une observation très précise de télépathie dont une de mes clientes a été, en quelque sorte, l'héroïne. Je me garde bien d'affaiblir la portée de cette observation par un commentaire, quel qu'il soit.

En février 1904, M. B..., âgé de 31 ans, se fiança à Mlle D... Ces deux jeunes gens s'affectionnaient vivement. Bientôt des divergences de familles compromirent leurs projets et prirent une telle importance, que le mariage qui devait avoir lieu au milieu du mois de mai, fut rompu le 4 mai 1904. Désolés, les deux jeunes gens se séparèrent et partirent en voyage pour essayer d'atténuer leur chagrin. Mlle D... pensait journellement à son fiancé, qu'elle espérait pouvoir épouser un jour ou l'autre, lorsque les difficultés de famille auraient cessé d'exister.

En septembre 1904, elle reçut une lettre de son ancien fiancé. Ce fut la dernière lettre qu'elle reçut de lui.

En décembre 1905, elle apprit que son fiancé, cédant aux instances de sa famille, s'était marié. Elle-même, le 5 juillet 1906, se mariait de son côté et allait habiter une propriété appartenant à son mari, qui était située aux environs de Bordeaux.

M. B..., quoique marié, ne pouvait oublier son ancienne fiancée.

En mars 1907, la jeune femme se trouvait dans la propriété de son mari. Elle était enceinte. Son mari partit en voyage à ce moment-là. Elle resta seule. Au cours de sa solitude, il lui arriva de penser à son ancien fiancé, dont elle était absolument sans aucune nouvelle depuis sa dernière lettre, c'est-à-dire depuis septembre 1906. Une nuit, c'était le 17 mars 1907, s'étant couchée comme d'habitude, elle se réveilla brusquement, vers 2 heures du matin, ayant entendu son prénom crié par trois fois, auprès d'elle, semblait-il. Il lui paraissait que ce prénom avait été prononcé derrière la porte qui se trouvait à côté de son lit et qui donnait sur un couloir. Elle se leva, ouvrit cette porte, croyant son mari de retour inopinément, et fut très étonnée de ne voir personne. Se demandant qui avait pu l'appeler, elle alla éveiller sa femme de chambre qui était couchée dans une chambre contiguë. Celle-ci lui dit qu'elle n'avait rien entendu. Toutes deux s'habillèrent, visitèrent toute la maison et les alentours et ne trouvèrent rien, La femme de chambre déclara alors qu'il n'y avait qu'à se recoucher tranquillement. Mme D..., très impressionnée, finit par se laisser persuader et se remit au lit, mais resta assise sur son lit pendant quelques instants, sans pouvoir se rendormir.

Au bout de quelque temps, elle s'assoupit. Elle entendit brusquement, à nouveau, son prénom prononcé d'une voix très angoissée, par deux fois. Très émotionnée, elle sauta précipitamment du lit, appela sa femme de chambre et lui dit : « Cette fois, il est impossible que vous n'ayez pas entendu ; par deux fois, on a crié : Jeanne.... Jeanne... » La femme de chambre répondit qu'elle n'avait rien entendu et que cependant, comme elle ne dormait pas, si on avait appelé, elle aurait certainement entendu. Toutes deux, très intriguées, visitèrent à nouveau toute la maison et ne trouvèrent rien.

Mme D... se recoucha pour la seconde fois, renvoya sa femme de chambre et ne pouvant retrouver le sommeil, resta dans un état d'émotion bien compréhensible.

Une demi-heure plus tard, pour la troisième fois, elle entendit appeler : « Jeanne... », et cette fois d'un ton plus angoissé encore que les deux fois précédentes.

Mme D... passa le reste de la nuit dans un état d'angoisse très marqué, ne sachant pas qui avait pu l'appeler et ne pensant même pas que ce pouvait être son ancien fiancé.

Quelques jours plus tard, une de ses parentes venant de Noyon, où habitait son ancien fiancé, lui raconta que celui-ci était mort de phtisie aiguë. Mme D... lui demanda quel jour

celui-ci était mort. On lui répondit qu'il était mort dans la nuit du 17 au 18 mars. Très émue, Mme D... demanda des renseignements sur cette mort. On lui raconta alors que celle-ci avait été particulièrement tragique. Son ancien fiancé était mort, en effet, dans les bras de sa femme, en proie à une dyspnée très forte, et au cours de son agonie, avait à plusieurs reprises appelé son ancienne fiancée, « Jeanne », alors qu'il était dans les bras de sa femme.

Mme D... raconta alors à sa parente ce qui lui était arrivé dans la nuit du 17 mars. Celle-ci ne voulant pas la croire, Mme D... appela sa femme de chambre, qui raconta ce qui s'était passé cette nuit-là.

Il est à noter que c'est la seule fois de sa vie que Mme D... a été mêlée à un phénomène de télépathie.

Dr STEPHEN CHAUVET.

ÉCHOS et NOUVELLES

Les photographies spirites du " Cercle de Crewe "

Depuis une dizaine d'années, on parle beaucoup, dans les journaux et milieux spirites anglais, du « Cercle de Crewe » ; nos *Annales* s'en sont même quelquefois brièvement occupées, avant la guerre. Il s'agit d'un groupe de spirites, habitant la petite ville de Crewe, et dont les figures principales sont les deux médiums MM. WILLIAM HOPE et BUXTON. Leur spécialité est constituée par les photographies spirites qu'on y obtient, pour ainsi dire, presque à jet continu. Un monsieur pose devant l'objectif, en employant son propre appareil, ses plaques, qu'il peut manipuler lui-même ; cependant, au développement, une ou plusieurs figures d'« Esprits » apparaissent sur le cliché, à côté de l'image de la personne qui a posé. Nous nous imaginons, sans toutefois l'avoir lu nulle part, que l'on peut choisir aussi l'écran du fond, sur lequel un fraudeur pourrait dessiner une figure avec une solution de quinine, etc., invisible à l'œil nu, mais que l'objectif reproduit ; ces trucs sont si connus !

Une foule de témoins se sont succédés désormais à Crewe et ont affirmé leur profonde conviction dans l'authenticité du phénomène, ne comprenant absolument pas comment une supercherie pourrait se produire en ces conditions.

Il nous faut cependant rappeler que Sir Oliver Lodge, amené à se rendre à Crewe pour y examiner les phénomènes, y a été, en effet, avec son assistant, qui est un expert en photographie et, en somme, a ensuite refusé de faire toute déclaration à ce sujet.

Cependant, la vogue du cercle de MM. Hope et Buxton continue en Angleterre, Crewe étant devenu en quelque sorte, comme le disait dernièrement le *Light*, « la Mecque, le Lourdes des spirites britanniques ».

Le Rév. Charles L. TWEEDALE écrivait dernièrement :

Il y a quelque temps, j'ai fait, avec ma femme, une visite de surprise à Crewe ; six plaques furent successivement exposées pour nous. J'ai pourvu des plaques cachetées ; ni l'un ni l'autre des médiums y a touché, dès le début jusqu'à la fin. Sur quatre de ces plaques apparurent des visages de nos parents décédés...

Dans le cas du cliché montrant les traits de mon beau-père — mort il y a quelques années, — la preuve est de nature à exclure toute possibilité de fraude. Le cliché montre un portrait tout à fait ressemblant et net de mon beau-père, un doux sourire sur les lèvres ; il a été aussitôt reconnu par toute la famille ; nous l'avons comparé avec la photographie du décédé, prise de son vivant, mais dans laquelle mon beau-père est figuré le chapeau sur la tête. Il n'existe aucune photographie de son vivant le représentant en homme âgé et sans chapeau, comme nous le montre la photo de Crewe.

Un spirite anglais, Mr. V. E. DESERTIS, vient d'écrire au *Light* une lettre dont nous reproduisons le passage suivant :

J'ai dernièrement visité le cercle de Crewe avec le Dr Geley, directeur de l'Institut Métapsichyque de Paris. J'y ai obtenu : 1° une tête de dame ; 2° de l'écriture directe dans un langage étranger inconnu de nous tous ; ceci sur des plaques marquées préalablement par moi et sous ma stricte surveillance. Or, j'ai une longue expérience pratique en photographie.

Je possède aussi une autre plaque produite dans le même cercle, avec un certificat d'un photographe professionnel ayant employé son propre appareil, ses propres plaques, qu'il a développées lui-même avec des accessoires lui appartenant aussi. Le cliché en question montre quatre têtes en *positif* et de l'écriture en *négatif*...

« V. E. DESERTIS » est le pseudonyme de M. S. DE BRATH.

Sir Arthur Conan Doyle, qui ne passe pas pour un naïf, vient d'obtenir à Crewe une photographie dans laquelle est apparue, à côté de l'image du fameux romancier lui-même, une figure de jeune homme dans lequel Sir Arthur croit — un peu vaguement, il est vrai, — reconnaître un de ses fils, mort en combattant en France, durant la guerre. Sir Arthur écrit à ce sujet :

La plaque a été achetée par moi à Manchester. A mon arrivée chez M. Hope, à Crewe, j'ai ouvert le paquet en chambre noire et placé la plaque dans l'appareil. J'avais, auparavant, soigneusement examiné cet appareil et sa lentille. Je portai ensuite l'appareil dans la chambre noire ; j'en sortis la plaque, la développai, la fixai, la lavai. C'est alors, avant que je ne quitte la chambre noire, que je vis sur la plaque la tête supplémentaire. Pas d'autres mains que les miennes n'ont touché la plaque.

En examinant avec une loupe puissante la figure supplémentaire, j'ai trouvé une de ces marques comme il s'en produit dans les travaux des photographes pour journaux. Il est très possible que toute l'image, qui a une ressemblance générale mais non point très exacte avec mon fils, ait été transportée de quelque image sur la plaque existante. Quoi qu'il en soit, elle était certainement supernormale et non point due à une manipulation frauduleuse quelconque.

Les « marques » que M. Conan Doyle a aperçues sur la photo, en l'examinant à la loupe, sont presque certainement celles de la *trame* propre aux photogravures, c'est-à-dire de ce quadrillé qui ressort surtout dans les ombres.

Pour le « sens commun », c'est là une preuve de fraude. Le « bon sens » et la compétence sont moins simplistes que le gros public ; ils se demandent comment MM. Hope et Buxton seraient seuls à ignorer encore que ces trames sont souvent visibles dans la photographie des gravures, alors qu'on a tant parlé de cela, par exemple au sujet de phénomènes de Mlle Eva C... chez Mme Bisson. Les psychistes qui, dans les séances avec Eusapia et tant d'autres médiums, ont si souvent signalé des phénomènes physiques paraissant incontestablement supranormaux et cependant montrant une sorte de supercherie de la part des « intelligences » opérantes, avaient cru pouvoir les expliquer surtout par l'hypothèse du « moindre effort ».

On comprend que tout cela est bien obscur, pour le moment. Il est cependant possible que le mystère s'éclaircisse bientôt.

M. William Hope, l'un des deux médiums de Crewe, vient de faire une conférence à la Mortimer-Hall de Londres, parlant de la « Photographie spirite ». Il montra, par des projections lumineuses, un grand nombre de photographies obtenues à Crewe et dans lesquelles apparaissent un ou plusieurs « extras » — comme les spirites anglais appellent les figures supplémentaires apparaissant sur les clichés. A la fin de la conférence, commença une discussion irrégulière ; il s'en suivit même un assez grand désordre, plusieurs orateurs s'efforçant de parler en même temps. Le Dr Ellis Powell, qui présidait, eut beaucoup à faire pour rétablir l'ordre.

M. Mariott, le prestidigitateur bien connu, déclara que ces photos ne pouvaient être que frauduleuses — ce qui provoqua de nouveau un beau tapage dans la salle. Miss Estelle Stead, fille du célèbre journaliste, annonça alors que M. Hope avait promis à M. Mariott de lui accorder à Crewe une séance, exactement dans les mêmes conditions qui étaient accordées pour les autres expérimentateurs. Miss E. Stead remarqua que cela avancerait les choses plus que ne pouvaient le faire des heures entières de vaines discussions.

Le prestidigitateur N. Maskelyne et un photographe professionnel, M. Elwin Neame, font partie de la commission, dont un représentant du *Daily Express* a été nommé président.

Enfin, on annonce que M. W. Hope va venir à Paris. Nous avons quelques raisons pour croire qu'il y sera étudié à l'Institut Métapsychique — ce qui serait une excellente chose, spécialement si des photographes professionnels, autant que possible au courant des recherches psychiques, feront partie de la Commission d'études de ces phénomènes.

Le sixième démasquement du médium Chambers

Dans notre numéro de septembre-octobre 1908, nous avons publié, (page 293) une photographie ayant été prise au cours d'une séance de matérialisation donnée par le médium Chambers, et qui montre ce monsieur surpris dans un ridicule accoutrement dans lequel il voulait simuler un fantôme ; il avait revêtu son linge de corps de la façon la plus cocasse. Il paraît d'ailleurs que ce médium a été démasqué ainsi péremptoirement *au moins cinq fois*.

Cependant — chose à peine croyable — beaucoup de spirites anglais continuaient à l'employer. Tout dernièrement, il a été engagé pour une série de séances au Waltamstow Spiritualist Church (Londres). Les séances ont eu lieu chez le président, Mr. Murch, et presque aussitôt quelques expérimentateurs crurent constater qu'on ne leur servait que des fan-

tômes truqués. On décida de faire tout à coup la lumière et on constata que les soi-disants Esprits étaient personnifiés par M. Chambers lui-même, qui avait enlevé sa jaquette et son pantalon, ne gardant que la chemise et le caleçon — ce dernier retroussé aux genoux. Il avait un mouchoir sur la tête ; le tout était entouré de mousseline blanche.

Ayant été ainsi pincé, il prétendit être en trance. Dans le cabinet se trouvait un flacon de parfum (il avait promis que les esprits apporteraient des fleurs) ; sur la chaise se trouvaient sa jaquette et son gilet, placés manifestement de manière à faire croire que le médium n'avait pas bougé de là.

M. Christophe Chambers s'est résigné à signer une déclaration confessant qu'il avait voulu simuler l'apparition de fantômes et jurant par le Très-Haut qu'il ne persisterait pas dans son imposture et n'accepterait jamais plus des engagements comme médium à matérialisations.

En publiant cette déclaration, les spirites anglais se réjouissent de montrer qu'encore une fois ils ont su déceler les manœuvres frauduleuses d'un faux médium. On peut même se demander s'ils n'ont pas été trop loin dans les moyens employés. Ne doit-on pas craindre, en effet, que toute personne puisse se croire autorisée à imiter ces procédés, les justifiant aussi sur un soupçon de fraude, de façon à compromettre, non seulement les phénomènes, mais la sûreté physiologique et psychologique du médium ? Aussi, quant à nous, nous n'approuvons pas ces méthodes et avons eu recours à d'autres moyens lorsqu'il nous a fallu déceler les fraudes d'un médium à matérialisation et l'enlever de la circulation.

Les médiums rétribués

Dans une conférence récente, M. H. Regnault de Lutz a stigmatisé les médiums rétribués. La *Fédération Spirite Lyonnaise* a manifesté le même avis. Dans la *Revue du Spiritisme*, de M. Delanne, Mme Maurecy a tâché de faire comprendre que la vie a ses exigences, surtout aujourd'hui, et que la consacration de certains sujets à la science implique la nécessité de voyages, pertes de temps, etc., devant être compensés par une rétribution matérielle. Le prêtre le plus saint vit de l'autel. *Luce e Ombra* manifeste le même sentiment, qui est d'ailleurs partagé par tous les spirites, tous les psychistes, moins une petite fraction constituant une partie seulement de l'extrême-droite kardéciste.

Ce qui, pour nous, constitue la cause de l'erreur de ces quelques spirites, c'est l'idée fausse qu'ils se font du médiumnisme. Il faut avoir bien connu Eusapia Palladino et Mme Piper, par exemple, pour se faire un juste concept de ce qu'est un médium. Ce n'est aucunement un apôtre, un ascète, un saint ; c'est une personne quelconque, pouvant avoir une mentalité très inférieure, avec des défauts en abondance, aucune élévation, mais possédant des qualités physiologiques et psychologiques spéciales. On peut être un grand médium — comme on peut être un grand inventeur, un grand acteur, un grand ténor, un grand boxeur, etc., sans avoir aucune qualité morale remarquable, aucune élévation d'esprit. Voudrait-on renoncer à tous les services qu'Eusapia et Mme Piper ont rendu à la science, pour une théorie d'idéologue — d'ailleurs fausse même abstraitement ?

Ce qui ne signifie aucunement que nous ne devions pas admirer les médiums qui ne se font pas rétribuer — comme on peut admirer un militaire, un infirmier, etc., qui renonceraient à toute rétribution. Encore faut-il être en état de pouvoir le faire...

*** **La Vie Morale**. — Cette petite Revue « psychique, littéraire, sociale — Revue d'Art et d'Action », avait dû suspendre sa publication au moment de la guerre ; elle reparaît maintenant et se consacre surtout, comme le dit d'ailleurs son titre, à soutenir la nécessité de la morale, pour sauver la société. Elle organise en outre d'intéressantes conférences à la Salle des Agriculteurs, à Paris. — Ecrire à M. Philippe Pagnat, à Bellevue (Seine-et-Oise).

*** **La Société d'Études Psychiques de Nice** (12, rue de l'Hôtel des Postes), dont l'activité ne se dément pas depuis une quinzaine d'années, reprend ses travaux interrompus pendant la période d'été.

Elle vient de procéder à l'élection de son bureau, qui est ainsi composé :

Président : Docteur Breton ; *Vice-présidentes :* Mme D. Marest, Mme Fabre ; Trésorier : M. Lognand ; *Secrétaire-bibliothécaire :* M. Guillot ; *Bibliothécaires-adjoints :* M. Le Sage de la Haye, M. Valzi ; *Membres :* M. R. Caressa, Princesse Morouzi, M. Chauvot, M. Dufaux, M. Mantoux, M. Villox, Mme Vidal, Mme de Petroff.

Sa bibliothèque, composée d'un millier de volumes, a été très fréquentée pendant la saison dernière, même par des personnes étrangères à la Société et qu'intéressent tous les problèmes d'ordre psychique.

*** **La Fédération Belge du Spiritisme** vient d'être réorganisée sous le nom d'*Union Spiritualiste Moderne*.

Au Milieu des Revues

Phénomènes divers dans une famille

M. Cesare Damiani, de Raguse (Dalmatie), transmet à *Luce e Ombra* le récit suivant, se disant prêt à présenter les témoignages des personnes auxquelles il a communiqué les faits quand ils se produisirent :

Mon père, Emmanuel Damiani, est mort le 28 janvier 1889, d'une lente intoxication par la morphine. Durant les six mois que dura sa maladie, il devint si neurasthénique qu'il ne pouvait plus supporter la lumière du jour ; sa chambre n'était jamais éclairée que d'une lampe. Je l'ai assisté pendant tout le temps de la maladie ; comme il souffrait d'insomnie, je veillais la nuit à son chevet, dormant ensuite quelques heures, durant la journée.

Le troisième jour après sa mort, je reposais dans la chambre de ma mère, sur un lit en face du mien. Je ne pouvais pas fermer l'œil. Un rayon de lune filtrait par la fenêtre entr'ouverte, de façon que l'on pouvait discerner les objets de la chambre. Il pouvait être une heure après minuit, lorsque j'ai entendu nettement la voix de mon père me disant : « Oh ! mon César ! » — et je me suis senti embrasser et baiser sur le front, sans voir cependant personne, bien que j'aperçusse le mobilier de la pièce.

Le matin suivant, je me suis levé à 10 heures et, comme d'habitude, j'ai été passer une demi-heure auprès d'une voisine et amie, Mme Maria Guglielmi (j'ignore où elle est maintenant ; en 1905, elle se transféra à Zara), et je lui ai exposé le fait. La dame, me serrant la main, me dit alors, toute effrayée, que ma mère lui avait raconté d'avoir, au cours de la nuit, vu mon père, à côté de son lit, où il m'embrassait et me baisait. Le décédé était habillé des vêtements avec lesquels il avait été enterré. Ma mère s'était évanouie ; quand elle a repris les sens, la vision avait disparu.

Durant quelques mois, ma mère continua à s'entendre appeler par le défunt et ceci aussi bien de nuit qu'en plein jour.

Evidemment, on peut supposer que M. Cesare Damiani n'a ressenti que le contre-coup télépathique d'une hallucination éprouvée par sa mère à ce moment. Seulement, on peut se demander si cette hallucination n'était pas de nature véridique et supranormale.

De toutes manières, il paraît que des facultés médiumniques existent dans la famille. Voici, en effet, comment M C. Damiani poursuit son récit :

Chaque fois qu'il doit se produire quelque chose dans une famille, ma mère rêve de son mari. Mon frère Carmelo était âgé de deux ans et demi au moment de la mort de mon père et n'avait gardé aucun souvenir de ce dernier ; d'ailleurs, matérialiste comme il était, il ne croyait pas à l'existence dans l'Au-delà et n'avait donc jamais pensé qu'il fût possible de voir notre père qui, pour lui, avec sa mort était entré dans le néant.

Mon frère est décédé à l'Hôpital municipal de Trieste, en novembre 1909, des suites d'une opération de laparatomie causée par une tumeur infectieuse au ventre. Je l'ai assisté durant la maladie et j'ai été présent au décès. Quelques instants avant de mourir, se réveillant de l'assoupissement dans lequel il était plongé, il ouvrit démesurément les yeux et les tournant tout autour de lui, il regardait quelque chose avec une surprise mêlée de terreur. Enfin, petit à petit, il commença à sourire et à adresser la parole à son père, comme s'il avait été présent ; il expira en disant : « Mon papa... »

J'ai annoncé télégraphiquement le décès à notre frère aîné. Celui-ci, ayant reçu la dépêche au cours de la nuit, n'a pas voulu faire part de la triste nouvelle à notre mère, afin que la pauvre femme pût au moins dormir tranquille jusqu'au matin. Vers 11 heures du soir, les familiers entendirent la vieille dame pleurer fort dans sa chambre ; ils accoururent et la trouvèrent agenouillée. Elle dit que son mari lui était apparu et lui avait dit : « Prie pour le pauvre Carmelo qui est mort. »

Neuf mois après, mon frère aîné mourait à son tour. Ses derniers mots étaient adressés à mon père, qu'il voyait certainement.

Cesare Damiani.

Je déclare que le récit de mon fils Cesare est véridique.

Veuve Veronica Damiani.

Ici nous voyons apparaître deux cas de ces « apparitions de défunts au lit de mort », dont s'occupe M. Bozzano dans cette même livraison de la Revue.

Un diamant spirite

Le Dr Abraham Wallace a envoyé récemment au *Light* le compte rendu d'une série d'expériences bien extraordinaires qui ont eu lieu dans une ville du nord de l'Angleterre, grâce à la médiumnité d'un « M. X... », dont le nom n'a pas été publié, mais sera communiqué dans le cas où les recherches scientifiques l'imposeraient. Les séances ont eu lieu chez le monsieur en question, en présence des membres de sa famille.

Ces expériences se poursuivent depuis plus de deux ans. Les premiers phénomènes obte-

nus furent de simples mouvements d'objets avec contact des mains; on a construit un appareil muni d'un indicateur et d'un alphabet, grâce auquel on a obtenu des communications médiumniques, dues, pour la plupart, à la personnalité d'un fils de M. X..., mort au cours d'un combat aérien en France, en novembre 1916, avec le grade de lieutenant.

Au commencement de l'année courante, on a obtenu les premiers résultats sur des plaques photographiques : portraits de parents et même d'étrangers défunts, messages écrits, etc...

Le 6 juin, suivant les instructions données par les intelligences directrices, on a obtenu un spécimen d'un produit matérialisé qui, examiné au microscope, n'a pas été reconnu, jusqu'ici, comme provenant d'une substance se trouvant dans notre monde, bien qu'il paraisse appartenir au règne végétal.

A partir du 8 juillet 1919, suivant toujours les instructions des intelligences, qui maintenant disaient être Faraday et Crookes, on a fait des expériences avec des décharges d'une bouteille de Leyde, jointe avec une grosse machine Wimthust à huit plaques. Quatre expériences furent faites avec les résultats suivants :

1° Production d'un petit fragment d'une substance cristalline claire, sur une plaque de verre. « On me dit que c'est un diamant — dit M. X... — et je constate qu'il en a l'apparence. »

2° Un fragment approximativement triangulaire d'une substance cristalline claire, contenant un grand nombre de paillettes cristallines. Ils ne transmettent pas la lumière, mais la reflètent en un jaune rougeâtre.

3° Une masse de petits fragments métalliques, mélangés avec des morceaux d'une substance cristalline claire. Ces fragments métalliques seraient d'un métal appelé *Lantium*, existant « dans leur monde » et inconnu dans le nôtre.

4° Un gros fragment de la même substance cristalline dont il est question au n° 1, avec plusieurs pièces du n° 2. Ils furent produits dans un gros mortier en nickel chromé, pesant dix livres anglaises, après 80 grosses décharges de bouteille de Leyde. *On* assure à M. X... que ce sont là « les premiers commencements d'un diamant ». M. X... parvint à couper des vitres avec le gros fragment, mesurant approximativement 175 pouces × 15 pouces × 125 pouces.

M. X... ayant radiographié le gros fragment, n'a rien obtenu sur la plaque puotographique, si ce n'est que ces mots écrits : A SPIRIT DIAMONT — c'est-à-dire : *Diamant spirite*, suivi du symbole connu sous le nom de « anneau de Salomon » et composé de deux triangles entrelacés.

Inutile d'ajouter que nous rapportons, pour le moment, ces renseignements techniques si obscurs, simplement à titre de curiosité.

La curieuse histoire d'un jeune ivrogne

Dans une conférence qu'il vient de faire à Leicester, Sir Arthur Conan Doyle a raconté l'intéressant épisode suivant :

Deux de ses amis, le Rév. Crew et M. Phillips, avocat, tous les deux de New-York et appartenant à l'American Young Men's Association — « l'A. Y. M. A. » qui s'est rendu si utile durant la guerre — parcouraient Oxford-street, à Londres, quand ils virent un jeune Anglais mis à mal par un excès de boissons alcooliques. Mr Crewe, qui est clairvoyant, vit la forme spirituelle d'une femme qui se tenait à côté du jeune homme et le regardait avec compassion. Décidés à chercher ce qu'ils pouvaient faire en faveur du jeune homme, ils s'approchèrent de lui et lui demandèrent de venir avec eux pour causer ensemble. Ils l'accompagnèrent chez lui et là ils apprirent qu'il était le neveu d'un des plus hauts dignitaires de l'Eglise d'Angleterre, et qu'il était *tombé* bien bas.

M. Crewe parla au jeune dévoyé de la figure spirituelle qu'il avait vue, ajoutant : « Je pense que c'est votre mère. » Le garçon répondit : « Vous la décrivez bien telle qu'elle était, ma mère. » M. Crewe ajouta : « Quand vous serez mieux, nous ferons une petite séance. »

La séance eut lieu, en effet, entre eux trois. M. Crewe tomba en trance et la mère, — sœur du dignitaire de l'Eglise d'Angleterre — prit possession de lui et parla à son fils. Quand le médium se réveilla, le jeune homme sanglotait d'un côté de la table et l'avocat de l'autre. Ils lui apprirent que la mère du jeune homme avait répété à celui-ci les dernières paroles qu'elle avait prononcées au moment de sa mort; elle avait ajouté qu'il était maintenant arrivé au tournant de la route et qu'il ferait mieux dorénavant.

Sir Arthur ajouta avoir reçu du jeune homme une lettre racontant toute cette histoire dès le début et remarquant : « C'est mon tribut à la cause par laquelle j'ai été sauvé. Je tâcherai de ne pas recommencer. Faites de ce document l'usage que vous voudrez. » Sir Arthur envoya la lettre au dignitaire de l'Eglise en lui écrivant : « Votre secret ne court aucun danger avec moi, mais veuillez, à l'avenir, ne pas dire que cette chose est diabolique. Rappelez vous qu'elle est angélique. » Il n'a reçu du dignitaire aucune réponse.

Le Rédacteur en-chef-Gérant : C. DE VESME. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.